LIRE
magazine
littéraire

GRAND ENTRETIEN

DAVID MITCHELL

« L'utopie est une direction à suivre ! »

LES SECRETS DES PLUS BELLES BIBLIOTHÈQUES DU MONDE

SÉLECTION

IRÈNE FRAIN, RIAD SATTOUF, RACHEL KHAN, FRANÇOIS DE CLOSETS, ANNICK COJEAN, DAN FRANCK, JUSSI ADLER-OLSEN...

Numéro 508 Juin 2022 www.lire.fr
L 19817 - 508 - F: 7,90 € - RD

ina

COMÉDIE FRANÇAISE

LA NUIT DES ROIS
OU TOUT CE QUE VOUS VOULEZ

de **William Shakespeare**
Mise en scène **Thomas Ostermeier**
Réalisation **Corentin Leconte**

Un spectacle provocant, drôle, survolté !

DISPONIBLE EN DVD

Dans les points de vente habituels
sur *boutique.ina.fr*
et sur *boutique-comedie-française.fr*

LiRE magazine littéraire

Le Monde

Photographie © Jean-Louis Fernandez / coll. Comédie-Française

ina

COMÉDIE FRANÇAISE

ÉLECTRE / ORESTE

d'**Euripide**
Mise en scène **Ivo van Hove**
Réalisation **Corentin Leconte**

une relecture moderne d'un grand mythe antique

DISPONIBLE EN DVD

Dans les points de vente habituels
sur *boutique.ina.fr*
et sur *boutique-comedie-française.fr*

LiRE magazine littéraire

Le Monde

Photographie © Jan Versweyveld / coll. Comédie-Française

N° 508 JUIN 2022
LIRE magazine littéraire

SOMMAIRE

LE DOSSIER
LES BIBLIOTHÈQUES de A à Z

L'ÉDITO 4
Baptiste Liger

LE GRAND ENTRETIEN 6
David Mitchell par Anna Cabana et Baptiste Liger

L'ACTUALITÉ 13

L'UNIVERS D'UNE ÉCRIVAINE 34
Irène Frain

LE DOSSIER 38
Les bibliothèques de A à Z

LE PORTRAIT 52
Rachel Khan

LE CAHIER CRITIQUE 57
. L'événement 58
. Littérature française 60
. Polars 70
. Littérature étrangère 76
. Fantastique/SF 83
. BD/Jeunesse 84
. Classiques/Études littéraires/Poésie 90
. Essais/Documents 92

LA VIE DES IDÉES 98

LA LANGUE FRANÇAISE 105

LES LIVRES DE MA VIE 114
Simon Abkarian

Crédits couverture :
© Erwin Reiter/Bibliothèque abbatiale de Saint-Gall
© Pauline Keightley/Bridgeman Images

LA CHRONIQUE DE

STÉPHANIE HOCHET *Rencontre avec un personnage* 37
PATRICIA REZNIKOV *Dans les piles* 56
SOPHIE PÉTERS *Bibliothérapie* 97
PASCAL ORY *Mot de tête* 103
ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT *L'atelier d'écriture* 104
PHILIPPE DELERM *Le sens de la formule* 110

Ce numéro comporte un encart Linvosges destiné aux abonnés France.

LE GRAND ENTRETIEN
DAVID MITCHELL

ABONNEZ-VOUS EN 1 CLIC SUR WWW.LIRE.FR
OU EN SCANNANT CE QR CODE POUR DÉCOUVRIR TOUTES NOS OFFRES !

LE PORTRAIT
RACHEL KHAN

EOIN O'CONAILL/L'OLIVIER - BRUNO DELZANT/FLICKR - JEAN-LUC BERTINI POUR LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE

L'ÉDITO

DE BAPTISTE LIGER

Le contenu est, qu'on le veuille ou non, souvent tributaire du contenant, et vice versa. Prenons le cas de la bibliothèque, qui définit à la fois un meuble où ranger des livres (à l'image de la célèbre « Billy », véritable égérie d'une célèbre enseigne scandinave spécialisée dans le mobilier en kit) et un lieu mettant à disposition les ouvrages pour le prêt et la lecture. On fait alors face à une entité permettant aux romans, manuels ou grimoires de trouver une place et dès lors d'être découverts, d'être lus. Mais, en l'absence de volumes, une bibliothèque « nue » peut-elle être considérée comme telle ? C'est en tout cas à toutes les bibliothèques que nous consacrons un large dossier, mêlant évolution historique, évocation de quelques fonds essentiels et merveilles architecturales ou réflexion sur leur nature et leur rôle – sans oublier le mythe de Babel selon Borges ou encore le quotidien du bibliothécaire… Que seraient, d'ailleurs, ces espaces de transmission, de passage du temps, sans les individus qui les fréquentent ?

Voilà sans doute une question que l'on aurait pu poser au Britannique David Mitchell, sujet de notre grand entretien mensuel – à l'occasion de la publication de son nouveau roman, la fresque rock *Utopia Avenue*. Un auteur majeur qui, s'il est bien connu des amoureux des littératures de l'imaginaire, n'a pas forcément la notoriété qu'il mérite dans l'Hexagone, malgré l'adaptation de son extraordinaire *Cartographie des nuages* (ou, en version originale, *Cloud Atlas*). (Re-)lisez cet authentique chef-d'œuvre, qui traverse furieusement les époques, les continents et les genres, et nous rappelle toute la puissance et la liberté de la littérature.

Enfin, on aura une pensée pour l'écrivaine Linda Lê, longtemps collaboratrice du *Magazine littéraire*, qui nous a quittés le 9 mai, à l'âge de 58 ans. Son œuvre nous a offert quelques magnifiques romans, très sombres et portés par une langue somptueuse, parmi lesquels *Les Évangiles du crime, Les Trois Parques, Les Aubes* ou *Lettre morte*. Un intitulé qui prend hélas aujourd'hui une tonalité toute particulière. Si Linda Lê s'en est allée, ses livres sont, eux, toujours là, disponibles dans les librairies et les bibliothèques. Qui nous aident donc, et on les remercie, à ne jamais oublier.

Lire Magazine Littéraire sur iPad !
Téléchargeable gratuitement sur l'App Store, l'application donne accès à toute l'actualité littéraire en temps réel, ainsi qu'aux anciens numéros de *Lire* à tarif préférentiel.
Notre boutique en ligne : lire.fr

Où adresser votre courrier ?
- **Par voie postale :** 15, rue de la Fontaine-au-Roi, 75011 Paris
- **Par courrier électronique :** redaction@lire.fr
- **Sur la page Facebook du magazine :** www.facebook.com/Lire.Magazine.Litteraire
- **Instagram** @lire.magazine.litteraire
- **Twitter** @lire_ML

Audience mesurée par AUDIPRESSE

Imprimé sur du papier certifié PEFC, 100 % fabriqué en Autriche avec 15 % de fibres recyclées. Le Ptot est de 0,006 kg/tonne.

LIRE magazine littéraire

Société éditrice
EMC2 SAS au capital de 325 000 euros.
Siège social
43, avenue du 11-Novembre,
94 210 Saint-Maur-des-Fossés.
Tél. : 01 47 00 49 49 - RCS 832 332 399 Paris
Président/Directeur de la publication
Jean-Jacques Augier
Directeur général
Stéphane Chabenat
Adjointe
Sophie Guerouazel

RÉDACTION

Directeur de la rédaction
Baptiste Liger
Rédacteurs en chef adjoints
Alexis Brocas, Aurélie Marcireau
Direction artistique
Philippe Marchand/olo.editions
Graphisme
Thomas Hamel
Iconographie
Janick Blanchard
Secrétariat de rédaction
Meriem Djebli, Camille Loiseau
Chroniqueurs
Philippe Delerm, Stéphanie Hochet, Pascal Ory, Sophie Péters, Patricia Reznikov, Éric-Emmanuel Schmitt
Ont collaboré à ce numéro
Hubert Artus, Simon Bentolila, Boll, Raphaële Botte, Eugénie Bourlet, Anna Cabana, Olivier Cariguel, Camille-Élise Chuquet, Jean-Pierre Colignon, Fabrice Colin, Léonard Desbrières, Bruno Dewaele, Marcus Dupont-Besnard, Nicolas d'Estienne d'Orves, Antoine Faure, Laëtitia Favro, Ilan Ferry, Fabrice Gaignault, Thierry Gillybœuf, Emmanuel Hecht, Jean Hurtin, Marie Jouvin, Louis-Henri de La Rochefoucauld, Marie Lechevalier, Estelle Lenartowicz, Éric Libiot, Gladys Marivat, Gabrielle Martin, Jean Montenot, Jean-François Paillard, Jacques Perry-Salkow, Dominique Poncet, Bernard Quiriny, Patricia Reznikov, Christophe Rioux, Maxime Rovère, Juliette Savard, Serge Sanchez, Audrey Sovignet, Camille Thomine
Partenariats et développement
Astrid Pourbaix : 01 47 00 03 23 – publicite@lire.fr
Maëlle Ferry Gaillard : 01 47 00 11 77
Photogravure/Impression
Maury Imprimeur S.A Malesherbes
Publication mensuelle éditée par EMC2 SAS.
Siège social : 43, avenue du 11-Novembre,
94210 Saint-Maur-des-Fossés.
N° Commission paritaire : 0625 K 85621.
Dépôt légal : mois en cours.
ISSN n° 2728-6762.
Second Class Postage Paid
At Long Island City N.Y.
Régie publicitaire
Mediaobs : 01 44 88 97 79
Directrice générale : Corinne Rougé
Directrice commerciale : Sandrine Kirchthaler (89 22)
Publicité littéraire : Antoine Kodio (97 79)
akodio@mediaobs.com
Ventes au numéro : 04 88 15 12 41
Diffusion : MLP

Service abonnements
45, avenue du Général Leclerc
60 643 CHANTILLY CEDEX
Tél. : 01 70 37 31 54
Courriel : abonnements@lire.fr
Tarif d'abonnement
1 an, 10 numéros, 55 € (France métropolitaine)

AUDREY SOVIGNET

FESTIVAL DES « PASSEURS DE LIVRES »

Avec le soutien d'Alès Agglo.

1ÈRE ÉDITION SCIENCES HUMAINES

ALÈS

24 25 26 JUIN 2022

THÈME DE L'ANNÉE : "ETRANGE, ÉTRANGER"

SALON DU LIVRE : 100 RENCONTRES, FILMS, CONCERT, EXPOSITIONS, SPECTACLE DE CIRQUE, THÉÂTRE

Le grand entretien par Anna Cabana et Baptiste Liger

DAVID MITCHELL

« L'UTOPIE N'EST PAS UNE DESTINATION, MAIS UNE DIRECTION À SUIVRE »

Gageons – et espérons ! – que l'extraordinaire *Utopia Avenue* sera le roman par la grâce duquel David Mitchell fera son entrée dans la catégorie des grands écrivains étrangers enfin célébrés en France. Certes, nos compatriotes férus de science-fiction ont pu apprécier les prouesses de ce surdoué des lettres britanniques quand, voilà dix ans, son livre *Cartographie des nuages* (ou *Cloud Atlas*, en V.O.) fut adapté au cinéma par Andy et Lana Wachowski – il a du reste coécrit avec cette dernière le scénario du dernier *Matrix.* Même si d'autres ont gardé un souvenir ébloui d'*Écrits fantômes*, du *Fond des forêts* ou de *L'Âme des horloges…*

DAVID MITCHELL PLONGE À CŒUR PERDU DANS LES SWINGING SIXTIES

Dans *Utopia Avenue*, David Mitchell plonge à cœur perdu dans les Swinging Sixties : il retrace l'histoire – la composition puis très vite la gloire, et presque aussi vite la tragédie, même si tout ça se fond et se confond en une trépidation hallucinée – d'un groupe pop londonien… qui n'a jamais existé. Il importe de le préciser tant est convaincante leur biographie imaginaire. Utopia Avenue, donc, est le nom que se sont choisi Jasper, un demi-dieu de la Stratocaster, Dean, un jeune bassiste en colère, Griff, un batteur jazz, et Elf, une doyenne de la scène folk – la fille de la bande.

Il faut 750 pages – et pas une n'est superflue – pour raconter les quelques mois entre 1967 et 1968 où ces quatre jeunes gens vont transformer le chaos de leur musique intérieure en magie, sur les scènes d'Angleterre, d'Italie, des Pays-Bas et des États-Unis. Quand ils partagent une scène, la musique créée par eux fait corps avec la vie de chacun, jusqu'à la dépasser ; survient alors un son et un sens intensément plus grands que soi, une fantaisie, une folie, une incandescence. David Mitchell déploie une virtuosité déjantée pour restituer en mots chacune des notes – y compris les fausses – de cette partition d'émotions existentielles. Il n'est pas jusqu'à leur manageur-producteur-chaperon, Levon, qui ne soit bouleversant. Contrairement aux quatre artistes qu'il a rassemblés, et dont la narration révèle les tourments en même temps que le talent, on en sait peu sur lui jusqu'au milieu du roman, jusqu'à cette soirée où il rencontre l'immensissime Francis Bacon, et où le contrôleur en chef se laisse entraîner de casinos en hauts lieux de la nuit : il engloutit du champagne au *« goût de lumière d'étoiles liquide »*, boit *« une galaxie »*, avale des rasades de château Latour, du bloody mary puis un cachet blanc qui *« aiguise les sens comme du speed et lui procure le scintillement du Mandrax ».* Vous ne connaissez pas ? Ce livre est (aussi) une bible des substances décuplant la perception. Mais, en faisant vibrer l'ouïe et l'âme, oui l'âme, il produit de meilleurs effets que les plus fortes d'entre les drogues.

★★★★★
UTOPIA AVENUE (ID.)
DAVID MITCHELL
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR NICOLAS RICHARD, 752 P., L'OLIVIER, 25 €

PAULINE KEIGHTLEY/BRIDGEMAN IMAGES

Dans *Utopia Avenue*, vous nous faites vivre l'ascension éclair, entre 1967 et 1968, d'un groupe londonien de folk-rock psychédélique. On sent dans votre écriture une forme de jubilation à fureter dans cette époque hallucinée qui précède de peu votre naissance, en 1969. Faut-il y voir la matrice de ce que vous êtes ? Qu'est-ce qui vous fascine le plus dans les Swinging Sixties ?

David Mitchell. J'aime votre formule « la matrice de ce que vous êtes ». Au fond, qu'est-ce que la matrice d'une personne ? J'imagine une sorte d'univers alternatif, souterrain, composé de nos expériences, de nos souvenirs bruts ou reconstitués, de nos goûts, obsessions, désirs, inquiétudes, intérêts, rêves et angoisses. De traumatismes, aussi, si vous êtes malchanceux. Le folklore de la fin des années 1960 – quand de nouveaux modes de vie semblaient possibles et quand les voies de l'utopie paraissaient encore envisageables – est en effet, de l'intérieur, au cœur de ma « matrice ». Étant né en 1969, je reçois, en quelque sorte, indirectement ce folklore, mais il n'est pas besoin d'avoir véritablement vécu toutes ces expériences pour qu'elles rentrent dans votre matrice. La plupart des Français n'ont pas vécu la Révolution française – je dis bien « la plupart » par respect pour les immortels *[rires]* – mais les événements de 1789 jusqu'à la période napoléonienne continuent d'avoir une influence considérable sur la matrice collective des Français. De la même manière, la plupart des Britanniques n'ont pas connu tout ce qui s'est passé en 1945, mais cette expérience, de manière détournée et tardive, a eu un impact soixante ans plus tard, sous le nom de « Brexit »… Je m'étais pourtant promis de me garder de toute considération politique, et je trébuche dès la première question *[rires]* !

À ce titre, n'avez-vous pas l'impression que vos romans sont politiques et sociaux, sans forcément en avoir l'air ?

D.M. Non, ils ne sont pas ouvertement politiques ou imprégnés de considérations sociales explicites. En tout cas, certainement pas, par rapport aux ouvrages de nombre d'auteurs plus engagés que moi politiquement. Ceci dit, mes romans ne sont pas non plus dépourvus d'esprit politique ou de conscience sociale. Le texte sur lequel je travaille actuellement sera mon livre le plus politique.

Petite question très française : Mai-68 et Paris n'ont droit qu'à une évocation très rapide dans votre livre. Pourquoi avoir choisi d'« ignorer » la France alors même que le groupe Utopia Avenue part en tournée à Amsterdam, à Rome ou aux États-Unis ?

D.M. Je vous répondrai que tout est question de taille et d'échelle. Les événements parisiens de Mai-68 furent une secousse sismique – bien plus que je ne l'imaginais – et, dès lors, je n'allais pas leur réserver un chapitre de trente pages. Je n'ai d'ailleurs pas essayé. Ce pan d'histoire ne pouvait rester à l'arrière-plan, mais, si ces faits avaient pénétré de manière trop ostensible la narration, ça n'aurait plus été un roman sur un groupe, mais sur des « révolutionnaires ». Les manifestations et incidents à Amsterdam m'ont paru alors plus faciles à intégrer à *Utopia Avenue*.

Vous avez l'audace d'aller loin dans la description technique de la musique ; n'avez-vous pas eu peur de perdre votre lecteur non expert ?

D.M. Merci beaucoup pour ce compliment ! Ne pas perdre le lecteur non expert est une partie de mon travail, comme ne pas tuer accidentellement des plantes lorsque vous jardinez, ou ne pas faire vomir vos clients, si vous êtes chef étoilé ! Un romancier doit insuffler un tant soit peu de détails pour que son monde fictif puisse sembler réel pour le lecteur, sans pour autant que ce dernier se retrouve face à un manuel d'instruction. Les descriptions techniques de la musique ne sont pas si difficiles à trouver. J'ai pris quelques cours de piano et de guitare – ça m'a beaucoup plu –, j'ai interviewé des musiciens et lu pas mal de biographies.

Dans *Utopia Avenue*, on croise les plus grands noms de l'histoire de la musique : David Bowie, Brian Jones, John Lennon, Jimi Hendrix – qui vient traîner dans les loges pendant la tournée américaine –, Frank Zappa, Leonard Cohen – qui invite le groupe à une soirée de Janis Joplin… Lequel d'entre eux est votre héros ?

D.M. Allez, partons sur Bowie ! Non pas parce qu'il a signé les chansons les plus immortelles – alors, ce serait Lennon –, non pas parce qu'il était le meilleur instrumentiste – j'aurais choisi Hendrix dans ce cas – ou qu'il s'est montré le meilleur poète – lisez Cohen ! L'art de Bowie inclut non seulement sa musique, mais aussi ce qu'il est : son image, sa carrière, sa relation aux divers arts, sa célébrité, sa vie, ses échecs… Il n'était pas une sorte de Mozart tel qu'on le présente généralement, avec ses failles et ses défauts. Bowie, c'est davantage Beethoven. Très humain, et rompu à l'échec. S'il était une construction, ce serait le centre Pompidou, avec ses multiples fonctions et pièces mobiles bien visibles. C'est grâce à des choses moins réussies que, mettons, *Life on Mars*, *Heroes*, *Let's Dance*, *Where Are We Now ?* ou *Blackstar* brillent à ce point. Il y a également quelque chose de profondément héroïque à regarder en face

BIO-BIBLIOGRAPHIE

1969

Naissance à Southport de David Mitchell. Il grandit dans le Worcestershire et poursuit des études de littérature anglaise et américaine à l'université du Kent. Puis il enseigne pendant huit ans l'anglais à Hiroshima. L'écrivain réside aujourd'hui en Irlande avec son épouse, de nationalité japonaise, et leurs deux enfants.

2004

Cinq ans après la parution de son premier roman *(Écrits fantômes)*, il signe *Cartographie des nuages* qui s'impose instantanément comme un classique des littératures de l'imaginaire. Cette grande fresque défiant le temps et l'espace sera portée à l'écran par Andy et Lana Wachowski, les créateurs de *Matrix*.

2021

Sortie en salles de *Matrix Resurrections*, dont David Mitchell a cosigné le scénario avec Lana Wachowski et l'écrivain Aleksandar Hemon (il avait aussi participé à l'écriture de la série *Sense8*). Pour des raisons familiales, il est par ailleurs très engagé dans la cause des autistes, traduisant à ce titre plusieurs ouvrages sur le sujet du japonais à l'anglais.

la mort et lui dire, stoïque : *« Oh, maintenant, tu es intéressante… Je peux t'utiliser. Reste un moment et laisse-moi te mettre dans une chanson »…*

Vos romans sont souvent remplis de fantômes, bien « réels » ou métaphoriques. D'où vient cette fascination pour les « revenants » et les lieux hantés – par ailleurs chers aux Britanniques… ?
D.M. Les Britanniques sont loin d'avoir le monopole des fantômes ! J'ai vécu au Japon et en Irlande, et je peux vous assurer que le surnaturel a une place aussi importante dans la culture populaire de ces pays qu'au Royaume-Uni. Les fantômes et les esprits sont une spécificité culturelle de l'Homo sapiens. Ils nous permettent de croire en l'immortalité, en une forme de vie après la mort. J'ai du mal à concevoir une civilisation qui n'ait pas d'espace pour cet aspect de l'expérience humaine.

***« La musique libère l'âme de la cage du corps »*, songe Jasper tandis qu'avec ses trois camarades il joue sur scène à Amsterdam. Merveilleuse définition. Est-ce la vôtre ? Et seriez-vous un peu mystique ?**
D.M. Merci beaucoup, mais si les lignes que vous citez sont les miennes, je dois remercier le groupe Arcade Fire qui me les a inspirées. Aussi, vous dites « mystique » ? Alors, si je suis allergique au mysticisme de la boule de cristal et à tous les ouvrages qui prétendent vous faire rencontrer votre ange gardien, je n'arrive pas à envisager la non-existence de l'âme. Peut-être que j'ai simplement peur de la mort, mais l'idée d'un « grand au-delà » qui fait renaître notre moi le plus petit me paraît de plus en plus probable, maintenant que je prends de l'âge. En vous disant ça, je me rends compte que je tombe justement dans l'écueil de la fameuse « boule de cristal » *[rires]*. En outre, pratiquer la méditation, ne serait-ce que dix minutes par jour, me permet de mieux faire travailler mon esprit pour le reste de ma journée.

Il y a en tout cas quelque chose de mystique dans vos descriptions des chansons en train d'être jouées, à quatre, sur une scène. Mystique et chimique ? Finalement, c'est mieux que des scènes de sexe, d'ailleurs elles se font très rares chez vous…
D.M. Bien vu. Peut-être que le mysticisme terrestre est une forme d'art… Des scènes de sexe, vous dites ? Je suis bien davantage un écrivain de paragraphes de sexe ! En matière de charnalité textuelle, moins, c'est plus. Davantage risque de vous faire tomber soit dans le porno, soit dans la comédie involontaire. Sauf à juger indispensable une description au « coup pour coup » – c'est un jeu de mots ! –, je préfère laisser travailler l'imagination du lecteur. Ce qui, attention, ne signifie en rien que mes personnages sont des créatures asexuées. Loin de là, croyez-moi…

Vous avez poussé loin l'exploration de la schizophrénie avec le personnage de Jasper. Même en matière de psychoses, ce que vous recherchez, c'est la musique – on pourrait même dire la musique intérieure ?
D.M. L'idée de « musique intérieure » me paraît certes tout à fait charmante, mais, à la lumière froide du jour, je ne comprends pas très bien ce que cela recouvre, signifie. L'essence intérieure ? La vérité intérieure ? La langue a, bien sûr, une musicalité. Mais quelle est la musique intérieure de ma voiture, d'un hêtre ou, tiens, de la Belgique ? J'ai du mal à envisager une réponse…

***« J'écris des chansons pour découvrir ce que je veux dire »*, affirme Elf devant son camarade Dean et… Leonard Cohen. Aviez-vous déjà écrit des chansons avant d'en inventer pour ce roman ?**
D.M. Oh, je vous bénis de le penser, mais, non, je n'ai jamais écrit la moindre chanson. Cependant, j'ai lu un certain nombre d'auteurs-compositeurs au sujet de leur art. Ne nous y trompons pas : les romanciers sont généralement inutiles à autre chose qu'à écrire des romans. En enfer, tous les managers sont des romanciers !

Écoutez-vous de la musique lorsque vous écrivez ? Si tel est le cas, adaptez-vous vos choix musicaux aux passages que vous allez écrire ?
D.M. J'ai plus de 200 playlists de deux heures sur Spotify – parfois avec des titres un peu fantaisistes : piano, electro, classique, jazz, etc. J'adapte selon mon humeur et je laisse la musique me porter. Si ça ne fonctionne pas, je change. La musique n'est-elle pas une excellente raison d'exister et de rester en vie ?

À votre avis, le « roman rock » est-il un genre littéraire à part entière ? Et si oui, considérez-vous *Utopia Avenue* comme relevant de celui-ci ?
D.M. Le « roman rock » – dans lequel j'intègre les Mémoires et biographies – est un véritable sous-genre littéraire, même s'il s'agit, il faut bien le reconnaître, d'un sous-genre de niche assez récent avec des règles, des codes : un groupe d'amis qui partagent les mêmes idées se constitue à l'école. Le groupe en question lutte pour réussir, et réussit. La gloire et le succès se révèlent plus amers

PAULINE KEIGHTLEY/BRIDGEMAN IMAGES

David Mitchell a participé à l'écriture du dernier *Matrix*, avec toujours à l'affiche Keanu Reeves, que l'auteur a trouvé *« aimable et courtois »* lors du tournage.

que prévu – ajoutez le sexe et la drogue, qui compliquent tout. Un manager rapace vole l'argent, les mâles alpha du groupe luttent pour avoir la suprématie, les tensions grandissent, le déclin est enclenché et c'est la fin. Pour montrer de l'originalité, il convient de détourner, tordre ou renverser cette trame pleine de clichés. Ainsi, Utopia Avenue ne se forme pas à l'école. Les membres ont des parcours musicaux très différents et des raisons très diverses d'avoir besoin du groupe pour réussir. Il y a plus d'harmonie que de discorde. Le manager se révèle fondamentalement honnête. Le roman parle davantage de l'« organisme » du groupe et de l'acte de création que des signes extérieurs.

***« On ne convoque pas l'art : tout ce qu'on peut faire, c'est signaler qu'on est prêt »*, songe Elf un soir de désespoir, tandis qu'elle *« dessine une portée comme une déclaration d'intention »*. C'est ça, la création ?**

D.M. J'adore les entretiens avec les Français. Qu'est-ce que la création *[rires]* ? Eh bien, c'est faire quelque chose à partir de rien. Simplement répondre à une impulsion humaine, tout ce qu'il y a de plus basique, venue d'un Homo sapiens qui se prend pour Dieu. Une façon très limitée de tromper la mort, aussi. Ou un antidépresseur. Vous savez, la peinture était le gilet de sauvetage de Van Gogh. Si elle n'a pas pu le sauver à la fin, il serait mort sans elle des années avant ! Alors, oui, reposons la question : qu'est-ce que la création ? La déception et le bonheur d'élever un enfant ensemble. Un impératif. Ce qui ne devient pas est ce qui est – la deuxième loi de la thermodynamique, à l'envers. Et que la lumière soit !

Quelle est la véritable influence du cinéma sur votre manière d'écrire ? Que représente la tétralogie *Matrix* pour vous qui avez cosigné le scénario du quatrième épisode ?

D.M. Les romanciers ont été formés par l'ère du septième art – disons, des années 1960 à 2010 –, quand les films constituaient la forme narrative dominante. Et ils percevaient donc cinématographiquement les scènes qu'ils décrivaient. J'appartiens à cette catégorie qui raisonne d'abord en actes – pour utiliser le vocabulaire du théâtre – et d'après des décors avant de commencer de décrire une séquence. Cela explique sans doute la grande différence entre les romans de la première moitié du XX^e^ siècle et ceux de la seconde. Aujourd'hui, les séries télé représentent la forme littéraire dominante. Il est certes encore trop tôt pour voir l'impact du *streaming* sur le roman, mais il est sans nul doute considérable. Les scènes sont conçues différemment, les romanciers parlent volontiers de « rythme ». Je ne sais pas si c'est un bien ou un mal, mais c'est ainsi. Les romans ont toujours su évoluer, s'adapter à leur époque pour correspondre à la marche du monde. Voilà pourquoi le roman a pu survivre. Je dois bien reconnaître que *Matrix Resurrections* a été l'une des plus grandes joies de ma vie ! Je dois beaucoup à Lana Wachowski, qui a su me protéger des aspects les moins agréables de l'industrie du cinéma pour ne m'en faire garder que les côtés positifs. Ah, et si vous sous-entendiez, à travers votre question, « avez-vous traîné avec Keanu Reeves ? », la réponse est oui. Oui, pendant quelques jours, et sachez qu'il est aussi aimable et courtois qu'il le montre dans les médias. Et c'est un très grand lecteur.

2021 WARNER BROS. ENTERTAINMENT INC. AND VILLAGE ROADSHOW FILMS (BVI) LIMITED

Considérez-vous votre imagination comme une sorte de réalité virtuelle ?
D.M. Absolument. L'une est d'ailleurs la métaphore de l'autre. Et, si j'en crois mes souvenirs de philosophie et de neurosciences, toute réalité est virtuelle.

Seriez-vous plutôt un « utopien » ou un « utopianiste » – les deux adjectifs figurent dans le texte ? D'ailleurs, comment définiriez-vous l'utopie ?
D.M. Pas sûr de pouvoir répondre à tout ça. Disons que l'utopie, tel que la voit Thomas More, sonne un peu comme une forme de Corée du Nord de la Renaissance. « Utopie » signifie « pas de lieu » – la plupart d'entre nous doivent vivre dans des endroits où le prix de l'énergie augmente, et où des coursiers mal payés, souffrant d'hémorroïdes, laissent des colis contenant des livres ou des appareils électroniques sous la pluie. Moi, je définirais plutôt l'utopie comme une aspiration vers un monde meilleur – même si, évidemment, le « Bien » est toujours subjectif. Le mien est un monde plus juste, plus durable, plus égalitaire que celui dans lequel nous vivons. Il ne faut pas se leurrer : nous n'arriverons jamais à ce monde meilleur. L'utopie n'est en rien une destination, mais une direction à suivre. À mesure que nous avançons, nous pouvons imaginer et mettre en œuvre, par la technologie, l'économie ou la loi, des notions qui étaient autrefois l'apanage des fantasmes les plus idéalistes des hurluberlus – l'abolition de l'esclavage, l'*habeas corpus,* le suffrage universel pour les hommes et les femmes, l'éducation gratuite pour tous, les retraites, la Sécurité sociale, les policiers non racistes, le libre contrôle par les femmes de leur propre système reproducteur, les droits des personnes LGBTQ+, ceux des personnes handicapées, etc. Des revers et accidents se produisent toujours sur la route des utopies. Néanmoins, toutes ces normes existent dans de nombreuses sociétés et cela, on le doit aux doux rêveurs que l'on appelle les utopistes.

De quels éléments avez-vous besoin pour vous lancer dans un roman ? Une idée très générale ou un schéma complet et détaillé ?
D.M. Pour commencer, il me faut des idées, des fragments de dialogues, des notions de structure, un ensemble de faits, une situation déterminée et une anomalie historique. Je ne connais pas systématiquement la fin du roman. L'intrigue évolue notamment grâce à mes erreurs, des accidents heureux. Une bonne scène en entraîne une autre, que ce soit grâce aux personnages, à ma manière de regarder l'histoire, à ma mémoire et à l'expérience de l'écriture. Sans compter ma nécessité de régler toutes mes factures – bref, autant dire, beaucoup de choses…

Dans l'écriture, que vous interdisez-vous ?
D.M. Me connecter sur chess.com *[site de jeu d'échecs en ligne]* et me prendre une volée par un enfant indien imaginaire. Consommer de l'alcool – pour des raisons très pratiques : je risque de m'endormir… Lire jusqu'à n'en plus pouvoir des informations sur la guerre du dictateur Poutine contre des citoyens ukrainiens innocents et contre les perspectives d'avenir des Russes, qui n'ont rien demandé non plus.

SI BOWIE ÉTAIT UNE CONSTRUCTION, CE SERAIT LE CENTRE POMPIDOU

De quels auteurs vous sentez-vous proche ? Avez-vous une « famille littéraire » ?
D.M. Je ne raisonne pas vraiment en famille littéraire. Qui aime être mis dans une case ? Il y a trop d'auteurs dont j'apprécie le travail, mais je vais jouer le jeu : je lis n'importe quel livre, s'il est signé Kevin Barry, Sarah Hall, Shusaku Endo, Michel Faber, Alice Munro – ou Tchekhov ! Je pourrais aussi vous parler, entre autres, des travaux de Charles Townshend sur l'histoire irlandaise, de la poésie d'Ocean Vuong, des écrits de voyage de Pico Iyer ou des manuels de physique de Carlo Rovelli. Comme je m'adresse à des Français, sachez que j'ai toujours eu un faible pour *Le Grand Meaulnes* d'Alain-Fournier. Et Zola, c'est super.

Pourriez-vous nous en dire un peu plus sur l'étrange « bibliothèque du futur », basée à Oslo en Norvège, pour laquelle vous avez déposé un manuscrit – avec d'autres (rares) auteurs sélectionnés, comme Margaret Atwood, Sjón, Elif Shafak ou Karl Ove Knausgaard ?
D.M. Une artiste écossaise, Katie Paterson a conçu un singulier projet artistique reposant sur ces bases : 1/ planter une centaine d'épicéas dans une forêt à l'extérieur d'Oslo ; 2/ persuader un auteur, d'où qu'il vienne, de signer un manuscrit, d'un format très libre, et de le déposer afin qu'il soit conservé dans une pièce bien spéciale de la Bibliothèque nationale de Norvège et ne jamais montrer le manuscrit en question à qui que soit, ni même en garder une copie pour soi ; 3/ en 2114, transformer les épicéas en papier et imprimer 1 000 exemplaires. Margaret Atwood a inauguré ce projet et j'ai eu la chance de passer juste derrière elle. Nous en sommes à la huitième année. C'est une idée tellement folle qu'il m'était impossible de refuser *[rires]* ! Plus sérieusement, c'est un acte de foi dans le futur : dans le siècle prochain, il y aura encore des livres, des lecteurs, des arbres, la Norvège, la civilisation.

Pour rester dans le domaine du temps : faut-il voir en *Utopia Avenue* une sorte de requiem pour une époque révolue ?
D.M. Je conçois davantage cet ouvrage comme une récréation temporaire d'une époque révolue dans une bulle artistique : mais ce qui se passe dans la bulle en question a bien des échos avec notre époque. Et bien au-delà de cette bulle…

Finalement, tous vos romans ne parleraient-ils pas avant tout de la mécanique du temps ? À ce titre, la littérature ne serait-elle pas la plus sophistiquée de toutes les machines à voyager dans le temps – un engin cher à H.G. Wells, votre père spirituel, j'imagine… ?
D.M. Je ne sais pas si H.G. Wells est véritablement mon père spirituel… On oublie aujourd'hui l'animal politique au profit de l'écrivain de science-fiction. *La Guerre des mondes* évoque davantage le colonialisme que les invasions extraterrestres. Et *La Machine à explorer le temps* parle bien plus de la lutte des classes que des progrès scientifiques. Mais je repense à votre question sur la réalité virtuelle et l'imagination. Vous avez raison, métaphoriquement : la littérature, oui, est une machine à voyager dans le temps et une machine pour se téléporter. Un TARDIS, si vous connaissez la série *Doctor Who*. Ouvrez un roman et transportez-vous dans un autre lieu, un autre temps. Soyez un autre vous-même. Les romans sont de véritables miracles analogiques, que vous pouvez glisser dans une poche de manteau. Longue vie au roman !

Propos recueillis par
Anna Cabana et Baptiste Liger

Abonnez-vousà

LiRE magazine littéraire

ENCADEAU
GUERRE
L'inédit de
LOUIS-FERDINAND CELINE

Scannez ce QR code pour profiter de cette offre exceptionnelle

1AN 49€ SEULEMENT

JEM'ABONNEÀLIREMAGAZINELITTÉRAIRE

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE - 45, avenue du Général Leclerc - 60643 Chantilly Cedex

OUI je désire bénéficier de votre offre spéciale :
1 an d'abonnement à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE (10 numéros) + ***GUERRE*** pour 49€ seulement
au lieu de ~~98€~~

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : |_|_|_|_|_|

Ville : .....

E-mail : .....

Ci-jointmonrèglementpar:

☐ Chèque à l'ordre de EMC2 ☐ Carte bancaire

N°: |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_|

Expirefin: |_|_| |_|_|

Dateetsignatureobligatoires:

|_|_| |_|_| |_|_|

Délaidelivraison:danslemoissuivantl'enregistrementdevotrerèglement.Offrevalablejusqu'au 30/09/22enFrancemétropolitaineuniquement,etpourunpremierabonnementàLIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE.Conformémentàlaloi"Informatiqueetlibertés"du6janvier1978,vousdisposez d'undroitd'accèsetderectificationenadressantuncourrieràLIREMAGAZINEL ITTÉRAIRE.Les informationsnécessairesàlamiseenplacedevotreabonnementpourrontêtrecédéesàdes organismesextérieurssaufsivouscochezlacaseci-contre ☐Conformémentàl'articleL221618 ducodedelaconsommation,vousbénéficiezd'undélaiderétractationde14joursàcompterde laréceptiondupremiernumérodel'abonnementenadressantvotrecourrierà LIREMAGAZINE LITTÉRAIRE,servicedesabonnements,45,avenueduGénéralLeclerc-60643ChantillyCedex.

OMLML508

LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 325 000 € - 15, RUE DE LA FONTAINE AU ROI, 75011 PARIS

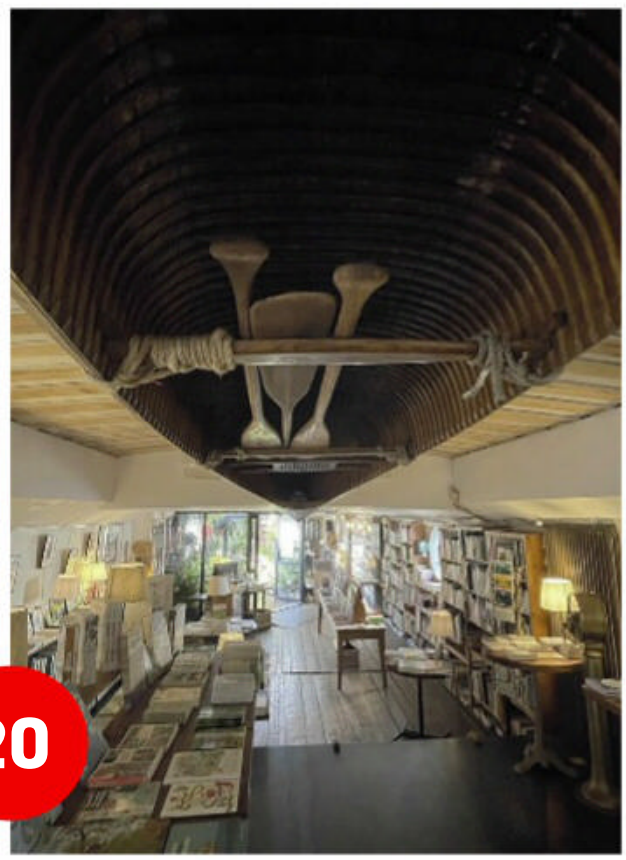
14

JEU, SET
ET LIVRES

SUBVERSIF
ROLAND TOPOR

18

L'ACTUALITÉ



20

BIENVENUE AU
BATEAU-LIVRE !

FRANCK THILLIEZ
« IL EST NORMAL DE RECEVOIR
DES LETTRES DE REFUS »

28

ALEX PANTLING/GETTY IMAGES VIA AFP - AKG IMAGES/JACQUES VIOLET - L'EAU ET LES RÊVES - AUDREY DUFER/OPAL

Aussi à l'aise sur le court que face à la page blanche, la joueuse de tennis Alizé Cornet vient de publier son premier roman.

MOHAMED FARAG/GETTY IMAGES VIA AFP

Les sets mercenaires

La vie harassante des joueurs de tennis professionnels ne leur laisse guère de temps pour lire, mais certains sont de véritables amoureux de littérature, n'hésitant pas à troquer la raquette contre la plume… Revue de détail, à l'heure de Roland-Garros.

Tennis et littérature ont toujours fait bon ménage, et les écrivains sont nombreux à se passionner pour la petite balle jaune : songeons à *Double faute* de Lionel Shriver, *Champion du monde* et *Merci* de Mathieu Lindon, *Mort subite* d'Álvaro Enrigue, *Balle de match* de Harlan Coben, sans compter les romans centrés sur un champion, Roger Federer (*Je suis une aventure* d'Arno Bertina), John McEnroe (*Le tennis est un sport romantique* d'Arnaud Friedmann) ou Guillermo Vilas (*Jeu, set et match* de Jean-Pierre Brouillaud). Il est plus rare de croiser des professionnels de ce sport passionnés de littérature. En 2009, l'ATP World Tour avait publié une vidéo instructive, où des joueurs du circuit étaient interrogés sur leur ouvrage préféré ; la plupart avouaient n'avoir pas le temps de lire, Andy Murray confessant même n'avoir plus ouvert un livre « *depuis le second tome d'* Harry Potter ». Dans ces conditions, les joueurs devenus écrivains sont aussi rares que les vainqueurs français d'un tournoi du Grand Chelem !

Les exemples existent malgré tout, à commencer par Denis Grozdanovitch, champion de France junior en 1963, devenu le talentueux auteur du *Petit traité*

de désinvolture. Il n'est pas rare qu'il nourrisse ses mélanges érudits en évoquant sa passion première, comme dans son recueil *De l'art de prendre la balle au bond*. Autre cas français de joueur devenu littérateur, Laurent Binet : l'auteur de *HHhH* n'a pas fait de carrière professionnelle, mais il fut dans sa jeunesse un amateur de bon niveau, et se passionne toujours pour la vie des courts. En 2020, il a publié un *Dictionnaire amoureux du tennis* avec son complice Antoine Benneteau (le frère de Julien), lui-même ancien tennisman classé devenu journaliste.

UN ROMAN SENTIMENTAL DE SUZANNE LENGLEN

L'ancien joueur Jean Lovera, quant à lui, a signé une anthologie littéraire, *Le Goût du tennis,* dans la collection « Le goût de… » au Mercure de France. Plus récemment, c'est Thomas André, ex-joueur passé par le master de création littéraire de l'université Paris-VIII, qui a concilié ses talents dans un roman, *L'Avantage*. Qui se souvient du reste que la tradition hexagonale des joueurs de tennis littérateurs a été inaugurée dès les années 1920 par l'icône des icônes, Suzanne Lenglen ? En 1926, la « Divine » publiait en Angleterre *The Love Game,* petit roman sentimental à la Edith Wharton : l'histoire d'une joueuse malheureuse en amour, qui monte sa propre école de tennis… Il paraît que le succès de ce récit a aidé à populariser le tennis féminin dans les milieux bourgeois d'entre-deux-guerres… Suzanne Lenglen est aussi l'héroïne d'un roman biographique de Gianni Clerici, ancien joueur italien – il a participé à Wimbledon en 1953 – devenu commentateur (son duo à la télévision avec Rino Tommasi est entré dans la légende) et écrivain.

À la fin des années 1990, l'ex-championne tchèque Martina Navrátilová s'est associée à la romancière Liz Nickles pour écrire *Total zone,* un aimable polar situé dans le milieu du tennis professionnel. Mais c'est surtout le nom de David Foster Wallace qui vient à l'esprit : l'auteur de *L'Infinie comédie* fut une vedette des circuits juniors de la côte Ouest (à 14 ans, il était classé 17e au palmarès de la Western Section, qui couvre six états). On lui doit toutes sortes d'articles et essais sur son ancien sport de prédilection, portraits de joueurs (« Roger Federer as Religious Experience »), reportages (il a couvert l'US Open pour *Tennis Magazine*), ainsi qu'un papier culte sur l'Américain Michael Joyce : *« De Michael Joyce, tennisman de son état, et de son génie professionnel envisagé comme paradigme de deux ou trois trucs sur le choix, la liberté, la finitude, la joie, le grotesque et l'accomplissement humain ! »* Notre Alizé Cornet nationale, elle, a choisi un titre beaucoup plus sage pour son premier roman, *La Valse des jours,* qui vient de paraître chez Flammarion. Le récit haut en couleur de trois femmes dans le Nice des années 1960, inspiré par son histoire familiale. De quoi doubler d'un succès de librairie sa dix-huitième participation à Roland-Garros, où elle a atteint les huitièmes de finale en 2017 et 2015. Balles neuves !

Jean Hurtin

La balle aux femmes

Dans un nouvel essai sur son sport favori, Hubert Artus rend un bel hommage aux footballeuses de tout temps.

Saviez-vous que le football féminin ne datait pas d'hier mais de la fin du XIXe siècle, en Angleterre ? Que les matchs se terminaient alors parfois par des envahissements de terrain masculins ? Que les footballeuses parvenaient à remplir les stades avant que les fédérations sportives ne décident de tuer leur discipline dans l'œuf ? Avec ce *Girl Power,* œuvre de notre collaborateur Hubert Artus, le foot féminin tient sa bible. Celle-ci fait le tour du monde de la pratique, reconstitue son histoire et l'inscrit dans le contexte plus large de l'émancipation des femmes. Parfois, elle y colle, quand les suffragettes et munitionnettes britanniques forment leurs propres clubs. Parfois elle s'en détache – les féministes des années 1970 ont négligé le sujet. Cette histoire n'est pas achevée : comme le révèlent les derniers chapitres, celles que l'on appelle « professionnelles » aujourd'hui n'ont pas du tout le même statut que leurs homologues masculins. Quant aux écarts financiers, ils demeurent abyssaux. S'il semble que le vent souffle dans la bonne direction, il faudra encore bien des efforts avant que le rêve d'un foot égalitaire devienne une réalité.

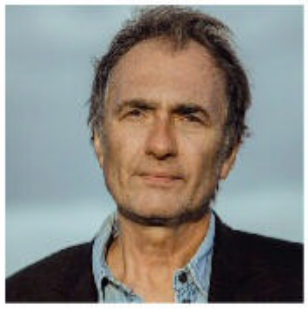
Alexis Brocas

Tout l'écrit, les S.O.S.

Quand le maître des mots croisés Jean-Pierre Colignon nous fait réviser nos figures de style…

Ce sont des *« constructions, des procédés, des emplois qui s'écartent de la norme afin de donner à un texte littéraire une expressivité particulière »*. On les appelle *« figures de style »* (ou *« de rhétorique »*) et elles rappellent, à certains d'entre nous, quelques mauvais souvenirs de collège ou de lycée… Pourtant nous les utilisons tous les jours. Histoire de réviser, notre cher verbicruciste Jean-Pierre Colignon nous propose aujourd'hui un manuel, à la fois précis et ludique, intitulé *Comment dire…?,* qui nous permet de nous remémorer l'asyndète, la synecdoque, la paronomase ou l'adynaton. Au-delà des termes théoriques, ce grand spécialiste de la langue française (qui fut, pendant presque vingt ans, chef du service correction du *Monde*) nous montre ainsi comment peaufiner son expression grâce à toutes ces techniques. Divisés en « définition », « finalité », « exemples fameux » tirés de la littérature et exercices, ces cinquante chapitres nous apprennent aussi bien à varier notre vocabulaire qu'à donner une certaine musicalité à la phrase ou à suggérer avec le minimum de contenu. Alors, êtes-vous plutôt anacoluthe ou amphigouri ?

Baptiste Liger

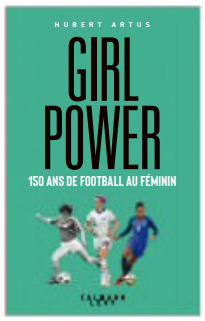


Dans l'ombre de Hockney

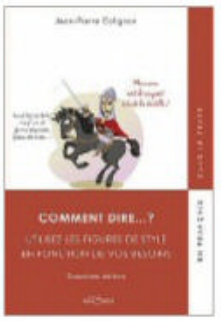
Fabrice Gaignault consacre un portrait sensible à Patrick Procktor, artiste méconnu et ami du célèbre peintre.

En 1963, les tableaux de Patrick Procktor valaient plus que ceux de David Hockney. En 2018, Hockney a vendu une toile plus de 90 millions de dollars. Procktor de son côté est mort et enterré, et quasi personne ne songe plus à sortir son carnet de chèques pour s'offrir une de ses œuvres. On croirait lire un roman de Balzac, et pourtant tout est vrai dans l'enquête que Fabrice Gaignault consacre à ce peintre oublié. Immense, drôle et fantasque, Procktor ne passait pas inaperçu dans le Swinging London : il arrivait dans les soirées coiffé d'un fez, avec des pantoufles de velours et les ongles vernis en vert. Aussi fin portraitiste que paysagiste, il peint des huiles, puis des aquarelles. En 1967, son grand ami Hockney l'embarque dans sa décapotable, ils partent en vacances en Italie et à Saint-Tropez. Peu après, c'est la brouille. Hockney devient une star internationale pendant que Procktor se noie peu à peu dans l'alcool et l'oubli. Dans les dernières années de sa vie, il est brièvement accusé d'avoir voulu tuer sa mère, se déguise pour fuir ses créanciers… Il était temps que ça se termine. Gaignault a le bon goût de ressusciter cet artiste maudit. Et si sa cote s'envolait enfin ?

Louis-Henri de La Rochefoucauld



GIRL POWER. 150 ANS DE FOOTBALL AU FÉMININ
HUBERT ARTUS
396 P., CALMANN LÉVY, 20,50 €. EN LIBRAIRIES LE 8 JUIN.



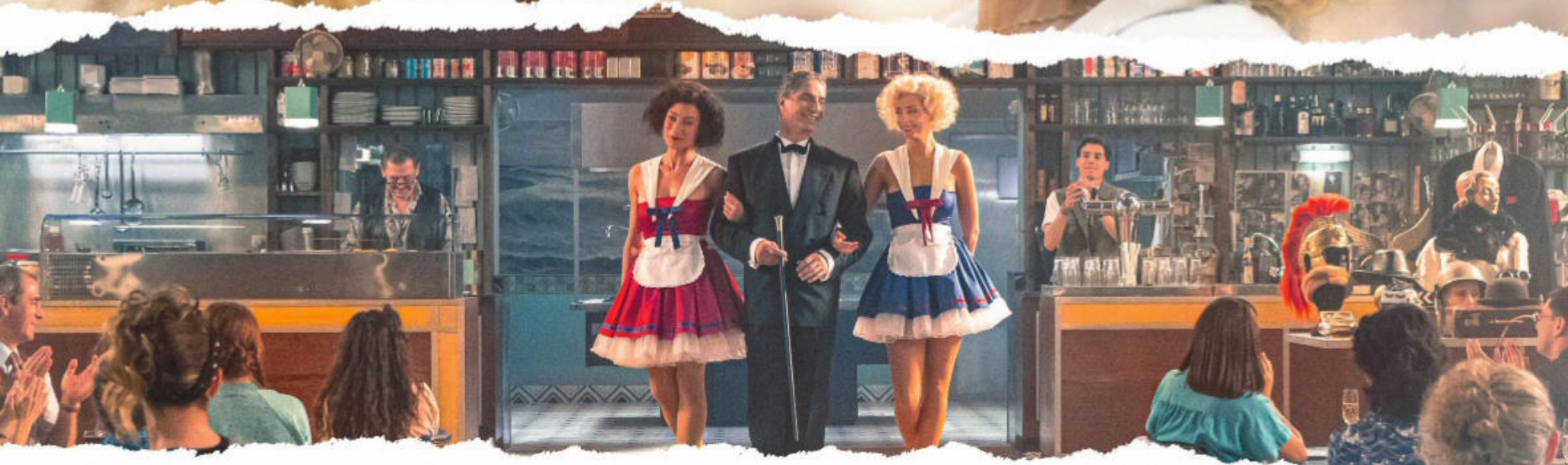
COMMENT DIRE… ? UTILISEZ LES FIGURES DE STYLE EN FONCTION DE VOS BESOINS
JEAN-PIERRE COLIGNON
256 P., EDISENS, 16 €

PATRICK PROCKTOR. LE SECRET DE DAVID HOCKNEY
FABRICE GAIGNAULT
272 P., SÉGUIER, 21 €

PATRICK GAILLARDIN/CALMANN LÉVY - DR - LAURA STEVENS/SÉGUIER

Film Francophone
D'ANGOULEME
SÉLECTION
OFFICIELLE 2021

FESTIVAL DU FILM
DE CABOURG
SÉLECTION
OFFICIELLE 2022



SIMON ABKARIAN PASCALE ARBILLOT

LE CHEMIN DU BONHEUR

UN FILM DE NICOLAS STEIL

AU CINÉMA LE 22 JUIN

LiRE magazine littéraire

Balance Topor !

À partir du *Vendredi ou la Vie sauvage* de Tournier, le grand dessinateur et écrivain Roland Topor nous offre un bijou d'humour corrosif aux accents sadiens sur l'emprise de la religion et les rapports de domination.

Le Sacré livre de Proutto… Sous ce drôle de titre se cache la réponse imaginée par Roland Topor au *Vendredi ou la Vie sauvage* de Michel Tournier, best-seller des années 1970-1980. Topor l'a commencé à la fin des années 1970, en a donné des extraits à la revue *Le fou parle* en 1979 et 1982, et l'a finalement publié en 1990 chez Syros, dans la collection « Libre court » de Christine Ferniot. Il s'agit d'une sorte de robinsonnade sado-maso, mâtinée de satire des religions. Au début, le narrateur, sans trop savoir comment, se retrouve Dieu vivant des Zoas, une peuplade insulaire. Un jour de colère, il leur suggère d'aller crever. Ni une ni deux, ces couillons se suicident ! Tous sauf un, Proutto. Le survivant et son Dieu sont face à face ; pour se distraire, le Dieu, qui se fait appeler « Gisou », mène la vie dure à son fidèle…

Dans un entretien à la télé, Topor a qualifié cette historiette de *« déconnage à propos de l'esclavage »*. L'esclavage volontaire, en l'occurrence, puisque Proutto s'expose de son plein gré aux vexations de Gisou, avec une sorte d'euphorie fanatisée. C'est pourquoi on peut dire du *Sacré livre* que c'est une suite au *Discours de la servitude volontaire*, en plus burlesque. C'est aussi une critique des religions, épicée de fantasmes de domination. Comme le remarque le postfacier, Alexandre Devaux, Topor a choisi d'endosser non pas le rôle de Proutto, la victime – dont le nom, pourtant, est une quasi-anagramme du sien –, mais celui du bourreau… L'aspect antireligieux mis à part, on lira ou relira aujourd'hui ce conte grinçant comme un pied de nez aux tyranneaux qui nous entourent, des hauts dirigeants remplis de morgue aux chefs de bureau harceleurs ! **Bernard Quiriny**

LE SACRÉ LIVRE DE PROUTTO
ROLAND TOPOR
80 P., WOMBAT, 13 €

Fouet, loches et svastika

Dans *Les Poupées*, le journaliste et romancier Clovis Goux revient sur l'un des courants les plus embarrassants du septième art érotico-guerrier européen, la « nazisploitation ». Tout un programme…

Ilsa, la louve des SS, héroïne du film de Don Edmonds (1975).

Qui se rappelle la nazisploitation ? Symptôme crapoteux et rigolard des années 1970, cette alliance de la croix gammée, des bimbos californiennes et de la quincaillerie SM a accouché d'une kyrielle de séries Z aussi indigestes qu'intrigantes, presque toutes oubliées, qui firent le miel des amateurs de kitsch SS. Dans *Les Poupées*, Clovis Goux tente de remonter à l'origine de cette névrose esthétique par un quadruple biais : le romancier Yehiel Dinur, rescapé d'Auschwitz et premier auteur de fictions sur les camps publiées en Israël au début des années 1950 ; le producteur étasunien Bob Cresse, qui inaugure les nanars nazis et s'y noie ; le cinéaste Luchino Visconti, qui se recherche un sang neuf et veut choquer ses pairs en tournant *Les Damnés* ; la vétérane Leni Riefenstahl, cougar teutonne fascinée par les peaux d'ébènes et les jeunes verges…

Voilà un livre au sujet ambitieux, complexe et passionnant, mais qui aurait mérité un véritable essai historique, et non une divagation romanesque au long cours. Certains passages sont gouleyants (la plupart des scènes avec Visconti, la rencontre entre Leni Riefenstahl et Jodie Foster…) mais d'autres alourdis par un onirisme pataud (les cauchemars du déporté). Surtout, le roman vire au procédé car la juxtaposition narrative tourne trop souvent à vide : par manque de tuilage, les quatre trames se succèdent sans s'épouser et, dénuée de souffle, l'intrigue se feuillette. Bref, malgré des scènes parfois irrésistibles, l'histoire la nazisploitation reste à faire. En attendant, revoyons donc *Salon Kitty* de Tinto Brass, ça nous ouvrira les papilles. **Nicolas d'Estienne d'Orves**

LES POUPÉES
CLOVIS GOUX
250 P., STOCK, 20,90 €

JACQUES VIOLET/AKG IMAGES - DR

Vérités hugoliennes

Grâce à Yves-Pol Deniélou, les propos du grand orateur éclairent l'actualité contemporaine. Et sa voix nous parvient.

Yves-Pol Deniélou dans le rôle de Victor Hugo.

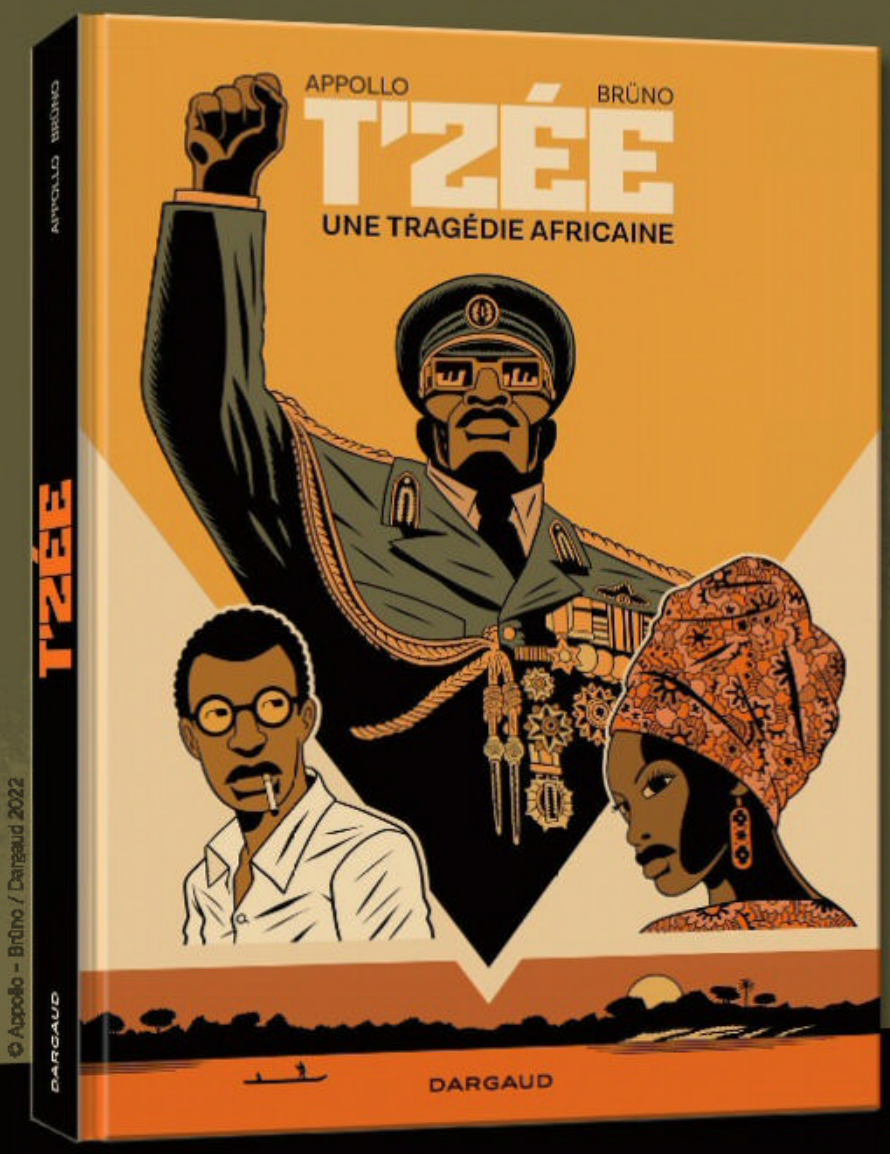
Sur le plateau, une petite table, un verre, une carafe d'eau, un micro et un fauteuil dans lequel un homme barbu vêtu d'une redingote viendra s'asseoir, concentré…

Nous sommes dans un studio de radio. Une émission va commencer. Elle s'intitule *Un jour, une légende*. En voix off, sa présentatrice, qu'on ne verra jamais, annonce que l'invité qui va répondre, d'abord à ses questions, puis à celles d'auditeurs préalablement sélectionnés, s'appelle Victor Hugo. Le jeu de questions-réponses entre l'homme de lettres et ses interviewers va durer un peu plus d'une heure, qui va passer à la vitesse de l'éclair. La politique, l'écriture, la religion, la vie privée, le théâtre, la poésie, l'éducation, le romantisme, et même la mort et le deuil… De nombreux sujets primordiaux vont être abordés. Sans jamais se dérober, l'auteur de *La Légende des siècles* aura des réponses pour tout, les piochant dans son œuvre si féconde et diverse. On l'écoute, bouche bée, donner son sentiment sur des sujets d'une brûlante actualité, comme la guerre en Ukraine, la crise des Gilets jaunes et l'égalité hommes-femmes. Deux mots reviennent régulièrement dans ses propos, liberté et fraternité, et un autre aussi, à un degré moindre, laïcité, dans lequel l'homme de droit voit une des conditions de la paix dans le monde. Si on ne savait pas qu'Hugo vécut au XIXe siècle, on pourrait jurer qu'il est un tribun d'aujourd'hui.

À l'origine de ce captivant « seul-en-scène » intitulé *Hugo, l'interview,* un certain Yves-Pol Deniélou. Sobrement dirigé par Charlotte Herbeau, il interprète lui-même l'homme de lettres avec une belle équanimité de ton qui permet de percevoir la bienveillance de l'écrivain. Et de faire parvenir, intactes, la force et la pertinence de ses propos.

Dominique Poncet

Hugo, l'interview, de et avec Yves-Pol Deniélou. Théâtre du Lucernaire, jusqu'au 26 juin (texte paru aux éditions Les Cygnes).



APPOLLO BRÜNO
T'ZÉE
UNE TRAGÉDIE AFRICAINE

UNE FRESQUE PUISSANTE
SUR LA FIN D'UN DICTATEUR.

APPOLLO ET BRÜNO CONVOQUENT LA TRAGÉDIE GRECQUE POUR CRÉER UNE FICTION PRENANTE INSPIRÉE PAR LA FIN DU RÈGNE DE MOBUTU AU ZAÏRE.

LIVRES HEBDO

AU RAYON BANDE DESSINÉE

DARGAUD

« Notre fonds est en perpétuel mouvement »

Un vrai « bateau-livre » ? Tel est le concept de L'Eau et les Rêves*, librairie-péniche située sur le bassin de la Villette, à Paris. Entretien avec son cofondateur, Cyrille Bruneau.

Amarrée au quai de l'Oise, dans le 19e arrondissement, L'Eau et les Rêves est une oasis de verdure dans la capitale intra-muros, où il fait bon lire et savourer l'instant. Librairie botanique, café et restaurant doté d'une belle terrasse, cette péniche pas comme les autres a été pensée par Cyrille Bruneau et Romain Degrendel comme un lieu de rencontres autour du végétal. « *C'est près de l'eau que j'ai mieux compris que la rêverie est un univers en émanation* », écrivait Gaston Bachelard dans l'essai ayant donné son nom à la librairie qui, en retour, lui donne raison.

Quelle est l'histoire de la péniche hébergeant votre café-librairie ?

Cyrille Bruneau. La péniche est sortie des forges de Strasbourg en 1950. Après une trentaine d'années à sillonner les fleuves d'Europe en tant que transporteur, elle est devenue une librairie, amarrée à Melun. Mon prédécesseur était marin et s'est battu pour lui trouver un emplacement à Paris. Auparavant dédiée à la mer et au voyage, la librairie s'est spécialisée en botanique quand mon associé et moi l'avons rachetée en 2018. Notre projet était avant tout de trouver un lieu où nous aurions envie de venir travailler chaque matin.

Quelles activités organisez-vous ?

C.B. Chaque mois, des conférences, des rencontres, des ateliers pour petits et grands ayant un lien avec la nature. Début mai, les éditions Delachaux et Niestlé ont fêté leurs 140 ans sur la péniche et nous avons proposé un atelier d'initiation au dessin naturaliste. Nos livres sont également présents hors les murs, comme aux Journées des plantes de Chantilly. Tous nos événements sont gratuits afin d'inciter le plus large public à agir en faveur de la biodiversité.

Observez-vous un regain d'intérêt pour tout ce qui a trait à la biodiversité ?

C.B. Les livres que nous proposons s'adressent aussi bien aux débutants qu'aux jardiniers chevronnés, et comprennent tout autant des guides pratiques sur le jardinage ou la permaculture, que des beaux livres et des essais, sans oublier un rayon jeunesse et BD pour sensibiliser les plus jeunes à la protection de la nature. Notre fonds est donc en perpétuel mouvement : cela fait partie de l'aventure.

Propos recueillis par Laëtitia Favro

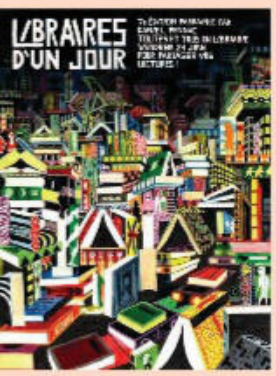
* 9, quai de l'Oise, 75019 Paris. Ouvert du mardi au dimanche de 10 h à 19 h pour le coin librairie. *penichelibrairie.com*

L'EAU ET LES RÊVES

LIBRAIRES D'UN JOUR

ET SI C'ÉTAIT VOUS ?

Rendez-vous dans les librairies indépendantes d'Île-de-France le vendredi 24 juin pour échanger autour des livres de votre vie.



C'est l'été – on pourrait même dire c'est « lettré ». En effet, le 24 juin (soit trois jours après le début de la saison), vous pourrez participer à la 8e édition de Libraires d'un jour, parrainée par Daniel Pennac. Organisatrice de cette opération, l'association Paris Librairies lance un grand appel aux lectrices et lecteurs d'Île-de-France, qui pourront librement partager leurs coups de cœur de lecture, dans tous les registres – aussi bien des souvenirs d'enfance que des enthousiasmes récents, des incontournables de la littérature que d'improbables pépites méconnues. Les librairies indépendantes de toute la région (avec la complicité, par ailleurs, des bibliothécaires de la Ville de Paris) invitent donc leurs clients, dix jours avant la manifestation, à faire connaître leurs choix, à rédiger des petites notes, dévoilées le 24 juin, et à échanger lors de soirées festives et interactives. Histoire de nous rappeler que le livre est avant tout une affaire de transmission…

Baptiste Liger

parislibrairies.fr

– LES CLASSIQUES DE –

LiRE magazine littéraire

« Albert Camus, itinéraire d'un enfant (pas si) gâté »

Né dans la misère algérienne et mort en pleine gloire, contesté hier et célébré aujourd'hui, Albert Camus a marqué les quatre-vingts ans qui nous séparent de la parution de *L'Étranger* et de sa transformation en personnage public. Nous lui devons des romans parmi les plus beaux et les plus lumineux de la littérature française. Nous lui devons une pensée purement humaniste, qui cherche à sauver les gens avant de défendre des idées et qui n'est pas réductible au pacifisme béat que ses adversaires voulaient voir en elle. Et nous lui devons l'exemple d'une vie droite menée en pleine lumière : Camus s'est bien peu contredit, et du jeune journaliste qui pourfendait la sinistre administration algéroise dans les colonnes d'*Alger républicain* à l'homme mûr qui préférait parler au forgeron de Lourmarin qu'aux éditeurs parisiens, ne se décèle aucun hiatus. Dans ce numéro des « Classiques » de *Lire Magazine littéraire*, nous nous proposons de rendre justice à l'homme et à son œuvre, également admirables. De revenir sur les beautés stylistiques de *L'Étranger*, de *La Peste* ou de *La Chute* et de plonger dans la pensée du *Mythe de Sisyphe* ou de *L'Homme révolté* sans s'embarrasser de frontières : chez Camus, qui disait *« penser par les mots »*, littérature et philosophie s'entrelacent partout. Et bien sûr, en nous fondant sur des témoignages, nous tâchons de rappeler qui il était. Ce bon camarade qui n'aimait rien tant que partager la vie des troupes de théâtre, ce grand solitaire qui prêchait dans le désert pour la paix en Algérie, ce grand solidaire qui s'engagea dans mille causes justes, et cette personnalité solaire, qui n'ignorait rien des affres de la dépression. Un numéro réalisé avec la collaboration de Marylin Maeso, Robert Kopp, Alain Vircondelet…

Alexis Brocas

Disponible chez votre marchand de journaux et sur *lire.fr*

EN CORSE DU SUD

Lire le monde

Festival littéraire

Rencontres, lectures,
ateliers jeune public.

altaleghje.com

Informations : 06 15 17 33 55
festival.lirelemonde@gmail.com

du 15 au 18
JUILLET 2022

Altaghjè, Livia, Santa-Lucia di Tallà,
A Sarra di Scopamena

Lire le monde, parrainé par Jérôme Ferrari
avec Julie Birmant, Hubert Haddad, Vanessa Hié,
Clément Oubrerie, Camille de Toledo, Charif Majdalani,
Dominique Memmi, les revues Apulée et Literatura,
et Françoise Fabian pour la soirée d'ouverture.

En partenariat avec LiRE magazine littéraire

Cullettività di Corsica
Collectivité de Corse
AIR CORSICA
ALTA ROCCA
Partir en livre
Fondation orange
sofia
la culture avec la copie privée

« L'idée était d'aller de Molière à Mozart »

Avec *Don Juan*, le cinéaste Serge Bozon propose une libre variation sur le célèbre personnage, qui prend la forme d'une étrange comédie musicale féministe, au goût très « Nouvelle Vague ». Entretien.

Virginie Efira et Tahar Rahim, à l'affiche de la nouvelle adaptation cinématographique de *Don Juan*.

D'où vous est venue l'idée de vous lancer dans un projet qui s'intitule *Don Juan* ?
Serge Bozon. Je suis allé voir mon producteur après mon précédent film pour lui demander ce qu'il voulait faire. Comme *La La Land* et *A Star Is Born* avaient bien marché, il m'a suggéré de travailler sur une comédie musicale, mais basée sur un élément que tout le monde connaît. J'ai spontanément songé à don Juan. D'habitude, c'est toujours Axelle Ropert, ma scénariste, qui lance les sujets, mais là, pour la première fois de ma vie, je proposais une idée *[rires]*…

Quel est votre premier souvenir se rapportant au personnage de don Juan ?
S.B. Oh, c'est toujours incertain, mais il vient probablement de cette expression de la vie courante : *« Lui, c'est un vrai don Juan. »* Je n'y voyais rien de spécialement littéraire.

Vous ne pensiez pas à une œuvre en particulier ?
S.B. Non, Tirso de Molina et Byron, je les ai lus après. Ce que j'aime bien dans la figure de don Juan et que je n'ai pas du tout respecté dans mon film – l'époque est différente ! –, c'est l'idée de quelqu'un qui blasphème, provoque les femmes et les morts. Et puis il y a eu #MeToo, Axelle était un peu investie dans ce mouvement et je me suis dit : *« Quel est l'intérêt de s'attarder sur un mec qui vient, reluque les filles, les drague ? Pourquoi ne pas bouleverser le don Juan habituel ? »* On a alors pensé qu'il fallait peut-être mieux qu'il soit abandonné, blessé, et nous sommes arrivés à une sorte de don Juan inversé, abandonné, sincère et démuni plutôt que conquérant, cynique et manipulateur.

Même si vous avez pris des libertés, on reconnaît, en tant que spectateur, l'influence de Molière – puisque la pièce est au cœur du film, jouée par les comédiens…
S.B. La force de Molière, c'est la violence. Mon idée était d'aller de Molière à Mozart, de partir du théâtral pour me tourner vers le musical, de passer d'un drame conjugal psychologique assez ordinaire en guise d'introduction à quelque chose d'un peu plus noble, d'un peu plus haut, d'un peu plus vieux. Voyez Alain Chamfort, qui joue le personnage du Commandeur, et qui amène dans le dernier tiers du film quelque chose qui relativise l'importance des questions de jalousie. Lui, il souffre de la perte de sa fille qui s'est suicidée, ce qui est autrement plus grave que le fait que votre conjoint a le regard qui dévie…

Vous allez aussi de la musique classique à la pop.
S.B. Oui, ce mélange est arrivé presque par hasard. On a mis du temps à trouver cet équilibre hybride entre l'orchestre symphonique inspiré du romantisme allemand tardif et un intermédiaire entre la chanson française et la pop...

Ce qui est intéressant dans le film, c'est de voir se succéder des strates de langue : celle de Molière mêlée aux dialogues et aux paroles de chansons. Comment avez-vous fait cohabiter ces différents registres ?
S.B. Je suis insensible aux films naturalistes, où tout est relâché. C'est glauque, triste et inintéressant. Il me faut une stylisation

JEAN-LOUIS FERNANDEZ/LES FILMS PELLÉAS

Serge Bozon sur le tournage du film.

dans la lumière, dans les décors, sans pour autant proposer un univers féerique. Même chose pour les dialogues : ici, ils sont très littéraires, mais les chansons apportent un certain contrepoids. C'est pourquoi j'ai fait appel à Jacques Duvall dont la spécialité est justement d'écrire des paroles astucieuses avec des jeux de mots, des doubles sens, etc.

Dans le passé, vous aviez déjà réalisé des adaptations *(Tip Top, Madame Hyde).* Est-ce que l'écriture d'un film comme *Don Juan* a été différente ?

S.B. Absolument. Axelle et moi écrivions tout jusqu'alors, mais, avec la présente histoire, nous pouvions nous emparer de quelque chose qui existe et jouer librement avec. C'est un peu paresseux, je sais bien. Pour ne rien vous cacher, je déteste le passage obligé de l'écriture, alors que j'adore le temps du montage. Parce que la matière filmique est là. Pour éviter ce moment déplaisant, il faut se débrouiller pour qu'il y ait toujours, justement, de la matière.

Enfin, pourquoi *Don Juan* avec un « n » et pas un « m » ?

S.B. Bonne question ! Je trouve que le « m » fait un peu littéraire pédant, espagnolisant. Dans une conversation ordinaire, franchement, personne ne met un « m » pour parler d'un don Juan *[rires]* !

Propos recueillis par Baptiste Liger

Don Juan, de Serge Bozon, avec Tahar Rahim, Virginie Efira, Alain Chamfort… (En salles)

JEAN-LOUIS FERNANDEZ/LES FILMS PELLÉAS - LISA RITAINE

« On ne savait plus qui réalisait quoi »

Rarement l'ouverture du Festival de Cannes aura été à ce point jubilatoire. *Coupez !* de Michel Hazanavicius est une mise en abyme du cinéma aussi intelligente que drôle. Le réalisateur de *The Artist* s'en réjouit.

Quel est le point de départ ?

Michel Hazanavicius. Je travaillais à une comédie sur le cinéma lorsque le producteur Vincent Maraval m'annonce qu'il a acheté les droits de *remake* d'un film d'étudiant japonais, *Ne coupez pas !*, de Shin'ichiro Ueda, déjà adapté d'une pièce de théâtre : les coulisses du tournage d'une histoire de zombies. J'ai tout de suite été impressionné par l'intelligence du scénario : un plan-séquence totalement foiré et le *making-of* de ce plan-séquence. En résumé : une mise en abyme réjouissante du cinéma. J'ai immédiatement voulu en faire ma propre version. J'ai remis une dose d'humour personnel et une petite couche sur le principe de l'effet miroir au point que, parfois, on ne savait plus qui réalisait quoi : le film, le tournage du film, le *making-of* du tournage…

Qu'est-ce qui a été le plus difficile : l'écriture ou le tournage ?

M.H. Je me suis vraiment régalé à écrire comme à filmer. J'ai dû aussi concevoir le vrai film qu'on ne voit pas. Le gros travail, c'est la prise de vue unique de trente-deux minutes du début. Il faut que tout soit synchrone : le jeu des acteurs, la technique… La tentation était de pousser la comédie puisque ce plan-séquence est totalement foiré. Il ne fallait surtout pas l'améliorer. Maintenant, je dois avoir confiance dans la réaction des spectateurs.

***Coupez !*, c'est en quelque sorte la version comique de *La Nuit américaine* de François Truffaut…**

M.H. Il pourrait se résumer à ça. C'était un peu mon idée de départ d'ailleurs : une journée de tournage compliquée qui part en vrille mais qui s'achève sur une réussite. Un plateau de cinéma, c'est une microsociété : injustices, ego, rapports de force…

Comment les acteurs ont-ils réagi au projet ?

M.H. Ils étaient très excités. J'ai tourné au printemps 2021 après cette étrange période de confinement. S'embarquer dans une comédie originale a fait beaucoup de bien : tout le monde voulait s'amuser.

Presque tous vos films sont liés au cinéma : *The Artist, Le Redoutable, Coupez !…*

M.H. C'est sans doute mon univers : avoir travaillé avec Les Nuls, ça aide. Je constate que mes envies vont dans ce sens, mais je ne cherche pas des idées de scénario sur le cinéma. En ce moment je travaille sur un film d'animation, l'adaptation de *La Plus Précieuse des marchandises* de Jean-Claude Grumberg, qui se déroule pendant la Shoah. J'ai tourné quinze jours avec des acteurs puis monté le tout pour fabriquer le rythme et la structure. Les animateurs repassent derrière plan par plan. C'est nouveau pour moi. Tant mieux.

Propos recueillis par Éric Libiot

Coupez ! de Michel Hazanavicius, avec Romain Duris, Bérénice Bejo… (En salles)

DVD

LES CROCS DU DIABLE
d'Antonio Isasi (Carlotta)

Sous-genre du cinéma d'horreur (*Cujo* d'après Stephen King ou *Dressé pour tuer* d'après Romain Gary), le « film à chien méchant » peut se montrer ouvertement plus politique qu'il n'en a l'air. Preuve avec ces *Crocs du diable* d'Antonio Isasi, évocation canine et métaphorique du franquisme, inspirée par un roman d'Alberto Vázquez Figueroa. **Baptiste Liger**

LE PARFUM D'YVONNE
de Patrice Leconte (Rimini)

Patrick Modiano a rarement été porté à l'écran. Cette étrange (et maladroite) relecture de *Villa triste*, intitulée *Le Parfum d'Yvonne* et disponible en Blu-ray, a quelque chose de fascinant. On en profitera pour revoir deux autres films de Patrice Leconte des années 1990 : *Le Mari de la coiffeuse* et *Les Grands Ducs*. **B.L.**

LIVRE

ROBERT REDFORD
de Michael Feeney Callan (La Trace)

Pour résumer la situation : page 114, Michael Feeney Callan aborde (enfin ?) la vie étudiante de Robert Redford. Avant, il était question de la famille et de l'élève Bobby. Le reste est à l'avenant : 765 pages pour raconter « à l'américaine » la vie et les œuvres d'un grand homme, star incontestable, acteur magnifique et réalisateur beaucoup plus intéressant qu'on ne le dit. L'homme est un artiste autant qu'un citoyen et Feeney Callan, biographe officiel et ami de Redford, lui déroule le tapis rouge. Cette bio va dans le sens du poil mais rien n'est mis de côté (échecs, doutes, starification intempestive). Quasi chaque film est nourri de multiples anecdotes. Faut aimer Bobby évidemment, mais c'est du beau boulot. **E.L.**

Fratrie sélective

Dans *Frère et Sœur*, Arnaud Desplechin filme les relations intimes et familiales comme un conflit en perpétuel mouvement. Une réussite.

Après une adaptation ratée – *Tromperie*, d'après Philip Roth – Arnaud Desplechin revient à ses premières amours : l'intimité familiale et le poison qu'elle diffuse. Le scénario est presque banal : Alice déteste son frère Louis à qui elle ne parle plus depuis des années, mais ils se revoient après le grave accident de voiture de leurs parents. On retrouve ici la veine d'*Un conte de Noël* ou de *Rois et Reine* : raconter les sentiments qu'on s'oblige, ceux qu'on choisit ou ceux qu'on délaisse. Ce qui est souvent tu et ce qui se dit finalement ; thème principal de la carrière du cinéaste.

Le récit, qui passe d'Alice à Louis avant de les réunir, s'impose par sa fluidité et son sens du romanesque circonscrit au salon, à la cuisine et à la chambre à coucher. Ce que réussit Desplechin quand il est à son meilleur, comme ici, est de regarder à la loupe, jusque dans les infimes détails, une fratrie se battre alors que cette histoire retentit d'échos disparates dans les recoins des familles alentour. *Frère et Sœur* est enfin porté par un duo d'acteurs en pleine forme : Marion Cotillard et surtout Melvil Poupaud, piquant, drôle, hautain, aimable. Il faut sans doute s'agacer de ces deux personnages pour aimer autant le film. Il n'est pas d'amour et d'affection sans cicatrices. **Éric Libiot**

(En salles)

Aimons-nous cachés

Le résumé du film tient sur un fil : *Je tremble ô matador* est l'histoire d'amour et d'amitié entre un travesti et un guérillero sous l'ère Pinochet au Chili. Casse-gueule. Et pourtant, cette adaptation du roman éponyme de Pedro Lemebel avance sans jamais tomber dans le graveleux ou le militantisme benêt. Surtout, Rodrigo Sepúlveda, le réalisateur, tient à distance le contour politique pour s'attarder sur ces deux personnages qui se trouvent sans vraiment se chercher. Vu le contexte, leur relation s'épanouit derrière les rideaux et ne trouve son issue que dans l'affirmation sincère des sentiments qui les habitent. Tout est raconté avec autant de douceur que de tension, de sourires que d'émotion. La prestation d'Alfredo Castro (le travesti) est impressionnante. **E.L.**

(En salles le 15 juin)

Machine à tout faire

Voilà un film d'anticipation amoureuse : Alma, scientifique et cartésienne, accepte de se prêter à une expérience et vit pendant trois semaines avec Tom, humanoïde parfait qui répond à tous ses besoins. Adapté d'une nouvelle d'Emma Braslavsky, *I'm your man* s'attache à explorer le désir dans un contexte où l'intelligence artificielle sera présente dans la vie de chacun. La cinéaste Maria Schrader opte pour le mélo romantique. Pourquoi pas. Mais cette option a ses limites : rien ne provoque vraiment l'adhésion à un récit théorique, même si les personnages

sont attachants. Plus gros défaut encore : une mise en scène si peu inspirée que le film prend du poids au fur et à mesure qu'il avance. Peu digeste au final. **E.L.**

(En salles le 22 juin)

SHANNA BESSON/WHY NOT PRODUCTION - OUTPLAY - BENEDICT_NEUENFELS/BETACINEMA

Étoiles filantes

Dans *Shining Girls*, un thriller aussi déconcertant que malin produit par Leonardo DiCaprio, Elisabeth Moss se lance dans une traque surnaturelle sur fond de résilience.

Figure de proue de la résilience féminine depuis le formidable *Handmaid's Tale*, la comédienne Elisabeth Moss ne cesse d'incarner des personnages féminins forts prêts à en découdre avec leurs oppresseurs masculins. Preuve supplémentaire avec *Shining Girls* où elle incarne Kirby, une archiviste du *Chicago Sun-Times* lancée aux trousses du tueur en série qui l'a mortellement agressée six ans auparavant. Une traque somme toute classique à la différence près que le tueur en question semble capable de voyager dans le temps, semant les cadavres à des époques différentes sans qu'on ne puisse le retrouver ou nouer de véritables liens entre ses victimes. Aidée d'un journaliste au passé tumultueux, Kirby va tout faire pour arrêter ce dangereux prédateur.

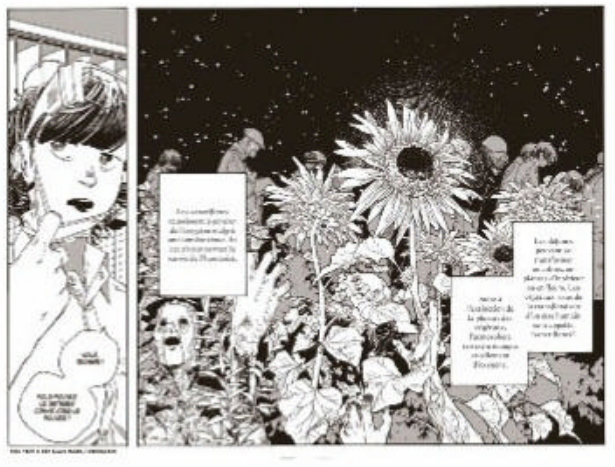
Adapté du best-seller de Lauren Beukes, *Les Lumineuses, Shining Girls* nous balade d'une époque à l'autre, questionnant notre rapport au temps et à la réalité, à l'image du personnage principal qui voit son présent changer au gré des agissements du tueur. Les huit épisodes saisissants d'intensité tiennent en haleine et cultivent habilement le mystère. Si la mise en scène demeure somme toute classique, c'est dans son écriture que la série parvient surtout à nous interpeller tant elle semble prendre un malin plaisir à jouer avec les nerfs du spectateur mis à rude épreuve à chaque apparition du tueur incarné par un Jamie Bell (*Billy Elliot*) terrifiant. Le reste de la distribution est à l'avenant, à commencer par Elisabeth Moss, impeccable dans la peau d'une jeune femme bien décidée à ne pas se laisser déterminer par son statut de victime. À ses côtés, Wagner Moura (Pablo Escobar dans *Narcos*) révèle une fragilité qu'on ne lui soupçonnait pas en journaliste déchu en quête de rédemption. Thriller surnaturel ménageant ses effets avec une dextérité étonnante, *Shining Girls* est surtout une belle allégorie de la résilience, qu'elle se décline au féminin… ou au masculin. **Ilan Ferry**

(Sur Apple TV+)

APPLE TV

Les métamorphoses du vide

Écologie et dystopie font bon ménage dans le manga *Fool Night*. Une fable noire comme l'ébène…



Dans un futur lointain, un épais nuage a recouvert la Terre et l'a plongée dans l'obscurité provoquant la mort des arbres et la raréfaction de l'oxygène. C'est ainsi que naît un nouveau procédé permettant aux personnes en fin de vie de se transformer en arbres afin de générer un peu d'air pur et d'assurer la survie de l'espèce humaine. Doué du pouvoir rare de comprendre ce que disent ces espèces d'un nouveau genre, Toshiro accepte d'intégrer l'organisme d'État qui autorise ou non ces transformations. Sa route va croiser celle d'une jeune pianiste bien décidée à retrouver son père métamorphosé en arbre cinq ans plus tôt. Les histoires se déroulent dans un futur dystopique, cadre utilisé à foison dans la pop culture en général et le manga en particulier. Mais ce qui distingue toutefois *Fool Night*, c'est son aspect éminemment sombre traduit aussi bien par son intrigue que par le trait de Kasumi Yasuda.

À la fois fable écologique et conte d'une noirceur abyssale, ce manga sonde l'âme humaine dans ce qu'elle peut avoir de plus secret et désespéré, faisant rimer poésie et nihilisme dans un drôle de maelstrom. Ici, l'absence de soleil renvoie directement au vide qui occupe le cœur des personnages à jamais assombris par un climat délétère et anxiogène, la mort par *« transfloraison »* apparaissant comme la seule possibilité de rédemption. Un titre atypique, glaçant, mais qui laisse entrevoir une maigre lueur d'espoir dans un monde condamné à l'oubli.

Ilan Ferry

FOOL NIGHT (T. 1)
KASUMI YASUDA
228 P., GLÉNAT, 7,60 €

· Les classiques de Boll LE PETIT PRINCE

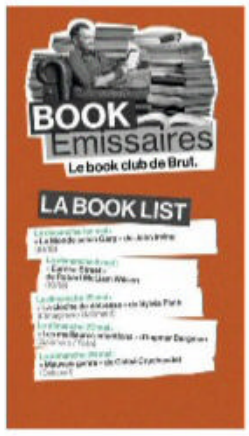
FOOL NIGHT © 2021 KASUMI YASUDA/SHOGAKUKAN - BOLL

Littérature en direct

Augustin Trapenard continue d'imaginer, en partenariat avec la plateforme Brut, de nouveaux programmes innovants afin de mobiliser le jeune public autour de son art de prédilection.

Parfois j'en ai marre de parler des livres avec une voix bizarre. Viens, on se lâche dans mon book-club tous les dimanches. » Depuis qu'il a quitté Canal+ pour rejoindre la plateforme Brut en décembre 2020, Augustin Trapenard s'est fixé comme mission salutaire de sortir la littérature des sentiers battus. Il innove, il teste les formats et les supports pour aller conquérir un nouveau public. On avait déjà ainsi consacré cette rubrique à son programme littéraire *Plumard*, diffusé sur le service de streaming BrutX.

C'est désormais sur l'application Brut.Live qu'il officie en parallèle toutes les semaines. Chaque dimanche à 18 heures, dans *Book émissaire*, il partage en toute simplicité le plaisir de lire avec ceux qui le suivent sur les réseaux sociaux. Avec une liberté de ton qui désarçonne, l'animateur de *Boomerang* sur France Inter se débarrasse allègrement de tous les apparats qui entravent encore les médias traditionnels et propose une émission participative d'un nouveau genre. Cette agora rafraîchissante d'environ une heure s'intéresse à une œuvre issue soit de l'actualité, comme *Rien ne t'appartient* de Nathacha Appanah ou *Connemara* de Nicolas Mathieu, soit du panthéon des grands classiques de la littérature mondiale, comme *Martin Eden* de Jack London.



Avec sa bonhomie habituelle, le journaliste culturel et critique littéraire prend le temps d'écouter les intervenants anonymes, il rebondit sur leurs avis, répond à leurs questions. Parfois même, il invite des écrivains, éditeurs et autres professionnels du livre à transmettre leur passion pour leurs ouvrages favoris. Une parenthèse inattendue qui permet d'en apprendre plus sur certaines œuvres cultes et une belle invitation à se précipiter chaque semaine en librairie pour constituer pas à pas sa bibliothèque idéale.

Léonard Desbrières

LE SITE
READING WILD
Sylvia Minne et Francesca Mantovani proposent des contenus inédits autour des livres et de la lecture. Articles, podcasts, vidéos et même événements en direct aux Trois Baudets ou à la Maison de la poésie, elles ont rassemblé une impressionnante communauté de *« booklovers »* dont nous faisons désormais partie.

LE PODCAST
LE JARDIN
François-Xavier Robert nous emmène dans la fabrique de l'écrivain. Pendant une trentaine de minutes, il discute en tête à tête avec les auteurs les plus passionnants du moment, comme Aurélien Bellanger ou Évelyne Bloch-Dano, et tente de percer les secrets de la conception de leurs livres.

LE BOOKTUBER
CÉDRIK ARMEN
Grâce à son excentricité, Cédrik Armen s'est frayé un chemin dans un milieu très féminin. Chaque semaine, il offre à ses 7 000 abonnés de passionnantes listes de lectures, il réagit aux parutions du moment et interviewe des romanciers comme Guillaume Sire ou Amélie Nothomb. Une bouffée d'air frais littéraire. **L.D.**

• Livres audio

LES ENFANTS SONT ROIS
de Delphine de Vigan, lu par Françoise Gillard
Écoutez lire/Gallimard

« Nous avons eu l'occasion de changer le monde et nous avons préféré le télé-achat »: de l'exergue de Stephen King à une vision dystopique des réseaux sociaux, *Les enfants sont rois* transcende les genres. La lecture implacable de Françoise Gillard, sociétaire de la Comédie-Française, confère au *Loft* et à ses avatars une dimension quasi métaphysique.

PINOCCHIO
de l'Orchestre philharmonique de Radio France, adapté et réalisé par Cédric Aussir

Adaptée de Carlo Collodi, cette version radiophonique n'occulte ni la noirceur ni la cruauté du texte dont elle s'inspire. Elle est servie par la justesse de sa musique et sa solide distribution, avec un Gepetto magistralement campé par le comédien Rufus : le conte déploie alors son infinie richesse et ses interprétations multiples.

LE DÉMON DE LA COLLINE AUX LOUPS
de Dimitri Rouchon-Borie, lu par Hervé Lavigne
Sixtrid

Prix Louis-Guilloux en 2021, ce roman presque dépourvu de ponctuation a tout du flux de conscience. Empreint d'une certaine dureté, il fait littéralement entrer le lecteur dans la tête de Duke, victime d'une enfance sacrifiée et, dès lors, en proie à un démon intérieur. De cette matrice, Hervé Lavigne tire une interprétation à l'os, lavée de tout pathos.

Christophe Rioux

GETTY-IMAGES/RADIO FRANCE

« La préparation est déjà essentielle ! »

Nous avons rencontré Franck Thilliez, qui publie *Le Plaisir de la peur* sur les coulisses de l'écriture de ses romans noirs, en même temps que paraît son dernier thriller, *Labyrinthes* (Fleuve Noir).

Avant la publication de votre premier roman, vous avez reçu de nombreuses lettres de refus. Que conseilleriez-vous à un jeune auteur dans cette situation ?
Franck Thilliez. Il est tout à fait normal de recevoir des lettres de refus ! C'est très rare que des gens en dehors du milieu littéraire, comme je l'étais, publient du premier coup. Stephen King lui-même n'est pas passé loin d'abandonner l'écriture… Alors, à ceux qui traversent cette épreuve, je recommande de faire relire leur texte à des gens extérieurs. Surtout pas des amis, car ils vont toujours avoir du mal à vous dire la vérité. Après avoir essuyé un certain nombre de refus, je suis allé dans la bibliothèque de ma ville et j'ai demandé à des inconnus de lire mon roman et de me donner leur avis. Ça m'a aidé à progresser.

Dans la partie « Atelier » de votre essai *Le Plaisir de la peur*, vous insistez sur les étapes préalables à l'écriture. Pourquoi ?
F.T. La préparation est déjà essentielle ! L'écriture, ce n'est pas que l'acte d'écrire. C'est un ensemble, un cycle composé de différents éléments. Trouver une idée, tout d'abord, représente à mon avis 50 % de l'écriture – 50 % du temps, aussi. Ensuite, il convient d'imaginer une histoire, faire des recherches, savoir si l'ensemble tient la route. Pour moi, ça, c'est déjà écrire.

Enfin, comment susciter cette empathie que forcent vos personnages, comme Franck Sharko ?
F.T. C'est une des clés pour qu'une histoire plaise aux gens. Quand on ouvre un livre, il faut qu'il arrive en quelques pages à vous captiver et à vous entraîner dans son histoire. L'empathie envers un personnage permet ça. Le héros du roman noir doit porter une histoire et avoir un côté sombre. Mais il doit aussi générer de l'empathie par ce qu'il a en commun avec les gens ordinaires, qui ont leurs problèmes, leur vie quotidienne à gérer, et qui doivent pouvoir se projeter dans le personnage.

Propos recueillis par Simon Bentolila

LE PLAISIR DE LA PEUR
FRANCK THILLIEZ
176 P., FLEUVE/
LE ROBERT, 14,90 €

Les Ateliers LIRE magazine littéraire

Nos rendez-vous de juin

Comment débloquer son écriture ?
avec **Clara Le Corre**
- Dimanche 5 juin à 15 heures

Créer les personnages de votre roman
avec **Frédérique Anne**
- Mardi 7 juin à 18 heures

Promouvoir son livre sur les réseaux sociaux
avec **Vanessa Lavergne**
- Vendredi 10 juin à 18 heures

Tout savoir avant d'envoyer son manuscrit à un éditeur
avec **Baptiste Liger**
- Vendredi 10 juin à 18 heures
- Samedi 11 juin à 15 heures

Astuces de grands écrivains pour ficeler son récit
avec **Lola Sorrenti**
- Lundi 13 juin à 18 heures

Comment promouvoir son livre ?
avec **Vanessa Lavergne**
- Samedi 18 juin à 18 heures

Osez commencer à écrire !
avec **Renée Zachariou**
- Jeudi 23 juin à 18 heures

Construire votre roman pour tenir en haleine le lecteur
avec **Frédérique Anne**
- Dimanche 26 juin à 15 heures

PROMOTION
10 % de réduction sur les ateliers pour tous nos lecteurs avec le code de réduction ATELIERS
(offre valable jusqu'au 30 juin)

AUDREY DUFER/OPALE/LEEMAGE/LE ROBERT - DR - DR

Concours de nouvelles 2022 : à vos plumes !

La 5e édition de notre opération d'écriture est lancée. Vous avez jusqu'au 15 juillet pour nous faire parvenir vos textes.

Et de cinq ! Succès croissant oblige (600 textes reçus pour le cru 2021), le concours de nouvelles organisé par la plateforme de service aux auteurs Librinova et *Lire Magazine littéraire* propose une nouvelle édition, qui sera cette année présidée par Valérie Perrin (*photo,* qui fait suite à Serge Joncour, Régis Jauffret, Philippe Delerm et Tatiana de Rosnay).

L'autrice à succès de *Changer l'eau de fleurs* et *Trois* a d'ailleurs suggéré le thème, qui doit servir de première phrase aux participants :

« Le lundi 5 novembre 2018, l'agent funéraire procéda à l'ouverture du cercueil pour l'exhumation, il était vide. »

Quelques précisions s'imposent :

Les nouvelles ne devront pas excéder 16 000 signes (espaces comprises).

Il faudra envoyer vos textes sur ce site : https://concours-lire.librinova.com

Date limite de participation : 15 juillet 2022.

Ensuite, le jury – outre Valérie Perrin –, composé de membres de Librinova et de *Lire Magazine littéraire,* choisira les lauréats. La nouvelle gagnante sera publiée dans notre numéro d'automne et les cinq autres finalistes seront éditées dans un recueil numérique gratuit, disponible sur librinova.com

Alors, qui succédera à Agnès de Clairville, qui l'avait remporté l'an passé et qui fera paraître, à la rentrée, son premier roman, *La poupée qui fait oui* (HarperCollins) ?

Baptiste Liger

Pour plus de renseignements : *https://concours-lire.librinova.com*

• Exposition

À la gloire de Champollion

La Bibliothèque nationale de France retrace l'aventure du père de l'égyptologie. Une exposition panégyrique et colossale à la mesure de cette découverte déterminante.

Carnet de notes manuscrites de Champollion.

DR/LIVRE DE POCHE - DÉPARTEMENT DES MANUSCRITS/BNF

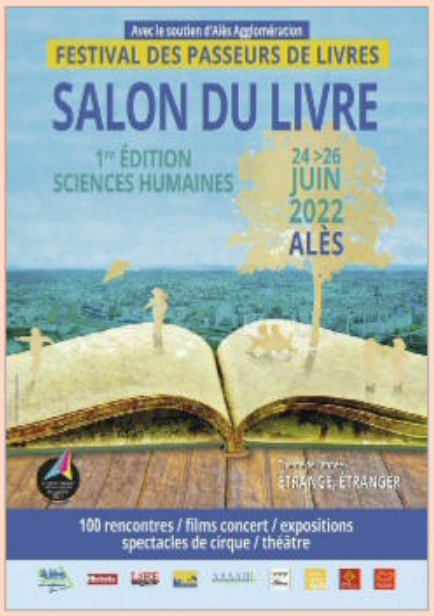
Il est entré dans l'histoire à 32 ans en perçant le mystère des hiéroglyphes, le système graphique de l'Égypte antique. Jean-François Champollion (1790-1832) a permis de connaître les noms des pharaons bâtisseurs des pyramides, de décoder les livres des morts retrouvés dans les tombeaux, de comprendre les symboles gravés sur les colonnes des temples. À l'occasion du bicentenaire de ce déchiffrement déterminant, la BNF François-Mitterrand invite le public à suivre les traces du célèbre explorateur, tout en signant une véritable déclaration d'amour à l'écriture et aux langues anciennes. Près de 350 pièces sont regroupées le long d'un parcours foisonnant et savant : manuscrits, papyrus, photographies, croquis d'architecture, cartes topographiques, carnets d'observations, correspondances, peintures, sculptures, objets archéologiques (dont des sarcophages prêtés par le Louvre), même ses effets personnels comme sa pipe et ses lunettes de soleil, bien utiles en plein désert. On s'immerge complètement dans le quotidien de cet érudit qui n'a jamais renoncé à une passion dévorante, à laquelle il a consacré nombre d'ouvrages et de dictionnaires de référence. Le père de l'égyptologie, qui a suscité des vocations, brillait par sa curiosité insatiable, son ardeur et sa détermination. Comme en témoignent les quelque 88 volumes de notes et de dessins de la main de Champollion, qui a accompli un travail encyclopédique colossal, s'appuyant sur des documents tels que la pierre de Rosette, un fragment de stèle comprenant trois versions d'un même texte qui a participé au décryptage. On trouve un moulage au détour d'une salle, l'original étant conservé au British Museum de Londres.

Gabrielle Martin

« L'aventure Champollion », BNF François-Mitterrand (Paris 13e), jusqu'au 24 juillet. *bnf.fr*

Allez, Alès !

La toute première édition du festival gardois Les Passeurs de livres se tiendra du 24 au 26 juin.



Alès voit les choses en grand lorsqu'il s'agit de littérature ! Dans les hauts lieux de la ville occitane et de son agglomération, pas moins de 60 conférences sont au programme, mais aussi cinq tables rondes, deux pièces de théâtre, des projections cinématographiques et un concert de trompette mêlant plusieurs symphonies culturelles au sein de ce nouveau festival. Le thème annuel « Étrange, étranger » sera illustré à travers les sciences humaines, passant de la philosophie à l'ethnologie ou de l'histoire à la géographie. Aux cotés d'Émilie Aubry, marraine de cette première édition, de grands éditeurs nationaux et régionaux seront présents (Gallimard, Au diable Vauvert, Tallandier…) au Cratère, théâtre et épicentre de l'événement. Sur plus de 100 stands, les visiteurs pourront rencontrer de nombreux auteurs invités à prendre part aux festivités, tels que Tristane Banon, Mónica Ójeda, Jean-Christophe Rufin, Hubert Prolongeau, Piotr Pavlenski ou encore Alain Massé, pour toujours plus d'échanges autour de la thématique phare de cette nouvelle manifestation littéraire.

Marie Jouvin

lespasseursdelivres.fr

En attendant Gaudé

Le 11e Salon du roman historique de Levallois aura lieu les 2 et 3 juillet.

Comment écrit-on la vie des autres ? C'est sur cette question que s'ouvre ce salon dédié à l'Histoire, en présence d'Hélène Carrère d'Encausse, qui vient de publier un récit de la vie d'Alexandra Kollontaï, aristocrate russe et révolutionnaire. Autour de la secrétaire perpétuelle de l'Académie française, Virginie Ollagnier, François Kersaudy et Jean-François Solnon expliqueront comment un biographe accouche du portrait d'Oppenheimer, le « père de la bombe », de Goering ou d'Anne d'Autriche.

Le « grand invité » sera Laurent Gaudé. Le Prix Goncourt 2004 évoquera son amour de l'Histoire et de sa *« dramaturgie »*, qui le sort de *« la banalité des jours »*, ainsi que de son dernier roman : *Grand menteur. Trois monologues*. Seront invités aux « grands entretiens » : l'acteur et réalisateur Bruno Solo, qui a convié à un dîner imaginaire Clovis, Aliénor d'Aquitaine et d'autres personnages qui ont fait la France ; Pierre Assouline, conteur de la fin tragique, en 1932, du grand reporter Albert Londres à bord du *Georges Philippar,* dans une Europe naufragée ; Bartabas, maître de l'art équestre, auteur d'une méditation poétique sur les origines de l'humanité.

Et comme à chaque édition, une cinquantaine d'écrivains et d'auteurs de bande dessinée seront présents lors de rencontres et cafés littéraires autour de sujets aussi variés que l'histoire populaire, l'Algérie d'hier, Rembrandt…

Emmanuel Hecht

salonromanhistorique-levallois.fr

Le monde en (île de) beauté

Rendez-vous en Corse pour le festival Lire le monde, du 16 au 18 juillet.

Depuis sa création en 2015, le festival Lire le monde s'est imposé comme un rendez-vous majeur pour les passionnés des mots, des questions environnementales et de l'Île de Beauté. Dans la région paradisiaque de l'Alta Rocca, les tables rondes, lectures, randonnées et ateliers proposés auront pour fil rouge « L'eau dans tous ses états ». Parmi les auteurs invités : Charif Majdalani, Camille de Toledo, la bédéiste Julie Birmant ou encore Yahia Belaskri, auteur en résidence. *« Le festival Lire le monde, c'est la littérature en plein air et un regard vers tous les horizons. Il y règne une convivialité unique »*, explique ainsi la présidente du festival, Christine Siméone.

Simon Bentolila

altaleghje.com/lire-le-monde/

Terralire : région et sentiments

Le Salon du livre des éditeurs d'Occitanie-Pyrénées-Méditerranée se déroulera à Albi les 18 et 19 juin.

DAVID NAKACHE

L'édition ne se résume pas à Saint-Germain-des-Prés – même si nombre d'éditeurs parisiens se trouvent, désormais, hors du 6e arrondissement. Quoi qu'il en soit, certaines manifestations rappellent qu'on publie des livres un peu partout dans l'Hexagone. Ainsi le salon Terralire d'Albi s'est-il donné pour vocation de mettre en lumière le travail des éditeurs de la région Occitanie-Pyrénées-Méditerranée. Ainsi, les 18 et 19 juin prochains – du côté de la salle de Pratgraussals et du musée Toulouse-Lautrec –, vous pourrez découvrir plus d'une soixantaine d'auteurs, publiés dans une cinquantaine de maisons locales. Parrainée cette année par Jean-Pierre Alaux (auteur de la série *Le Sang de la vigne*), cette édition proposera aussi bien des débats que des ateliers, des lectures, des expositions et, évidemment, des dédicaces. On saluera la présence de Dominique Besnehard, qui présentera *Artmedia. Une histoire du cinéma français*. La rédaction de *Lire Magazine littéraire* sera d'ailleurs au rendez-vous avec Baptiste Liger, qui animera plusieurs rencontres, et Éric Libiot, convié pour discuter de *Clint et moi* et d'*On a les héros qu'on mérite*. Rendez-vous, donc, en terre tarnaise – terre de livres… **Jean Hurtin**

terralire.com

Issy et maintenant

Rendez-vous le 11 juin pour assister au Festival du livre d'Issy-les-Moulineaux.

Issy, c'est là. Ou, plutôt, là où il faudra être le 11 juin (de 14 h 30 à 18 h 30), du côté de la place de l'Hôtel-de-Ville. Le Festival du livre accueillera une cinquantaine d'auteurs qui viendront rencontrer les lecteurs et dédicacer leurs ouvrages. Plusieurs conférences sont prévues, notamment avec Francis Huster (parrain de cette édition), qui parlera de Molière. Seront aussi présents Jean-Marie Rouart, Mathias Malzieu, Isabelle Sorente ou Géraldine Maillet. Les amoureux de BD et le jeune public n'ont bien sûr pas été oubliés – ainsi que les amateurs d'orthographe, avec une grande dictée… À vos stylos ? **J.H.**

festivaldulivredissy.com

CARNETS DE SCIENCE
La revue du CNRS

Entrez dans les coulisses de la recherche

Tous les six mois en librairie et Relay

196 pages
12,50 €

cnrs

www.carnetsdescience-larevue.fr

CNRS EDITIONS

© Radio France/Ch. Abramowitz

La Dictée Géante.

Parviendrez-vous à réaliser un sans-faute ?

SAMEDI 11 JUIN
Émission spéciale « Les plus belles bibliothèques »

17H – 17H30

Olivia Gesbert et Rachid Santaki

Disponible sur le site France Culture et l'appli Radio France

En partenariat avec

LIRE magazine littéraire

france culture

L'esprit d'ouverture.

SENS CRITIQUE

L'avis des lecteurs

Chaque mois, dans *Lire Magazine littéraire*, les contributeurs de la plateforme s'expriment sur les succès du moment.

22/Heartstopper (t. 1). Deux garçons. Une rencontre

Alice Oseman (Hachette Romans)

« Charlie et Nick sont aussi différents d'un point de vue physique que d'un point de vue de personnalité. Charlie fait de la batterie, est doué en maths et est de format en apparence délicat. Nick, pour sa part est un joueur de rugby de bonne carrure, très jovial et inclusif. L'un est gay, l'autre hétéro. […] Les choses ne sont pas simples pour Charlie, qui se retrouve harcelé par un "petit-ami-dans-le-placard" contrôlant. […] En parallèle, il développe des sentiments plus tendres pour son nouvel ami, qu'il sait hétéro. […] C'est un récit très doux, autant dans le dessin que le texte, malgré quelques éléments qui relèvent de l'abus, de la stigmatisation ou du harcèlement. On y pose les débuts d'une relation entre deux garçons, l'un assumé dans son homosexualité, l'autre plus ambivalent. […] Le tout est fluide : le récit coule tout seul, sans anicroches. […] C'est le genre de BD qui rend facilement "heureux". Le bémol, le voici : il y a une certaine facilité dans le récit, qui n'est pas très réaliste. […] Concrètement, si le but était d'instruire sur les enjeux associés à l'homosexualité, c'est un peu raté. Si le but était de livrer une histoire à haute saveur romantique, […] on est gâtés. »

@Shaynning

4/Le Serpent majuscule

Pierre Lemaitre (LGF)

« L'histoire met en scène Mathilde, une veuve sexagénaire […] qui officie désormais comme tueuse à gages. Une fonctionnaire du crime irréprochable et sans états d'âme jusqu'au jour où elle commet sa première erreur, qui va déclencher une suite d'événements imprévus. Et la voilà désormais coincée entre l'inspecteur Vassiliev, qui mène l'enquête, et son supérieur hiérarchique des services spéciaux, Maurice Quentin. […] Même si ce roman date de 1985 […], on y décèle déjà le ton, l'humour et la science du récit d'un Pierre Lemaitre au style déjà bien affirmé et affûté mais encore très perfectible… En tout cas, le Goncourt 2013 montre déjà dans ce récit un sacré talent pour imaginer une galerie de personnages hauts en couleur dans une histoire rocambolesque et par moments assez jubilatoire. […] Une lecture détente et captivante en attendant la prochaine trilogie de Pierre Lemaitre, qui devrait avoir comme toile de fond les années 1970. »

@BenoitRichard

HACHETTE

LES MEILLEURES VENTES

Palmarès réalisé par Datalib et l'Adelc – Association pour le développement de la librairie de création –, du 1er au 13 mai 2022, à partir des ventes d'un réseau de 270 librairies indépendantes.

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	**Louis-Ferdinand Céline**	Guerre	Gallimard	Littérature
2	**Annie Ernaux**	Le Jeune Homme	Gallimard	Littérature
3	**FabCaro**	Guacamole Vaudou	Seuil	BD
4	**Jean-Marc Jancovici, Christophe Blain**	Le Monde sans fin	Dargaud	BD
5	**Kid Toussaint, Aveline Stokart**	Elles (t. 2)	Lombard	BD
6	**Joël Dicker**	L'Affaire Alaska Sanders	Rosie & Wolfe	Polars
7	**Franck Thilliez**	Labyrinthes	Fleuve noir	Polars
8	**Virginie Grimaldi**	Il nous restera ça	Fayard	Littérature
9	**Pierre Lemaitre**	Le Grand Monde	Calmann-Lévy	Littérature
10	**Giuliano Da Empoli**	Le Mage du Kremlin	Gallimard	Littérature
11	**Olivier Norek**	Dans les brumes de Capelans	Michel Lafon	Polars
12	**Nicolas Mathieu**	Connemara	Actes Sud	Littérature
13	**Chugong, Dubu**	Solo Leveling (t. 6)	KBooks	BD
14	**Georges Perec**	Lieux	Seuil	Littérature
15	**Jean-Christophe Rufin**	Notre otage à Acapulco	Flammarion	Littérature
16	**Annie Ernaux, Collectif**	Les Cahiers de L'Herne Annie Ernaux	L'Herne	Essais
17	**Fabrice Caro**	Samouraï	Gallimard	Littérature
18	**Boris Cyrulnik**	Le Laboureur et les Mangeurs de vent	Odile Jacob	Essais
19	**Leïla Slimani**	Le Pays des autres (t. 2)	Gallimard	Littérature
20	**Aki Shimazaki**	No-no-yuri	Actes Sud	Littérature
21	**Ludmila Oulitskaia**	Le Corps de l'âme	Gallimard	Littérature
22	**Alice Oseman**	Heartstopper (t. 1). Deux garçons, une rencontre	Hachette romans	Jeunesse
23	**Douglas Kennedy**	Les hommes ont peur de la lumière	Belfond	Littérature
24	**André Comte-Sponville**	Le Plaisir de penser	Vuibert	Essais
25	**Andreï Kourkov**	Les Abeilles grises	Liana Levi	Littérature
26	**Bernard Minier**	Lucia	XO	Polars
27	**Kid Toussaint, Aveline Stokart**	Elles (t. 1)	Lombard	BD
28	**Aurélien Barrau**	Il faut une révolution politique, poétique et philosophique	Zulma	Essais
29	**The Shift Project**	Climat, crises. Le plan de transformation de l'économie française	Odile Jacob	Essais
30	**Barbara Stiegler, François Alla**	Santé publique année zéro	Gallimard	Essais
31	**Amanda Sthers**	Le Café suspendu	Grasset	Littérature
32	**Karine Tuil**	La Décision	Gallimard	Littérature
33	**Jean Van Hamme, Philippe Berthet**	La Fortune des Winczlav (t. 2)	Dupuis	BD
34	**Enki Bilal**	Bug (t. 3)	Casterman	BD
35	**Akira Mizubayashi**	Reine de cœur	Gallimard	Littérature
36	**Djaïli Amadou Amal**	Cœur du Sahel	Emmanuelle Collas	Littérature
37	**Aharon Appelfeld**	La Stupeur	L'Olivier	Littérature
38	**Mohamed Mbougar Sarr**	La Plus Secrète Mémoire des hommes	Philippe Rey	Littérature
39	**Ilaria Gaspari**	Petit manuel philosophique à l'intention des grands émotifs	Puf	Essais
40	**Delphine Horvilleur**	Vivre avec nos morts	Grasset	Essais

LES MEILLEURES VENTES DE POCHES

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	**Eiichiro Oda**	One piece. Édition originale (t. 101)	Glénat	Bd Humour
2	**Michael Mcdowell**	Blackwater (t. 1). La crue	Monsieur Toussaint Louverture	Littérature
3	**Michael Mcdowell**	Blackwater (t. 3).La maison	Monsieur Toussaint Louverture	Littérature
4	**Pierre Lemaitre**	Le Serpent majuscule	LGF	Littérature
5	**Valérie Perrin**	Trois	LGF	Littérature
6	**Camille Laurens**	Fille	Folio	Littérature
7	**Michael Mcdowell**	Blackwater (t. 2). La digue	Monsieur Toussaint Louverture	Littérature
8	**Leïla Slimani**	Le Pays des autres (t. 1)	Folio	Littérature
9	**Franck Thilliez**	1991	Pocket	Polars
10	**Annie Ernaux**	L'Atelier noir	Folio	Littérature

DÉCOUVREZ

PORTRAITS

LE PODCAST DE

LiRE magazine littéraire

QUI RETRACE LA VIE DES GRANDS NOMS DE LA LITTÉRATURE.

Ecoutez les premiers épisodes gratuitement sur votre plateforme préférée

IRÈNE FRAIN

DE LORIENT À L'ORIENT

Entre ces deux lieux fondateurs, qui polarisent le destin de la lauréate du prix Interallié 2020, il y a Paris, où elle nous reçoit dans son appartement, pour évoquer son œuvre, son rapport à l'Inde et son action en faveur… de l'œuf mayonnaise.

Certains écrivains parlent sans fard de leurs addictions les moins avouables. Irène Frain est de ceux-là. À peine a-t-on posé le pied dans son appartement parisien, près du boulevard du Montparnasse, qu'elle évoque sa drogue de prédilection. S'agirait-il de l'opium, vu qu'elle adore l'Asie ? Ou du haschich, comme elle aime encore plus l'Inde ? Fausse route. Elle nous offre un morceau de chocolat Chapon, et nous dit tout de la substance à laquelle elle est accro : *« Chaque écrivain fait comme il peut pour aller à la rencontre de cet ennemi qui est en lui et le menace à chaque phrase : le doute. C'est tellement dur que je comprends qu'on puisse fuir dans l'alcool ou les paradis artificiels. L'écriture d'un livre c'est l'Himalaya : vous vivez dans un monde parallèle et votre imaginaire vous épuise, vous descendez vers quelque chose de très profond en vous, ça dépense une énergie psychique incroyable. Le chocolat, c'est enfantin mais ça me permet de retrouver de l'énergie, et il en faut pour écrire. Je me demande toujours : pourquoi me suis-je embringuée dans cette histoire ? On se dit que c'est inutile, absurde, on est prisonnier d'un phénomène obsessionnel. Et quand on a l'impression d'être à côté de la plaque, la réponse est… une plaque de chocolat. La qualité est importante, attention ! Je ne mange pas de Kinder, plutôt crever. Je suis chocolat noir, entre 70 % et 85 % – au-delà, je trouve ça trop amer. »*

UNE INVITATION AU VOYAGE

Dans le salon baigné de soleil, la méridienne semble le canapé idéal pour s'allonger après un shoot de chocolat. On remarque un dessin

original de Jacques Faizant et une peinture représentant une femme de dos, l'œuvre *Vénus anonyme* de Colette Deblé. Il y a aussi une étonnante photo d'Irène Frain enfant – on comprend pourquoi sa mère la surnommait « la Chinoise ». Elle nous mène à son bureau laissé *« à l'état de nature »* – c'est en effet le foutoir. Outre les livres et les papiers dispersés ici et là, on découvre

« ALLER EN INDE, C'EST UN DES VOYAGES LES MOINS INNOCENTS AU MONDE »

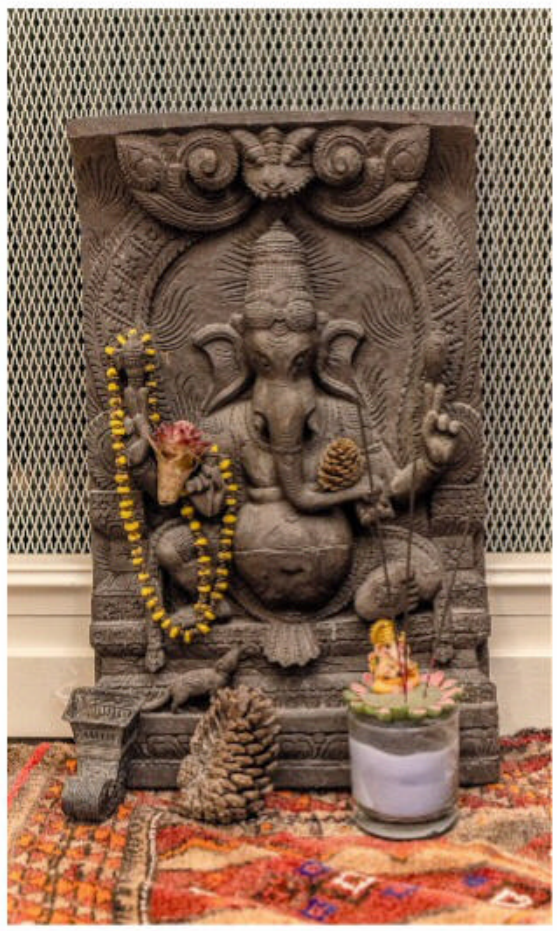
un tableau où elle a réuni notes et documents utiles à la préparation de son nouveau roman, *L'Allégresse de la femme solitaire*, qu'elle a terminé *« dans le brouillard »*, devant bientôt se faire opérer de la cataracte. La Bretagne natale d'Irène Frain est présente à travers une plante verte offerte par son ami Alan Stivell (le roi de la harpe celtique) et surtout grâce à une superbe maquette du *Saint-Géran*, le navire de la Compagnie des Indes qui sombra en 1744 au large de l'île Maurice. Lever les yeux vers ce bateau est une invitation au voyage à laquelle notre hôte ne résiste pas : *« J'ai grandi à Lorient dans les années 1950. Il y a ce lieu un peu fantomatique, l'Enclos du port, qui était le siège de la Compagnie des Indes. La ville a été détruite à 95 % lors de la Seconde Guerre mondiale – c'était Marioupol quand mes parents y sont revenus. Mais dans l'Enclos du port on trouve encore l'hôtel Gabriel, les deux moulins de l'amirauté et la tour de la Découverte, construite au XVIIIe siècle, d'où on guettait le retour des navires de Pondichéry, Chandernagor, Karikal, Mahé et Yanaon. Je n'étais pas un enfant attendu, et ma mère était très dépressive, à un moment où ça ne se soignait pas. Un jour, alors que j'avais 4 ou 5 ans, elle m'a emmenée voir une exposition sur la Compagnie des Indes. Nous avons pu monter dans la tour de la Découverte, d'où l'on voit Belle-Île et les Glénan. Ma mère a commencé à me raconter l'histoire du nom de Lorient en me montrant la bannière de la ville : ça vient du* Soleil d'Orient, *un bateau de la Compagnie des Indes construit dans la rade au XVIIe siècle. Étant rejetée, je me demandais si je n'étais pas une enfant trouvée, une vraie Chinoise. Et là nous avons eu ma mère et moi un moment fusionnel, fondateur pour moi. Toute ma vie en a été conditionnée. »*

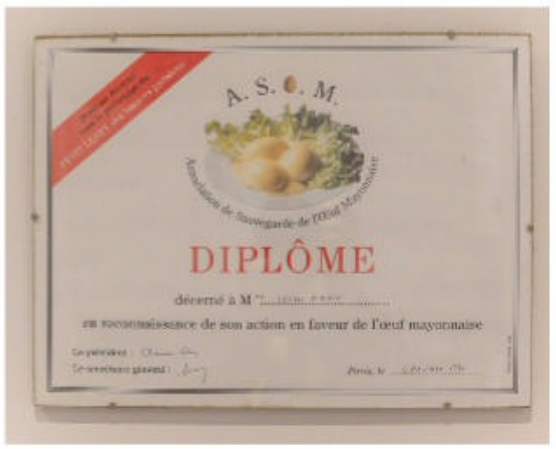
LA CUISINE DES VÉRITÉS

Vingt ans après, plus jeune agrégée de lettres de France, Irène Frain est d'abord professeure. En 1979, elle sort un essai, *Quand les Bretons peuplaient les mers*. En 1980, elle découvre les Mémoires de René Madec, un mousse originaire de Quimper qui devint au XVIIIe un grand seigneur en Inde. Elle s'envole un mois là-bas sur ses traces, ce qui la transformera : *« Je suis partie universitaire, je suis revenue narratrice. Je n'étais pas tombée dans la vague hippie ; pour moi, c'était des crétins dans une Inde de pacotille, même si j'aimais bien Ravi Shankar. J'avais peut-être allumé de l'encens une fois, mais c'était tout. Aller en Inde, c'est un des voyages les moins innocents au monde : on se prend tout dans la figure, on est ramené à ce qu'on est – pour ma part, à un sentiment d'abandon. Je suis redevenue anorexique comme pendant mon adolescence. À mon retour, je pesais 41 kilos, on a pensé que j'avais pris de la drogue, j'ai mis du temps à atterrir… »* Un imposant Ganesh vous accueille encore dans l'entrée de son appartement. Et de ce périple initiatique, Irène Frain avait rapporté *Le Nabab*, un premier roman (à succès) publié en 1982, qui raconte l'histoire de Madec. Depuis, les rêves de la plus indienne des Bretonnes n'ont cessé de l'emmener de Lorient à l'Orient.

La maquette du *Saint-Géran* évoque son Lorient natal mais également le rêve de l'Orient auquel l'autrice peut s'adonner sur sa méridienne.

Deux auxiliaires d'évasion imprègnent le quotidien d'Irène Frain : l'Inde et le chocolat.





« *À l'état de nature* », Irène Frain est plutôt désordonnée et… elle aime les œufs mayonnaise.

Dans la longue bibliographie qui a suivi ces débuts, un titre a retenu notre attention : *Le Bonheur de faire l'amour dans sa cuisine et vice-versa*. On demande à voir cette pièce. Déception : elle s'avère nettement moins érotique que prévu. Sur un mur est accroché un diplôme de l'ASOM (Association de sauvegarde de l'œuf mayonnaise) décerné à Irène Frain *« en reconnaissance de son action en faveur de l'œuf mayonnaise »*. Elle nous explique sa vision de la gastronomie : *« Je vais être claire : je fais la cuisine d'une ménagère de plus de 60 ans ! Je n'ai jamais regardé* Top Chef, *j'aime la convivialité et les amis. Et avant de servir à table, j'expérimente. La cuisine est une pièce capitale dans une maison. La chambre est le lieu du secret, des amants, un espace intime où l'on baisse la voix. Le salon est le lieu des conversations sociales, la cuisine celle des vérités. C'est aussi un lieu de vie et de mort. On y prépare ce qui va régénérer le corps, si possible de façon délectable, mais on y trouve aussi des couteaux, la poubelle. Il y a des crimes dans les cuisines. C'est le sang qui coule dans les veines et le sang versé… Enfin je m'interroge souvent sur la joie. D'où vient-elle ? Pourquoi certains en sont dépourvus ? Et pour ma part, étant gourmande, j'exprime la joie dans le partage alimentaire. »*

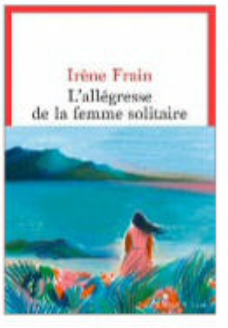
UNE AFFAIRE DE STYLE

L'Allégresse de la femme solitaire se passe à Santa Barbara en 1853. Un chasseur de loutres ramène au port une Indienne portée disparue depuis près de deux décennies. Personne ne comprend cette femme mystérieuse qui ne pense qu'à danser – et se pressent auprès d'elle un médecin mutique et dandy et un missionnaire franciscain torturé, tout cela avec en toile de fond une Amérique ensanglantée. Comment Irène Frain a-t-elle découvert cette histoire vraie ? Tout simplement par sa fille, styliste, qui vit à Santa Barbara. La mode est une histoire de famille : la mère d'Irène Frain était couturière et elle-même s'illustre souvent par des tenues inattendues. Celles qu'elle nous sort de son dressing n'ont pas toutes l'heur de plaire à notre photographe, qui prend le relais. Ils finissent par trouver un terrain d'entente. Entre deux prises, on interroge Irène Frain sur sa vision de l'élégance : *« Elle n'est pas associée pour moi à l'argent ou aux vêtements de prix. C'est d'abord une tenue. Les Bretons pauvres avaient énormément de tenue. Mon père, à la fin de sa vie, ne pouvait s'offrir que des vêtements achetés chez Leclerc, mais ils étaient très bien choisis et il se tenait bien. Déjà quand on se tient droit, c'est un bon début ! Après, il y a la tenue intérieure. Il y a une manière d'habiter le vêtement. Mais quand on a de la tenue intérieure, c'est spontané : on ne porte pas de vêtements qui ne sont plus de son âge, on sait quels vêtements surprenants on peut s'autoriser, on a l'œil qui frise, on trouve la petite boucle d'oreille sympa… Plus on vieillit, plus il faut viser cette forme d'élégance. La gaieté est aussi une élégance – les gens ne sont pas obligés de savoir que vous allez mal. Dans la noblesse française autrefois, on savait ça, et c'est une fille de prolos qui vous le dit ! En Bretagne on disait : "Les paysans tous gentilshommes, les gentilshommes tous paysans." »*

Voici pour le style vestimentaire. Qu'en est-il du style littéraire ? En l'an 2000, Irène Frain avait publié un livre sur Julien Gracq. S'agirait-il de l'un de ses maîtres ? *« Je ne voulais pas être photographiée avec lui, et je n'étais pas allée le voir en pèlerinage. À l'époque il marchait encore pas mal dans les rues et la campagne de son village, Saint-Florent-le-Vieil, c'est un souvenir très marrant… Et puis il savait que j'aime le chocolat, il m'en avait donc offert, et du bon ! »* Après cette digression gracquienne, Irène Frain répond à notre question sur le style : *« Texte et textile, c'est la même racine. La littérature est un tressage : la trame d'un roman, la chute d'un livre comme le tombé d'une robe, le fil de l'histoire, les coutures d'un manuscrit, etc., c'est fou le nombre de métaphores possibles ! Le plus important, c'est qu'on ne voie pas le travail. Un Grec ancien disait que ça ne doit pas sentir l'huile de lampe. Cela reste d'actualité : un livre ne doit pas sentir l'allogène à 4 heures du matin ! »*

Louis-Henri de La Rochefoucauld

Photos : Éric Garault pour *Lire Magazine littéraire*



★★★☆☆
L'ALLÉGRESSE DE LA FEMME SOLITAIRE
IRÈNE FRAIN
384 P., SEUIL, 21 €

STÉPHANIE HOCHET

JEAN-CLAUDE ROMAND

de *L'Adversaire* d'Emmanuel Carrère

C'est la première fois que je rencontre un personnage de roman tel que vous.

Je ne suis pas un personnage, je suis une personne, j'existe.

Pour moi, vous êtes avant tout un personnage de roman.

Vous n'avez qu'à aller sur Internet. Je suis célèbre pour avoir tué ma famille – mes parents, ma femme et nos deux enfants – et avoir menti toute ma vie sur mon métier à mon entourage en me prétendant chercheur en médecine alors que je n'ai jamais obtenu un diplôme universitaire.

En ce qui vous concerne, Internet m'intéresse peu. Je préfère porter mon attention sur l'effet que vous avez eu sur Emmanuel Carrère et sur le texte que vous lui avez inspiré.

Je suis pourtant un assassin célèbre. Pénitent, bien sûr. Je demeure par exemple un père et un mari aimant, malgré la disparition de ces êtres chers.

Durant votre procès vous passez votre temps à vous plaindre et vous faites allusion à Florence, votre femme, Antoine, votre fils de 5 ans, et Caroline, votre fille abattue à l'âge de 7 ans en les regroupant de façon anonyme sous les termes « ceux qui m'aimaient », « miens » ou « êtres chers », que vous venez d'employer. Je trouve cela éloquent.

Vous ne pouvez pas remettre en question mon amour pour eux.

Vous les percevez comme une entité vous appartenant. Les études des psychiatres ont d'ailleurs montré que vous considériez vos proches comme votre propriété. Ça a dû jouer sur la faisabilité de votre passage à l'acte.

Cela n'empêche ni l'amour ni ma sincère contrition.

L'amour ? Peut-on aimer les gens et passer son temps à leur mentir ? Chercheur à l'OMS, carrément. Ami de Kouchner, on croit rêver. Votre mégalomanie laissait-elle de la place à un sentiment sincère ?

Je hais le mensonge mais j'en suis la première victime.

C'est ce qu'écrit Carrère. L'expression « se mentir à soi-même », si banale d'habitude, expression fourre-tout, semble vous convenir parfaitement. Vous vous êtes raconté que vous étiez un grand personnage, quand vous n'étiez qu'une personne terne.

Vous êtes méprisante, reconnaissez-le.

Je n'ai pas à faire mon autocritique face à un assassin reconnu coupable d'une telle barbarie.

Ce qui s'est passé me rend triste, mais, élevé dans la religion et renouant avec celle-ci depuis le procès, je tiens à modestement séparer le péché du pécheur. Le péché est une abomination. Mais je prie pour mon âme et pour le pardon de mes proches et amis.

Oui, le catholicisme permet quelques arrangements avec sa conscience.

Emmanuel Carrère comprend la religion de l'intérieur. Il est hanté par le Nouveau Testament et le Christ, comme moi. La justice française est dénuée de verticalité. Elle juge sans amour.

Vous auriez voulu être jugé avec amour ? Vous êtes incapable de frémir devant ce que vous avez commis et vous demandez à être traité avec bienveillance. *Dura lex, sed lex.* La loi est dure mais c'est la loi.

La loi de Dieu est au-dessus.

Je regrette de vous avoir demandé cet entretien. Mais je me doutais que j'aurais face à moi un être aveugle et d'apparence polie, comme l'a souvent écrit Carrère. D'une certaine façon, je trouve que vos bonnes manières rendent votre crime encore plus abject.

Qui reste doux est invincible.

AUDREY SOVIGNET

L'emblématique salle Ovale de la bibliothèque Richelieu sera bientôt accessible au public.

JEAN-CHRISTOPHE BALLOT/BNF/OPPIC

Les bibliothèques de A à Z

LE DOSSIER

Bibliothèques, bibliothèques chéries ! Lancez le sujet et vous verrez : chaque lecteur a sa préférée – la BU de Nanterre, pour l'auteur de ces lignes. En cette ère vouée au stockage numérique et à la dématérialisation, ces temples du savoir persistent à nous rappeler quelle richesse nous tirons de la compagnie des livres en foule. Richesse pour les chercheurs : promenez-vous dans les rayons avec un thème en tête et mille idées vous viendront. Richesse pour les lecteurs, dont les très jeunes issus de foyers sans livres – c'est dans la bibliothèque de l'école Aumerat, à Alger, que le petit Albert Camus lut ses premiers Jules Verne. Et richesse pour les écrivains, pour la qualité studieuse du silence que l'on y trouve, propice à l'écriture, la présence des maîtres – et, parfois, la fierté de les côtoyer sur une étagère. Dans ce dossier, nous avons voulu célébrer la bibliothèque comme lieu et expérience commune. Évoquer ses débuts méconnus, montrer les plus belles, nous laisser aller au rêve des bibliothèques perdues… Mais aussi parler de ceux qui les font vivre, par la voix – souvent acide – des écrivains-bibliothécaires, et par celle d'une de nos collaboratrices qui a choisi cette profession. Et même si vous êtes un lecteur résolument solitaire, n'hésitez pas à prévoir une flânerie dans les salles de la somptueuse bibliothèque Richelieu, qui rouvre en septembre prochain après quinze ans de travaux : vous vous y sentirez chez vous et rencontrerez vos semblables !

Alexis Brocas

SOMMAIRE

Au fil des siècles Une évolution de fonds **40**
Portfolio Trois merveilles architecturales **42**
Rénovation du site Richelieu Entretien avec Laurence Engel, présidente de la BNF **44**
Un mythe en perspective Borges ou le fantasme du savoir infini **46**
À l'épreuve du temps Un patrimoine en sursis **48**
À l'ombre des rayonnages Le paradoxe de l'écrivain-bibliothécaire **49**
Dans l'antichambre d'un métier Comment devient-on bibliothécaire ? **50**

AU FIL DES SIÈCLES

UNE ÉVOLUTION DE FONDS

Nés au Moyen Âge dans les monastères, ces sanctuaires du savoir ont changé de formes et d'usages au cours des siècles, endossant un rôle culturel, social et politique de premier plan. *Les Bibliothèques* d'Anne-Marie Bertrand et Yves Alix éclaire ces mouvements d'expansion successifs.

Construction du palais d'Aix-la-Chapelle dont la célèbre bibliothèque sera constituée par Charlemagne puis enrichie par ses descendants (enluminure de Jean Fouquet, vers 1455-1460).

BNF/WIKIMEDIA

L'histoire des bibliothèques en France commence après un effondrement. Celui de l'Empire romain en 476, qui entraîne dans sa chute la disparition des bibliothèques publiques que l'État entretenait à Rome et dans les provinces. La renaissance carolingienne au VIIIe et IXe siècles voit les rois soutenir les bibliothèques des monastères, tout en se créant leurs propres collections. Charlemagne, le plus actif d'entre eux, constitue celle d'Aix-la-Chapelle. Outre la Bible et des livres liturgiques, elle renferme des contenus variés dont un abrégé d'astronomie. Ses descendants enrichiront avec les années leur « librairie », qui sera systématiquement dispersée après leur mort. Pendant ce temps, les moines copient les psautiers, traités de médecine, ouvrages liturgiques et savants, certains richement reliés. C'est l'ère des *scriptoria*. Après les destructions du Xe siècle, les bibliothèques des monastères sont reconstituées et développées grâce au renouveau bénédictin à Cluny (909 ou 910).

Largement cantonnées à l'espace religieux, elles étendent leur horizon au XIIIe siècle avec la création des universités. Le coût très élevé des manuscrits n'empêche pas les laïcs, notamment les rois et les princes, de s'intéresser aux livres dans une perspective bibliophilique. À la mort de Louis XI (1483), son fils Charles VIII conserve intégralement sa collection d'ouvrages : la « bibliothèque du roi » est née. Elle est permanente et suit le roi partout dans ses déplacements. Toutefois rien de ce qui existe alors dans les monastères, les châteaux ou les universités ne ressemble à ce qu'on appelle aujourd'hui bibliothèque.

SALLES DE LECTURE ET INVENTION DE L'IMPRIMERIE

Au XIVe siècle, sont créées les premières salles de lecture dans les universités. On y lit en silence, l'ouvrage posé sur un pupitre incliné. Tandis que les fonds augmentent, un système de classification et un catalogue sont mis en place. Dans la bibliothèque de la Sorbonne, la plus riche de Paris et une des plus importantes d'Europe, les livres les moins consultés sont enfermés dans des armoires *(libraria parva)*. Dans la salle de lecture, la *libraria communis,* les titres les plus demandés sont enchaînés à des pupitres.

L'humanisme et l'invention de l'imprimerie au XVe siècle favorisent le développement des bibliothèques privées, qui, dès 1520, contiennent plus d'ouvrages imprimés que manuscrits. Sous l'Ancien Régime s'impose timidement l'idée d'une communauté de lecteurs et d'une bibliothèque d'utilité publique. Celle de Salins, en Franche-Comté, ouvre ses portes en 1593. Son administration est confiée au couvent des Capucins. À Paris, la première bibliothèque publique est celle de Mazarine. Accessibles dès 1643, ses fonds sont issus de la collection personnelle du cardinal Mazarin (1602-1661).

Cours de théologie à la bibliothèque de la Sorbonne, l'une des plus importantes d'Europe (enluminure datant de la fin du XVe siècle).

ESPACE OUVERT AU PUBLIC OU JARDIN CLOS ?

L'augmentation de la production d'ouvrages due à l'imprimerie favorise l'apparition d'un corps professionnel en charge de l'organisation des collections. Le premier théoricien de cette science est Gabriel Naudé, bibliothécaire au service de Mazarin. Si Naudé affirme la nécessité d'ouvrir ces espaces au public et de *« n'en dénier jamais la communication au moindre des hommes qui en pourra avoir besoin »,* son collègue Claude Clément

LES CHOSES ÉVOLUENT SOUS LE SECOND EMPIRE, AVEC LA CRÉATION DE BIBLIOTHÈQUES DANS CHAQUE ÉCOLE PRIMAIRE

assure quant à lui que *« la bibliothèque ne doit pas être indistinctement ouverte à tous. Si c'est un jardin, que ce soit un jardin fermé ; si c'est une fontaine qu'elle soit scellée ; si c'est un trésor, qu'il soit caché »*. Comme le précisent Anne-Marie Bertrand et Yves Alix, qui rapportent ces échanges dans leur ouvrage *Les Bibliothèques* (La Découverte), ces *« débats se prolongeront, sur le mode de l'antagonisme conservation/communication, jusqu'au milieu du XXe siècle »*.

La production d'ouvrages imprimés triple en France entre 1700 et 1800 pour atteindre un million de titres publiés par an. Dans ce siècle de débats et de découvertes, les bibliothèques privées deviennent des lieux de parole et des cabinets de curiosité, où l'on accueille amis, académiciens, savants de passage et voyageurs de marque. Les bibliothèques des universités et des abbayes, comme Saint-Victor à Paris, concèdent des plages d'ouverture plus longues aux étudiants ou aux « gens d'étude ». À la veille de la Révolution, on trouve des bibliothèques ouvertes au public dans une cinquantaine de villes en France.

LES SAISIES SOUS LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Les biens du clergé, des émigrés, des universités et des sociétés savantes sont saisis pendant la Révolution française. Les quatre à sept millions de documents confisqués sont placés dans des dépôts littéraires, puis confiés aux communes en l'an XI : le décret du 28 janvier 1803 est à ce titre considéré comme l'acte de création des bibliothèques municipales. En 1803, l'État place les dépôts sous la surveillance des communes. Si l'État se soucie peu des lecteurs, il exige en revanche des inventaires et des catalogues. Les choses évoluent sous le Second Empire, avec la création de bibliothèques dans chaque école primaire (1862).

Le XIXe siècle voit s'installer durablement un système à deux vitesses avec d'un côté les bibliothèques dites savantes et patrimoniales pour les élites, et de l'autre un réseau populaire qui peine à se mettre en place. Pourtant, la demande des lecteurs est forte, notamment grâce aux progrès de l'alphabétisation. Cet engouement suscite la méfiance de l'Église comme de l'école pour qui la lecture doit être encadrée – surtout celle des femmes, des enfants et des ouvriers.

IMAGINER LA BIBLIOTHÈQUE MODERNE

Au début du XXe siècle, l'écrivain et bibliothécaire français Eugène Morel importe le modèle anglo-saxon en France, avec l'idée que les bibliothèques doivent être tournées vers la satisfaction des publics et non vers le seul travail de catalogage des collections savantes. Pour cela, il faut proposer des journaux aux adultes, accueillir les enfants, donner un accès direct aux rayons, et avoir un personnel qualifié. Après la Première Guerre mondiale, ces idées révolutionnaires sont relancées par la venue en France des bibliothécaires du Comité américain pour les régions dévastées. Des bibliothécaires modernistes créent l'Association pour le développement de la lecture publique (ADLP) afin de promouvoir leurs idées auprès des pouvoirs français. Mais la Seconde Guerre mondiale casse cette dynamique.

La modernisation des bibliothèques publiques redémarre à la fin des années 1960. Elle passe par l'accueil des enfants, l'intégration de nouveaux médias, et la double mission de conserver la production éditoriale française et de la diffuser. Dans les années 1970, les villes deviennent des acteurs politiques importants, avec des budgets et des effectifs en forte augmentation. De 1971 à 2000, on passe de 716 à 2 886 bibliothèques municipales. En 1969, 900 000 personnes les fréquentaient ; elles sont 7 millions en 2005. L'histoire aura finalement donné raison à Gabriel Naudé et à son vœu d'une bibliothèque ouverte à tous.

Gladys Marivat

AKG IMAGES

PORTFOLIO

TROIS MERVEILLES ARCHITECTURALES

Ces temples de la connaissance, sanctuaires de la mémoire peuvent également se révéler des endroits fascinants dans leur conception. Voici notre sélection des plus belles bibliothèques du monde.

Bibliothèque nationale de Prague

(République tchèque)

Grand complexe universitaire bâti dans un ancien monastère jésuite, le Klementinum abrite une chapelle, une tour d'observation astronomique et, surtout, une bibliothèque (devenue « nationale ») de style baroque – aménagée dans les années 1720 –, qui se targue d'être la plus ancienne d'Europe. Si son fonds fait autorité dans les domaines de l'histoire de la Bohême et de la musique classique (en particulier Mozart), les lieux sont également connus pour une saisissante collection de globes terrestres et célestes.

BRUNODELZANT/FLICKR - ERIC VANDEVILLE/AKG-IMAGES

Bibliothèque apostolique vaticane

(Vatican, Italie)

« 6 mars 1681. Je fus voir la librairie du Vatican qui est en cinq ou six salles tout de suite », écrit Montaigne dans son *Journal*, avant de s'esbaudir devant un manuscrit chinois. Fondée au mitan du XVIe siècle par le pape bibliophile Nicolas V, la bibliothèque du Vatican n'a cessé de s'agrandir depuis. Née pour recueillir les actes de la hiérarchie ecclésiastique, elle renferme plus de 150 000 manuscrits, et plus de 1,5 millions d'ouvrages, sur 54 kilomètres de rayons accessibles aux seuls chercheurs. Les versions numériques des manuscrits sont consultables gratuitement en ligne.

ERWIN REITER/BIBLIOTHÈQUE ABBATIALE DE SAINT-GALL - HUMANS OF SYRIA

Bibliothèque abbatiale de Saint-Gall

(Suisse)

Classée au patrimoine mondial de l'Unesco en 1983, elle a été créée dans l'abbaye carolingienne de Saint-Gall, datée du VII^e siècle. Mais c'est en 1750 qu'ont été lancés des travaux, sous la direction de l'architecte autrichien Peter Thumb et de son fils Michael. Outre sa collection de manuscrits du haut Moyen Âge, cette bibliothèque est appréciée pour sa salle pincipale, dont les lignes « en serpent » cassent l'aspect rectangulaire, et pour ses ornements surchargés, quelque part entre le baroque et le rococo.

SALLES D'ENFER ET LECTURE INTERDITE

La bibliothèque souterraine de Daraya, en Syrie.

Quel est le point commun entre les lecteurs de l'écrivain américain H.P. Lovecraft et ceux du *Nom de la rose,* de l'Italien Umberto Eco ? Tous fantasment sur les bibliothèques interdites, qui recèleraient forcément des lectures dangereuses pour le profane ! Ainsi les archives secrètes du Vatican : fondées en 1612, elles renferment les actes de la papauté jusqu'alors détenus dans la bibliothèque. Si elles ont été plusieurs fois ouvertes, tous les documents antérieurs au VIII^e siècle sont demeurés interdits de consultation. De quoi stimuler l'imagination des fanatiques du *Da Vinci Code…* Citons, dans un tout autre genre, la bibliothèque clandestine du camp de concentration d'Auschwitz, constituée par les détenus Dita Kraus et Fredy Hirsch à l'attention des enfants qui partageaient leur baraquement ; la bibliothèque souterraine de Daraya, en Syrie, fondée par des opposants au régime de Damas qui recueillaient les livres des maisons bombardées. Des espaces gardés secrets pour de bonnes raisons… Reste la question de « l'enfer » des bibliothèques – ces sections, parfois constituées d'un simple meuble cadenassé, contenant des textes jugés pernicieux ou licencieux. Probablement apparus au Moyen Âge, ces enfers recueillent, à partir du XVI^e siècle, des livres mis à l'index par l'Inquisition. La pratique se répand : au XIX^e siècle, toutes les grandes bibliothèques ont leur petit enfer, auquel on ne peut accéder qu'au terme de complexes procédures. Aujourd'hui, ces enfers ne sont plus, mais les récentes tentatives de militants américains pour faire interdire des livres en raison de leur conformité ou de leur non-conformité aux théories du genre pourraient bien les ranimer.

Alexis Brocas

RÉNOVATION DU SITE RICHELIEU

« UNE OUVERTURE À TOUS LES PUBLICS ET SUR LA VILLE »

La mythique bibliothèque va enfin rouvrir ses portes après des années de travaux. À cette occasion, nous nous sommes entretenus avec Laurence Engel, présidente de la Bibliothèque nationale de France (BNF) depuis 2016.

Facade du majestueux édifice abritant la BNF Richelieu, côté rue Vivienne.

JEAN-CHRISTOPHE BALLOT/BNF/OPPIC

La bibliothèque Richelieu – située dans la rue éponyme du centre de Paris – pourra de nouveau se consacrer à toutes les missions qui lui ont été progressivement assignées depuis qu'elle a été installée ici, sous Louis XIV. Après quinze ans de fermeture, dix ans de chantier et une crise sanitaire qui a rallongé les travaux de neuf mois, le berceau historique de la BNF rouvrira le 17 septembre prochain. Ou plutôt : il ouvrira. Car jusqu'ici, une partie de cet antre n'était accessible qu'aux chercheurs, comme la légendaire salle Ovale, où nous avons été accueillis par Laurence Engel pour un entretien retraçant les enjeux de cette grande opération de rénovation et de transformation.

Quelles ont été les différentes phases des travaux ?

Laurence Engel. Le quadrilatère formé par l'ensemble du site a été divisé en deux parties dans le sens de la longueur, établissant deux phases de travaux. La première, qui s'est déroulée de 2010 à 2016, a concerné la partie ouest, le long de la rue de Richelieu. Elle a pris fin au printemps 2016, et cette section a pu être rouverte à la fin de la même année. La seconde a débuté au printemps 2017, sur toute la partie est, qui longe la rue Vivienne. Le chantier en deux temps a permis d'avoir en permanence une moitié du site ouverte et accessible. Les salles des départements spécialisés et de recherche n'ont jamais été fermées. Nous devions rouvrir en décembre 2021, mais les différents protocoles sanitaires dus à la Covid ont retardé la livraison du chantier et le réaménagement. Donc la grande réouverture, que nous attendons avec impatience, a été fixée à septembre 2022.

Lancé en 2007, ce projet de rénovation visait-il également à transformer les interactions entre les différents sites de la BNF, à Paris et à Avignon ?

L.E. Au départ, le besoin était une remise à niveau technique. Une restauration comme on en entreprend dans tous les sites historiques. Le projet date de la fin des années 1990. Un moment où la BNF s'installait aussi dans un nouveau lieu : le site de Tolbiac-François-Mitterrand, dans le 13e arrondissement de Paris. Cette ouverture

lançait automatiquement une réflexion sur l'avenir du site Richelieu. Et sur une nouvelle conception de la Bibliothèque nationale dans son ensemble. C'était la fin d'un cycle et le début d'un autre. Une partie des collections a été déménagée à Tolbiac, et y est restée : les imprimés ainsi que les documents audiovisuels. Richelieu a conservé les collections dites « spécialisées », à savoir celles des manuscrits, de la photographie, de la musique, des estampes, des arts du spectacle, les cartes et plans, les monnaies et les médailles. L'élargissement ne devait pas concerner seulement les chercheurs, qui d'ailleurs n'avaient plus suffisamment de place ici : il fallait que cette bibliothèque devienne publique, qu'elle s'ouvre absolument à tous, sans aucune limite d'âge ni de provenance. Dorénavant, il ne sera même plus nécessaire d'y être inscrit – ni abonné – pour venir.

Plafond de la salle Ovale, qui sera prochainement ouverte au public et pas seulement aux chercheurs.

Elle reste toujours une bibliothèque de lecture : aucun ouvrage ne peut être réservé ni emprunté ?

L.E. Tout à fait. C'est la raison pour laquelle nous voulions que la salle Ovale, l'une des deux pièces mythiques du site Richelieu *[avec la salle Labrouste]*, soit ouverte à tous ; que cet antre, jusqu'alors réservé aux chercheurs, devienne accessible à un public qui n'était pas habitué à venir ici. C'est le premier grand changement de cette rénovation et une nouveauté alors que c'était dans l'ADN de ce lieu dès le départ. Longtemps appelée « salle des Périodiques », la salle Ovale a été achevée en 1932 après quarante ans de travaux, et inaugurée en 1936. Elle trouve son origine dans le grand mouvement en faveur de la lecture publique et du savoir pour tous, qui avait vu le jour au début de la III^e^ République. Elle n'avait jamais été ouverte à tous alors qu'elle avait été conçue pour ça. La transformation de ce site historique permettra une ouverture à la fois à tous les publics et sur la ville.

Quels sont les aménagements réalisés en ce sens ?

L.E. Ce lieu historique n'avait jamais fait l'objet d'un travail d'ensemble. Depuis des siècles en effet, les espaces avaient été ajoutés les uns aux autres sans qu'ait été pensée la circulation entre les différentes ailes. Bruno Gaudin, l'architecte à qui a été confiée la restauration, a travaillé avec cette intention : demain, le hall d'accueil de la bibliothèque sera une sorte de nouveau passage dans un quartier connu pour ces grandes galeries et dédales. Nous aurons aussi une brasserie, accessible de l'extérieur. Et un grand espace vert, le jardin Vivienne, qui valorisera exclusivement des plantes papyrifères, utilisées pour l'élaboration des différents supports d'écriture et d'impression. Un projet particulièrement symbolique pour la BNF. Notre souhait était que ce lieu raconte son histoire, et s'inscrive dans ce quartier de la capitale. Il devait devenir plus visible. Le site Richelieu est un espace clos sur lui-même, comme le sont souvent les sites patrimoniaux puisqu'il leur faut protéger les œuvres. À présent, il est ouvert. C'est le second signe d'ouverture.

« NOTRE SOUHAIT ÉTAIT QUE CE LIEU RACONTE SON HISTOIRE, ET QU'IL S'INSCRIVE DANS CE QUARTIER DE LA CAPITALE »

On parle également d'un nouveau musée…

L.E. Lui aussi signe une volonté d'ouverture, effectivement. Jusqu'ici, on pouvait découvrir les collections à travers une politique d'expositions régulières, qui est une constante dans l'histoire de la BNF. Elles avaient pour vocation de montrer l'étendue du fonds dont nous disposons : près de 900 œuvres, pièces, objets, de l'Antiquité à nos jours, dont le trône du roi Dagobert, des portraits commandés par Louis XIV et Louis XV, des pièces de monnaie, des médailles royales… Le musée sera déployé sur 1 200 mètres carrés, dans des espaces qui sont parmi les plus majestueux du lieu : la galerie Mazarin *[cœur de l'ancien palais du Cardinal]*, par exemple, elle aussi rénovée.

Quels seront les premiers grands événements, mi-septembre ?

L.E. Le grand événement, c'est l'ouverture *[rires]* ! On l'a conçue comme un événement artistique, dont la programmation a été confiée à la metteuse en scène Anne-Laure Liégeois. La première grande exposition sera consacrée à Molière. Elle devait se dérouler au début de l'année Molière dans le cadre de notre réouverture prévue fin 2021, et non à la fin, mais la Covid est passée par là… Et j'insiste : bien plus qu'une réouverture, la BNF Richelieu fêtera mi-septembre une ouverture !

Propos recueillis par Hubert Artus

JEAN-CHRISTOPHE BALLOT/BNF/OPPIC

UN MYTHE EN PERSPECTIVE

BORGES OU LE FANTASME DU SAVOIR INFINI

Imaginée en 1941 par l'écrivain argentin, *La Bibliothèque de Babel* décrit un temple de la connaissance qui contient *« tous les livres possibles »*. Une idée vertigineuse qui inspire aujourd'hui encore philosophes et artistes.

« *L'univers (que d'autres appellent la Bibliothèque) se compose d'un nombre indéfini, et peut-être infini, de galeries hexagonales, avec au centre de vastes puits d'aération bordés par des balustrades très basses* »… L'incipit de *La Bibliothèque de Babel*, avec sa fameuse parenthèse, compte aujourd'hui parmi les plus célèbres de la littérature mondiale. Parue en 1944 dans le recueil *Fictions*, cette nouvelle de Jorge Luis Borges a été écrite au début des années 1940, peut-être dans le petit bureau qu'il occupait alors à la bibliothèque Miguel Cané de Buenos Aires, dans le quartier Boedo. L'histoire ? Tout le monde la connaît : Borges imagine une bibliothèque gigantesque composée de salles hexagonales toutes semblables, sur les étagères desquelles sont entreposés des volumes de format analogue, tous longs de 410 pages, comportant chacune 40 lignes, contenant à leur tour 80 signes parmi les 25 existant – 22 lettres minuscules (comme l'hébreu…), auxquelles s'ajoutent l'espace, la virgule et le point. Toutes les combinaisons de signes concevables sont inscrites dans ces livres, lesquels contiennent donc tous les textes imaginables : « *Tout ce qu'il est possible d'exprimer, dans toutes les langues.* » Et le narrateur de donner quelques exemples : « *L'histoire minutieuse de l'avenir, les autobiographies des archanges, le catalogue fidèle de la Bibliothèque, des milliers et des milliers de catalogues mensongers, la démonstration de la fausseté du catalogue véritable, l'évangile gnostique de Basilide, le commentaire de cet évangile, le récit véridique de ta mort, la traduction de chaque livre en toutes les langues, les interpolations de chaque livre dans tous les livres* »… Vous n'avez pas trop le vertige ?

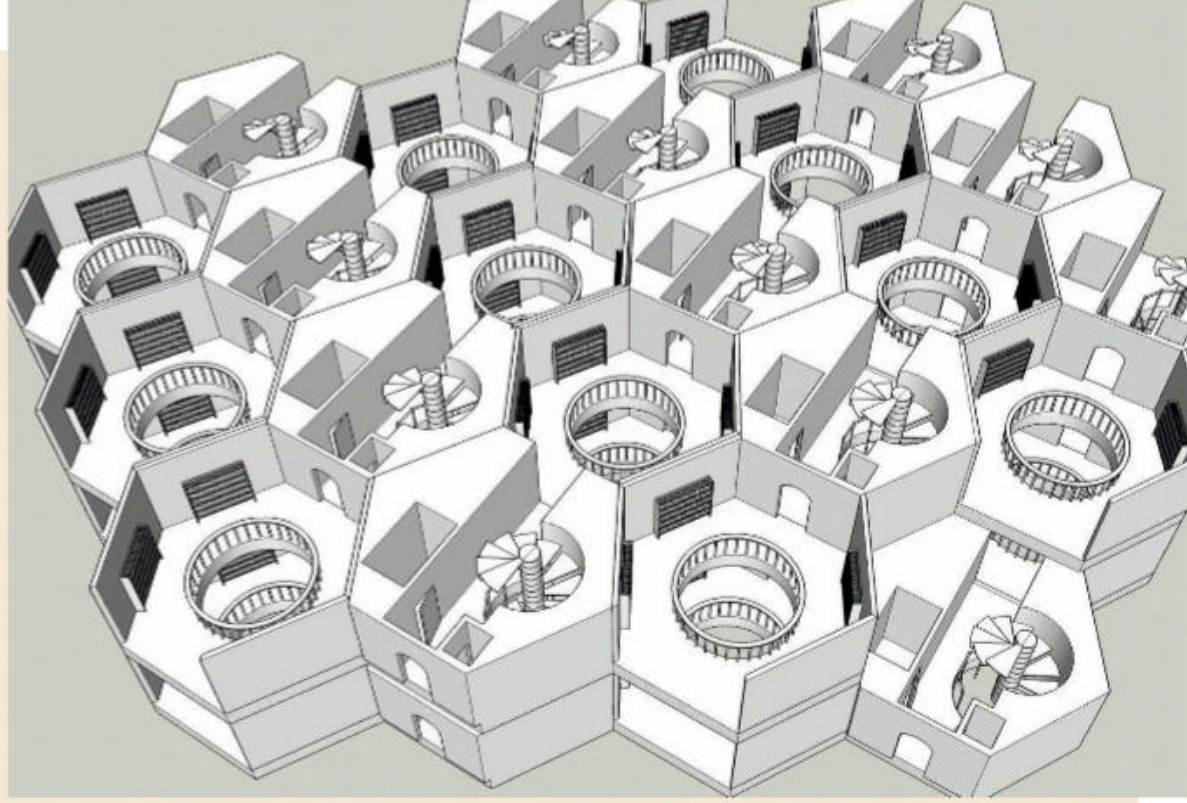
Jorge Luis Borges, en 1971, à son bureau de la Bibliothèque nationale argentine, dont il fut le directeur.

BRIDGEMAN IMAGES

LA BIBLIOTHÈQUE DE BABEL ÉPUISE-T-ELLE L'UNIVERS ?

Borges avait déjà parlé deux ans plus tôt de cette idée de bibliothèque totale dans un texte de la revue *Sur*. Il n'en est du reste pas l'inventeur : la paternité, pour autant qu'elle soit situable, en reviendrait à l'écrivain et mathématicien allemand Kurd Lasswitz, l'un des premiers auteurs de science-fiction germanophone (un prix littéraire porte aujourd'hui son nom en Allemagne), à l'origine en 1904 d'une nouvelle intitulée *La Bibliothèque universelle*. Mais c'est l'Argentin qui a donné au thème son ampleur et sa résonance, au point qu'il s'est transformé grâce à lui en une sorte de mythe moderne, et que l'expression « bibliothèque de Babel », cet oxymore – la bibliothèque évoquant l'ordre, Babel, le chaos –, est entrée dans le langage courant. Le saisissement provoqué par le récit procède autant de l'image architecturale de cet édifice interminable et répétitif, qui fait penser à une gravure d'Escher, que des perspectives métaphysiques qu'ouvrent l'idée

de complétude et de transcription intégrale du savoir dans les livres qu'elle recèle. Songez-y une seconde : y sont contenus tous les ouvrages connus et tous ceux que nous ne connaissons pas encore, qui seront écrits d'ici la fin des temps ; leurs versions fautives, leurs variantes, leurs traductions ; le numéro de *Lire Magazine littéraire* que vous tenez dans vos mains y est, ainsi que tous les numéros imaginables de cette revue… dans toutes les langues ! Seulement, ces morceaux de textes lisibles sont noyés parmi des milliards de pages illisibles, qui donnent à peu près ceci : *« kjhbgg dgqlkjb dg bbbhga »,* etc. Surgissent alors des questions vertigineuses. Le sensé et l'a-sensé étant sur le même plan, les notions de statut littéraire des énoncés, de valeur ou de vérité ont-elles encore une signification ? Les pages apparemment a-sensées ont-elles un sens dans une langue inconnue, oubliée ou possible ? La bibliothèque de Babel épuise-t-elle l'univers ? Nous condamne-t-elle à répéter sans fin des choses écrites, tels des plagiaires qui s'ignorent ? *« La certitude que tout est écrit nous annule ou fait de nous des fantômes »,* soupire le narrateur…



En 2016, le programmeur Jamie Zawinski publie sur son blog une fascinante modélisation en 3D de l'architecture de la bibliothèque décrite par Borges dans sa nouvelle.

UN OBJET CULTUREL AUTONOME ET VISIONNAIRE

La densité philosophique de *La Bibliothèque de Babel,* ses allusions plus ou moins explicites à la Kabbale, à Kafka, à Pascal ou aux mathématiques, explique qu'elle ait fasciné de nombreux philosophes, de W.V.O. Quine à Michel Foucault ou Pierre Macherey. Elle suscite encore aujourd'hui une glose considérable chez les théoriciens de la littérature, au point qu'on pourrait en remplir une bibliothèque (de Babel). Plus généralement, le thème qu'elle explore s'est détaché peu à peu du récit de Borges pour devenir un objet culturel autonome, réinterprété par toutes sortes d'artistes. Nombreux sont les écrivains chez qui elle a ressurgi, plus ou moins transformée, d'Umberto Eco *(Le Nom de la rose)* à Perec *(Penser/Classer)* ou Edmond Puységur *(La Grande Bibliothèque)*. Sur Internet, des générateurs de livres aléatoires – comme le célèbre libraryofbabel.info de Jonathan Basile – reproduisent le principe de la nouvelle avec un algorithme qui « fabrique » à la demande des livres de 410 pages avec 25 caractères, tous plus illisibles les uns que les autres – même si des fragments de texte compréhensible y surgissent à l'occasion. À Montréal, un certain Collectif de Babel a rassemblé vers 2010 des artistes et performeurs de diverses disciplines, tous fascinés par le concept de bibliothèque infinie. Le projet « Nombre de Babel », quant à lui, s'intéresse au nombre babélique proprement dit, à savoir 25 puissance 1 312 000, ou 1 suivi de 1 834 097 zéros – plus que la quantité d'atomes dans l'univers ! Les auteurs du projet cherchent des solutions lexicographiques pour lire ce nombre dans son intégralité, ce qui peut prendre plusieurs mois… Quant au programmeur Jamie Zawinski, il a modélisé sur ordinateur l'architecture de la bibliothèque, avec ses cellules hexagonales empilées, non sans se heurter à quelques difficultés inattendues : *« Je ne peux pas m'empêcher de penser au poids et à la pression d'une colonne d'air si haute. Et comment diriger la plomberie des toilettes ? »*

SA CAPACITÉ DE STOCKAGE EN FAIT UN MODÈLE ULTIME POUR LES GÉANTS D'INTERNET

En plus d'être une œuvre clé du patrimoine littéraire mondial, *La Bibliothèque de Babel* est souvent citée pour ses capacités de prédiction. Écrite à un moment où les premiers ordinateurs n'étaient même pas encore au point, elle anticipe d'étrange manière notre époque des bibliothèques en ligne et du big data. Avec ses milliards de milliards de livres, la bibliothèque de Babel ne préfigure-t-elle pas l'accélération sensationnelle de la production d'informations depuis l'entrée de l'humanité dans l'ère numérique ? L'ancien président-directeur général de Google, Eric Schmidt, estimait ainsi que nous fabriquons désormais tous les deux jours autant d'informations qu'entre le début de la culture humaine et 2003 ! De même, la capacité de stockage illimitée de la bibliothèque de Babel en fait un modèle ultime pour les mastodontes attrape-tout comme Internet Archive, Internet Public Library ou Google Books ; ce n'est pas par hasard si la nouvelle de Borges est toujours citée dans les études contemporaines sur la numérisation des livres ! La bibliothèque de Babel anticipe également, dans sa forme archaïque et concrète, sur les ahurissants centres de données qui fleurissent aujourd'hui sur la planète et enregistrent dans leurs disques durs surchauffés les montagnes d'informations qui circulent quotidiennement sur la Toile. Informations dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles n'ont pas toujours un intérêt esthétique, philosophique ou spirituel très élevé. Comme dans la « vraie » bibliothèque de Babel, au fond : une masse énorme de documents dont la plupart n'ont aucun sens, mais où se cachent tout de même les plus hautes pépites de l'intelligence humaine. Le tout, c'est de savoir les dénicher…

Bernard Quiriny

DR

À L'ÉPREUVE DU TEMPS

UN PATRIMOINE EN SURSIS

Des tablettes d'argile aux électrons numériques, les hommes ont tenté à toute époque de consigner une mémoire et des savoirs dans leurs bibliothèques. Érigées comme un défi au temps qui passe, nombre d'entre elles ont disparu mais leur souvenir perdure, comme un défi à la folie des hommes.

La bibliothèque d'Alexandrie ravagée par un incendie (gravure sur bois de 1876).

Rassembler tout le savoir du monde en un même lieu. Telle était l'ambition de Ptolémée Ier pour la bibliothèque d'Alexandrie, la plus grande de l'Antiquité, qui, à son apogée, comptait 700 000 rouleaux, papyrus et tablettes sumériennes, soit l'ensemble de la littérature grecque de l'époque. Centre culturel du monde hellénistique, son souvenir continue de fasciner deux mille ans après sa disparition, et d'interroger : cette bibliothèque fut-elle réduite en cendres lors de la guerre civile entre César et Ptolémée XIII (le frère de Cléopâtre) en -48 avant J.-C. ? Ou son influence déclina-t-elle à cause des difficultés financières de la ville, jusqu'à être finalement détruite en 639 pendant le siège des troupes du calife Omar ?

À l'image du phare mythique de la ville, la bibliothèque d'Alexandrie brille aujourd'hui encore par son absence (aucune trace de sa splendeur n'ayant été à ce jour retrouvée) et témoigne de la vanité de toutes choses. Son exemple, comme celui des lieux de savoir engloutis, souligne l'impermanence des connaissances humaines, quel que soit l'emplacement, physique ou virtuel, où celles-ci sont emmagasinées. Souvent détruits en même temps que la ville les accueillant, la plupart de ces sites ont été victimes des pillages consécutifs à la victoire d'un peuple sur un autre, et de la volonté du vainqueur de réécrire l'histoire.

LE TIGRE MÉTAMORPHOSÉ EN FLEUVE D'ENCRE

Ainsi la bibliothèque impériale de Constantinople, fondée au IVe siècle, voit-elle ses manuscrits anéantis lors du sac de la capitale byzantine pendant la quatrième croisade, en 1204. Un même sort sera réservé à la bibliothèque de Bagdad, connue sous le nom de *Bayt al-Hikma* (ou « maison de la sagesse »), quand les Mongols s'emparent de la ville en 1258. Des témoignages de l'époque rapportent que les eaux du Tigre avaient pris la couleur de l'encre à cause des dizaines de milliers de livres jetés dans le fleuve et évoquent le massacre de 24 000 lettrés. En 2003, la guerre d'Irak et la destruction de la bibliothèque nationale du pays feront écho à cette première tragédie.

DES SITES DÉTRUITS ET PILLÉS, VICTIMES DE LA VOLONTÉ DU VAINQUEUR DE RÉÉCRIRE L'HISTOIRE

En 1193, la bibliothèque de l'université bouddhique de Nalanda, fondée au Ve siècle, brûle durant plusieurs mois tant les collections abritées étaient importantes. En 1900, pendant la guerre des Boxers, l'Académie Hanlin, fondée pour former les fonctionnaires de l'empire chinois, part en fumée, tout comme la bibliothèque de l'université de Louvain en 1914, après la prise de la ville par les troupes allemandes. *« Ici finit la culture allemande »,* retrouve-t-on sur un écriteau déposé par une main inconnue, dans lequel il faut lire le chronogramme en chiffres romains : *« ICI II L CVLV LLMD »,* dont la somme figure la date de l'incendie, 1914 donc.

Ces événements n'appartiennent pas au passé. Avant l'occupation des forces du groupe État islamique, la bibliothèque de l'université de Mossoul, parmi les plus réputées du Moyen-Orient, comptait un million de livres, dont des manuscrits vieux de plusieurs siècles. Si le recours à la numérisation des archives est aujourd'hui répandu, voire systématique, le risque de voir disparaître des pans entiers de connaissances ne peut être totalement écarté, puisque, aussi volatile soit-elle, toute donnée numérique dépend elle aussi d'une bibliothèque encore bien réelle, et tournant à plein régime, pour perdurer.

Laëtitia Favro

AKG IMAGES

LE PARADOXE DE L'ÉCRIVAIN-BIBLIOTHÉCAIRE

Au journalisme et à la librairie, certains écrivains ont, par défaut ou par vocation, préféré la bibliothèque. Sous leur plume, la figure du bibliothécaire se révèle pourtant caricaturale, interrogeant la possibilité d'un trait d'union entre les deux professions.

Entouré d'une inspirante compagnie et protégé du monde extérieur, l'écrivain-bibliothécaire semble exercer un métier idéal, liant la création et son dévoilement au lecteur. Si quelques auteurs ont, à l'occasion d'une brève parenthèse ou leur vie durant, embrassé cette carrière au service du livre, le bibliothécaire souffre pourtant sous leur plume du délit de sale gueule. Dans *L'Homme sans qualités,* Robert Musil le présente ainsi comme le plus médiocre des lecteurs, déclarant sans peine que *« le secret de tout bon bibliothécaire est de ne jamais lire, de toute la littérature qui lui est confiée, que les titres et les tables des matières »*. Dans une lettre à sa mère, Maupassant considère la profession comme une dernière extrémité : *« Les temps sont très mauvais pour nous : on ne vend rien. Quant à moi, je suis à sec, et si je ne veux pas être obligé de demander une place de bibliothécaire, il faut que je ne perde pas de temps, car je ne peux plus faire de journalisme. »*

Pourquoi tant de hargne ? Il faut reconnaître que l'imagerie populaire n'est pas tendre avec ces gardiens du savoir, souvent affublés de lunettes aussi petites qu'est grande leur acariâtreté, et d'une avidité de lecture égale à leur détestation du moindre bruit, qu'ils apostrophent de cet impérieux *« Silence ! »* Primo Levi qualifie ainsi un spécimen rencontré de *« rustre incompétent, insolent et d'une laideur éhontée, placé sur le seuil pour effrayer par son aspect et son aboiement les candidats à l'entrée »*. L'origine d'une telle détestation pourrait néanmoins s'avérer plus profonde, et pourquoi pas émaner d'une angoisse partagée par tant d'écrivains face à l'abondance des livres existant. *« La certitude que tout est écrit nous annule ou fait de nous des fantômes »,* affirme Borges dans *La Bibliothèque de Babel*. Face à des murs entiers de chefs-d'œuvre, comment l'écrivain-bibliothécaire ne se sentirait-il pas effectivement écrasé par le poids de ses prédécesseurs ?

DE CASANOVA À GEORGES BATAILLE

Quelques exemples honorent néanmoins l'« homme-livre », professionnel de la mémoire et de la classification. Borges en est le plus célèbre, sa vie et son œuvre étant à plus d'un titre liées au métier. De 1938 à 1946, il exerce dans une bibliothèque municipale de Buenos Aires, puis sera nommé directeur de la Bibliothèque nationale d'Argentine en 1955. Parmi ses prédécesseurs, citons Casanova, qui fut bibliothécaire auprès du comte Joseph Karl von Waldstein ; Leibniz, qui exerça auprès du duc de Hanovre ; Goethe, qui dirigea la bibliothèque Anna-Amalia de Weimar. Du côté de chez nous, Georges Bataille fut conservateur à la bibliothèque d'Orléans, Sainte-Beuve travailla à la Mazarine, où sévit également Marcel Proust de 1895 à 1900, uniquement pour laisser croire à son père qu'il exerçait un vrai métier – alors qu'il n'y passait en réalité qu'une fois l'an pour renouveler sa prise de poste.

Apogée de la carrière d'écrivain-bibliothécaire, la bibliothèque du Sénat offre de savoureuses manifestations de cette figure. Si, en 1934, le vice-président de la chambre haute déclarait, à l'occasion de l'inauguration de la plaque en hommage à Leconte de Lisle, que le lieu pouvait s'enorgueillir *« d'avoir abrité la claire érudition d'Albert Sorel et le cœur sensible de François Coppée, l'ironie nuancée d'Anatole France et la haute pensée de Leconte de Lisle »,* il semblait oublier que ce dernier avait justement contribué à la caricature de la profession, comme en témoigne *Le Figaro* du 10 juillet 1898 : *« On ne se souvient pas d'avoir vu au Luxembourg M. Leconte de Lisle consulter le catalogue ou toucher à un bouquin. »* Un témoignage corroboré par une scène de Claude-Louis dans « Les poètes assis », racontant comment Leconte de Lisle avait collé des flèches avec l'indication « Bibliothèque » tout autour d'un couloir circulaire, de sorte que *« les malheureux lecteurs qui se guidaient sur ces flèches fallacieuses tournaient perpétuellement dans la demi-obscurité du couloir sans jamais rencontrer l'entrée cherchée que rien ne distinguait des autres »*. Ou comment donner le bâton pour se faire battre…

L.F.

Le « poète-bibliothécaire » Leconte de Lisle caricaturé en 1885 dans un numéro des *Hommes d'aujourd'hui*.

MAISONS DE VICTOR HUGO PARIS-GUERNESEY/CC0 PARIS MUSÉES

DANS L'ANTICHAMBRE DU MÉTIER

COMMENT DEVIENT-ON BIBLIOTHÉCAIRE ?

Notre collaboratrice Camille-Élise Chuquet, référente littérature pour le réseau des médiathèques de Choisy-le-Roi, dresse un panorama de la profession et inventorie les façons d'y accéder aujourd'hui. Le point sur les besoins, passerelles et perspectives.

Les bibliothèques municipales ont été élues *« remèdes à la mélancolie »* par Eva Bester, qui qualifie *« tout ce savoir accessible »* de *« merveilleux »*. Ces quelques mots résument des décennies d'histoire des bibliothèques, qui ont progressivement cessé de placer la conservation des collections au centre de leurs actions, pour travailler en priorité sur les besoins des publics et l'accessibilité de l'information. Le développement de la lecture publique et la valorisation de contenus diversifiés, à une époque où le numérique transforme nos façons de rechercher et de consommer, sont les missions principales des bibliothèques. Cependant, l'emprunt de documents est loin d'être son seul usage : espaces de sociabilité, de travail, d'inspiration, de découverte, de création mais aussi de médiation sociale sont autant de définitions possibles pour ces lieux de savoirs. Cela implique des profils de bibliothécaires polyvalents, capables d'alimenter des bases de données comme d'organiser des événements culturels, de faire la lecture aux enfants, d'accompagner la recherche d'information ou de répondre à des besoins numériques primaires. Mais alors, comment devient-on bibliothécaire ?

DES FILIÈRES AUX SALAIRES

Il existe différentes formations préparant au métier, comme les BUT information-communication, parcours métiers du livre et du patrimoine, les licences professionnelles métiers du livre, spécialité documentation et bibliothèques, ou les masters mention sciences de l'information et des bibliothèques. Très active dans différents domaines de recherche, l'École nationale supérieure des sciences de l'information et des bibliothèques (Enssib) propose également plusieurs formations diplômantes. S'il existe des passerelles entre les métiers du livre, de la communication et des bibliothèques, de nombreux bibliothécaires sont également issus de filières sociales, numériques et artistiques.

Quel que soit le cursus suivi, et bien qu'il soit possible d'être recruté en tant que contractuel, il reste indispensable de passer les concours de la fonction publique pour être titulaire de son grade. Dans les collectivités territoriales, il existe plusieurs cadres d'emploi (adjoint territorial, assistant de conservation du patrimoine et des bibliothèques, bibliothécaire, conservateur), qui correspondent à différents niveaux de responsabilité. Les concours de la fonction publique d'État donnent accès à des postes dans les bibliothèques dépendant de la Ville de Paris, du ministère de la Culture (BPI, BNF) et du ministère de l'Enseignement supérieur, de la Recherche et de l'Innovation (bibliothèques universitaires).

Les salaires sont fixés par les grilles indiciaires de la fonction publique. Ils peuvent varier en fonction des primes des collectivités et augmentent avec l'ancienneté. S'il existe différentes perspectives de mobilité, l'obtention d'un nouveau concours est souvent nécessaire pour concrétiser un projet d'évolution professionnelle.

En conclusion, on peut ajouter que bien des bibliothécaires auraient pu être libraires, assistantes maternelles, designers de services, chargés d'insertion, développeuses Web ou animateurs. La spécificité de ce métier aujourd'hui, c'est sans doute d'être un peu tout cela à la fois.

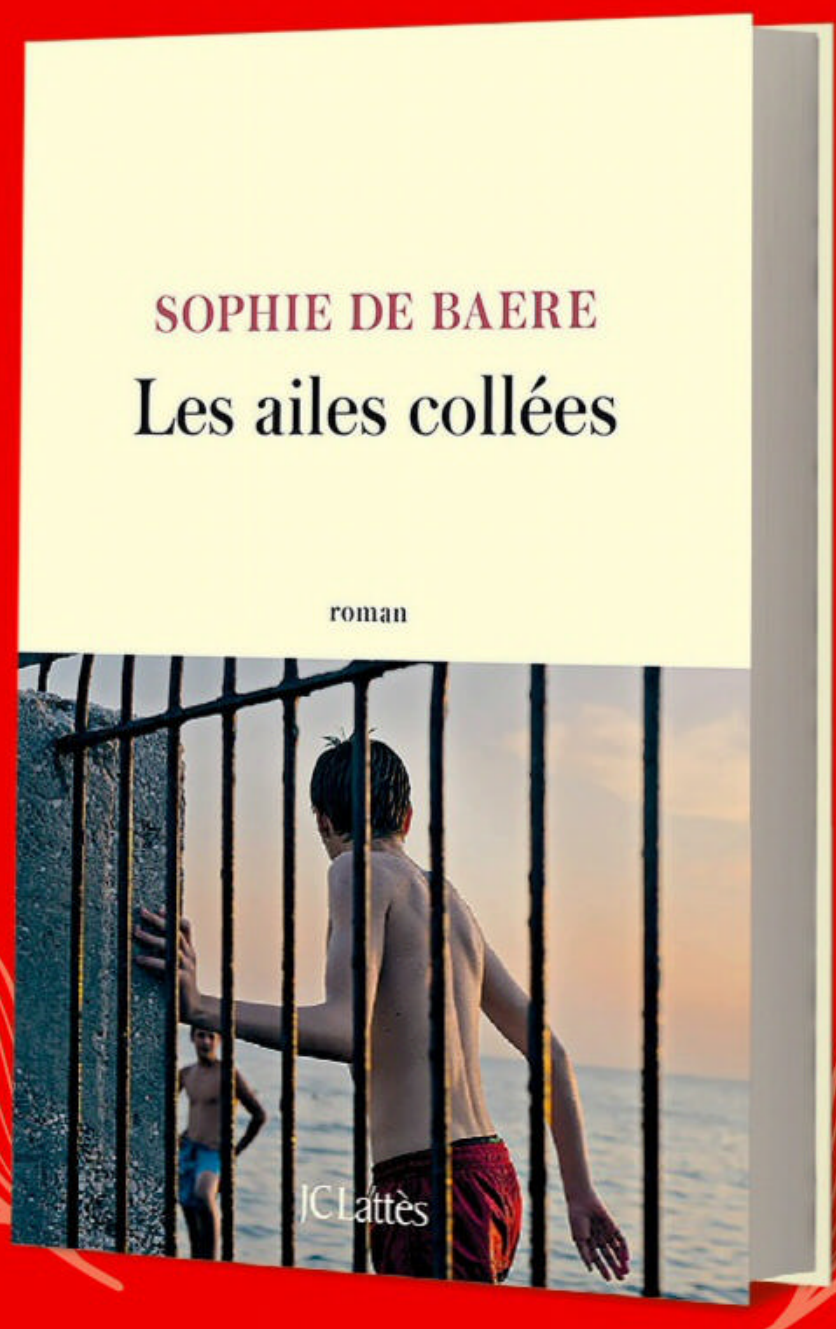
Camille-Élise Chuquet

VILLE DE CORPS-NUDS

MAISON DE LA PRESSE

SOPHIE DE BAERE

LES AILES COLLÉES



PRIX MAISON DE LA PRESSE 2022

Retrouvez tous nos livres, romans, BD, polars, mangas sur
www.maisondelapresse.com

RACHEL KHAN

PAR LA FORCE DES MOTS

L'écrivaine pamphlétaire révélée par *Racée,* également actrice et juriste, fut aussi sprinteuse de haut niveau dans sa jeunesse. Un atout qui lui donne une longueur d'avance face à des détracteurs maudissant sa foi en un universalisme laïc et républicain. Rencontre passionnée à l'occasion de la parution d'*Une partie de campagne,* son nouvel ouvrage, illustré par Xavier Gorce, où il est question d'une élection très particulière…

Au commencement était le Verbe. Tout le propos de Rachel Khan pourrait tenir dans ces termes. Pour combattre les maux (réels ou factices, on le verra plus loin), il faut d'abord trouver les mots pour les énoncer, clairement. Baignée de deux cultures – juive par sa mère, gambienne par son père –, cette femme combative et déterminée symbolise à merveille une France décomplexée consciente de ses chances, de ses opportunités et de la richesse de ses métissages. Rachel Khan est une insoumise en guerre permanente contre les diktats des tenants d'un progressisme identitaire qui a tout, il est vrai, d'un inquiétant régressisme. *Racée,* le livre uppercut qui l'a fait connaître du plus grand nombre au printemps de l'année dernière, reste l'un des meilleurs plaidoyers contre les nouvelles intolérances et en premier lieu l'assignation à la race ou au genre. Un livre charge non seulement servi par une belle culture mais par ce qui la constitue intrinsèquement : un pedigree parlant de lui-même. Petite-fille d'un rescapé d'Auschwitz et fille d'un Gambien échappé de l'analphabétisme par sa seule volonté, cette ancienne athlète habituée aux challenges n'a assurément pas de leçons à recevoir d'indigènes de la République et autres avocats « racisés » de l'intersectionnalité.

Conseillère à la Culture pour l'Île-de-France sous le règne de Jean-Paul Huchon, Rachel Khan a suivi de près plusieurs campagnes électorales, ce qui lui a donné envie de raconter de l'intérieur, en agitant sa boîte à souvenirs, les multiples avatars, parfois comiques, parfois pathétiques, d'une élection présidentielle sous les traits d'un certain Guy… Marchant. Le dessinateur Xavier Gorce appuie de son coup de crayon à la fois tendre et ironique cette *Partie de campagne,* radiographie pertinente et amusante d'un petit monde en ébullition prêt à tout pour arriver à l'Élysée. L'illustrateur n'a peut-être pas été choisi tout à fait par hasard par Rachel Khan. Évidemment sensible à son talent, cette ennemie jurée de toute censure n'a pas oublié que l'artiste courageux démissionna du journal *Le Monde* après que la direction se fut désolidarisée de l'un de ses dessins, pourtant pas très méchant. Aveu de l'intéressée : *« J'avais, depuis longtemps, envie de raconter ces histoires d'élections la plupart du temps décalées par rapport à des choses aussi horribles que la Covid ou l'Ukraine, pour prendre deux exemples récents. Toute élection porte en elle ses figures de parcours imposées qui n'apportent pas réellement de réponses face à des enjeux cruciaux. Le rapport des politiques au réel n'est plus vraiment un exemple pour les jeunes générations. Et la violence des propos tenus en public, par les radicaux de gauche comme de droite, ne va pas arranger les choses, mais bien plutôt détourner encore davantage les aspirants électeurs. »*

UNE CÉLÉBRITÉ DE « PARIA »

Assise autour d'une table au dernier étage de l'immeuble de sa maison d'édition, Rachel Khan est, ce jour-là, tout en noir et s'en explique : il y a deux heures, elle était encore à Tours pour assister à l'enterrement de son oncle. Un choc douloureux qu'elle a bien sûr du mal à mettre entre parenthèses alors que s'engagent nos échanges. Cette femme à la beauté hiératique, aux yeux sombres d'où jaillissent des éclats de lumière, a dû laisser sa tante et ses parents défaits pour venir évoquer *Une partie de campagne,* qui ne ressemble en rien à *Racée,* le pamphlet aussi combatif que revigorant écrit en réaction aux excès et aux dangers de la vogue *« woke-cancel-racisé-intersectionnalité-écriture inclusive, tout ce charabia sémantique et totalitaire appelant à censurer, à rééduquer, voire à "éliminer" tout ce qui sort de la ligne "juste" »*. Livre coup de poing écrit par une

« LE RAPPORT DES POLITIQUES AU RÉEL N'EST PLUS VRAIMENT UN EXEMPLE POUR LES JEUNES GÉNÉRATIONS »

femme de couleur, ce qui valut à l'autrice des tombereaux d'insultes (*« Banania »* et autres sympathiques *« Négresse de service »* de la part des plus extrémistes de ses semblables), *Racée* démontrait avec pertinence la nocivité de courants importés d'Amérique où chacun doit être désormais assigné à sa race, à son sexe, à sa sexualité, etc. La *« collabo »*, devenue la femme à abattre pour certains, connut le succès en librairies et, conséquence directe, une célébrité de « paria » dont cette mère de deux enfants habitant Saint-Germain-en-Laye se serait bien passée. Désormais habituée des plateaux, Rachel Khan est rompue aux joutes violentes qui la laissent de marbre et la plongent parfois dans un silence embarrassant pour les aboyeurs. Explication : *« Les intervenants des nouvelles générations radicales n'argumentent plus, ils se contentent de crier et de menacer parce qu'ils ne peuvent pas faire autrement : la baisse du niveau d'études, l'inculture, le peu d'intérêt porté à la lecture, l'addiction aux réseaux sociaux et à la "pensée" en 280 caractères, forcément finissent par faire des dégâts*. » L'autrice, c'est un fait, se gausse avec hauteur des petits marquis et des petites marquises parfumés à l'eau de Robespierre et au sang de la Terreur, cette nouvelle classe élue qui surfe avec succès sur ce qu'elle nomme *« la victimocratie »* dont le haut-parleur le plus médiatisé est Rokhaya Diallo. Le père de Rachel est devenu professeur de français par la force de la volonté, puis professeur d'anglais à Tours par la méritocratie. Sa mère, juive, fut cachée pendant la guerre cependant que le père de celle-ci fut déporté en 1942 dans le convoi numéro 2 à Auschwitz. Il en revint et tut à jamais l'indicible. Les fantômes habitent, on le voit, cette âme incandescente révoltée par la bêtise, cette vertu la mieux partagée du monde.

« C'EST MON EXISTENCE MÊME QUI LES DÉRANGE, MOI, L'AFRO-YIDDISH ! »

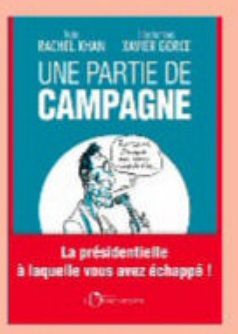
LA BIBLIOTHÈQUE POUR ORIGINE

Un sectarisme décérébré alimente, selon elle, le moteur des *« nouvelles formes de lutte »* dont cette visiteuse de prisons développant les actions culturelles derrière les barreaux perçoit les origines dans l'abandon aux fondamentaux. Le Livre. Le Verbe dont il était question au début de ce portrait. *« La librairie est mon lieu de naissance, à tout point de vue,* m'explique-t-elle. *Mon père est rentré dans celle où travaillait ma mère, et voilà. Je suis née de l'amour des mots. C'est amusant parce que les premiers magazines que je me souviens avoir vu traîner sur la table basse du salon étaient des numéros de* Lire. *C'était alors le règne tout-puissant de Bernard Pivot et sa messe sacrée du vendredi soir avec* Apostrophes *puis* Bouillon de culture *que nous n'aurions ratées pour rien au monde. »* Ses madeleines de Proust tourangelles ? Les odeurs du café et des livres. Sa mère était très investie dans La Boîte à Livres de l'Étranger, le lieu qu'elle avait ouvert dans la ville natale d'Yves Bonnefoy et, pour faire bonne mesure, de Georges Courteline… *« Libraire,* dit-elle, *est un métier militant où l'on sacrifie beaucoup. Du coup, j'ai davantage de souvenirs de week-ends passés avec mon père. Petite, j'étais même un peu jalouse des livres parce qu'ils me prenaient ma mère. En revanche, ce sont eux qui ont sauvé mon père. Il était tombé amoureux du français en Gambie, minuscule pays anglophone enclavé dans le Sénégal francophone. Tout être humain a pour origine la bibliothèque. C'est surtout avec mon père que j'ai appris l'amour des mots. Lire est ce qui nous relie, ce qui peut faire avancer nos humanités et trouver des solutions pour nous réparer. »* C'est pourquoi cette grande lectrice de Romain Gary (dont elle vénère *Gros-Câlin,* comme le côté caméléon de son imagination et une pensée imprimée de tolérance), est persuadée que l'invective verbale en grande forme autant

VOTEZ GUY !

Il se voyait déjà en haut de l'affiche. Mais avant d'accéder au sommet du pays, il doit traverser la campagne.

Épaulée par Xavier Gorce au dessin, Rachel Khan tourne en parodie les tours et détours d'une bataille électorale dans ce récit épique et comique. Guy Marchant, ancien employé de banque au chômage et célibataire sans enfants, aurait voulu être Claude Nougaro. Heureusement, candidater à la magistrature suprême est un autre moyen de se voir en haut de l'affiche. Peu après la mort de sa grand-mère et l'acte machinal de se raser, vient le déclic. D'un éclair, Guy annonce à ses amis de Granville-sur-Loire son envie de mener le combat. Étape par étape, le livre déroule avec humour et légèreté les coulisses de cette opération de longue haleine. Choix du QG, recherche du slogan aboutissant à une formule banale *(« Votez pour moi »)*, importance du style vestimentaire, contenu du tract, création de la cellule riposte, *Une partie de campagne* nous fait entrer au cœur d'une aventure électorale déclinée selon les recommandations de Valérie, membre de son équipe qui a écrit un livre sur la campagne électorale pour les nuls avec le vocabulaire qui sied. Mais Guy est un citoyen plein de candeur : *« J'ai toujours pensé qu'un comité de soutien, c'étaient des gens qui se mobilisaient pour des injustices à travers le monde. »* Encouragé par sa bande d'amis, il se convainc que *« la politique est un bien de première nécessité »*, mais les adages de feue sa grand-mère qu'il aime invoquer comme un mantra valent plus que les phrases qui claquent. Moralité : rien ne vaut la sagesse d'antan pour soulever le monde d'aujourd'hui. **Olivier Cariguel**



★★★☆☆
UNE PARTIE DE CAMPAGNE
RACHEL KHAN, XAVIER GORCE
208 P.,
L'OBSERVATOIRE, 15 €

chez les « sopo » (sociaux-populistes) que chez les « napo » (nationaux-populistes) tient à l'appauvrissement de la culture et du vocabulaire.

Impressionné par la puissance de *Racée,* Emmanuel Macron lui avait demandé d'être un relais entre le gouvernement et les associations de diverses sensibilités, avec toujours en tête le souci de combattre cette tendance si actuelle à vouloir mettre chacun dans une case. Ce qui, vu son expérience parfois douloureuse des plateaux n'est pas gagné. *« Je me retrouve parfois face à des gens qui me demandent d'emblée de me taire, ou cela passe par des intimidations insidieuses. C'est mon existence même qui les dérange, moi, l'afro-yiddish ! Leur logiciel est définitivement bloqué dans une pensée manichéenne, ma liberté de paroles leur est insupportable. J'assume : je suis une insolence, comme je l'écris dans* Racée. » Courtisée par des hiérarques qui la verraient bien appelée à des responsabilités à l'échelon local ou national, cette grande lectrice de Glissant, Césaire, Senghor et autres poètes de l'universalisme, cette *« femme de mots »* comme elle aime se définir, a définitivement choisi son camp : celui du Verbe, trait d'union pacifique entre les cultures qui se refusent au repli sur soi. Les mots pour avoir la vie devant soi.

Fabrice Gaignault

Photos : Jean-Luc Bertini pour *Lire Magazine littéraire*

4e salon du livre

ALBI 18-19 JUIN 2022

TERR LIRE

SALON DU LIVRE DES ÉDITEURS
D'OCCITANIE - PYRÉNÉES - MÉDITERRANÉE

ALBUM JEUNESSE / BD / MANGA
ROMAN / POLAR / ESSAI / POÉSIE
LIVRE D'ART / BEAU LIVRE...

50 EDITEURS EXPOSANTS
PLUS DE 60 AUTEURS

avec
Jean-Pierre Alaux
Dominique Besnehard
Baptiste Liger
Eric Libiot...

Tables-rondes LIRE

10H-19H SALLE DE PRATGRAUSSALS

BASE DE LOISIRS DE PRATGRAUSSALS ALBI

PATRICIA REZNIKOV

L'UKRAINE MOTS POUR MAUX

En 2014, invitée à Kiev, je découvrais le site du Maïdan où s'étaient déroulés quelque temps plus tôt les combats de la révolution : un immense et très impressionnant capharnaüm de barricades, de pavés arrachés, de bois brûlé où de jeunes hommes vendaient des rubans aux couleurs de l'Ukraine et où des retraités montaient la garde devant des tentes, tandis que des grands-mères en fichu préparaient la soupe pour les patriotes. Partout des bougies et des œillets rouges commémoraient les disparus. Trois ans plus tard, après une conférence dans une librairie, un jeune homme s'avançait et m'offrait une douille de fusil qu'il avait décorée de fleurs dans une tranchée du Donbass. Il était en permission et venait discuter de littérature française ! Cela vous pose un pays. C'est ce pays-là, si près de nous pourtant et qui nous fait chaque jour la démonstration de son courage, que le *Dictionnaire amoureux de l'Ukraine* se propose de nous dévoiler.

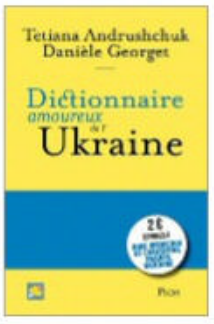
Qui sait que bien avant la Russie de Moscou, cette terre s'appelait la Ruthénie ou Rus', peuplée de Slaves et de Vikings descendus de la Baltique ? Nous avons notre Clovis, les Ukrainiens ont leur Vladimir, dont le baptême en 988, marque le début de la Rus' chrétienne. Bientôt Kiev, la rivale de Constantinople, brille des mille feux de ses coupoles. Devenue un centre spirituel, elle attire Européens, Arméniens, Grecs, Perses, Chinois. En 1050, Henri Ier de France vient y choisir Anne de Kiev, fille de Iaroslav le Sage, pour en faire sa reine. Grâce à elle, les raffinements de Byzance entrent à la cour des Capétiens, ainsi que le sang rus' qui infuse celui des rois de France. Plus tard, les cosaques, des paysans luttant contre la Horde d'or des Mongoles déferlant sur le pays au XIIe siècle, puis contre les Polonais, se fédèrent et créent leur assemblée, la Rada, autour de leur chef, le *hetman,* cœur de l'ADN ukrainien et de son folklore.

À Sainte-Sophie, bijou édifié au XIe siècle, se trouve la mosaïque immensément précieuse d'une vierge de six mètres de haut, mains levées en signe de paix. Elle a survécu aux Mongoles, aux schismes religieux, aux persécutions soviétiques. Les Ukrainiens prétendent que Kiev vivra aussi longtemps que tiendra ce *« mur inébranlable ».*

Ils sont légion à avoir été profondément nourri par ce pays : Anna Akhmatova, la grande poétesse russe du « siècle d'argent » qui, née à Odessa, n'oubliera jamais sa terre natale ; Irène Némirovsky, l'autrice géniale de *Suite française,* grandie dans le beau quartier du Petchersk et morte à Auschwitz en 1942 ; Nicolas Gogol, qui fit résonner dans ses pièces un idiome imprégné de la musicalité ukrainienne ; Boulgakov, auteur du *Maître et Marguerite* pour qui Kiev restera un paradis perdu ; l'immense pianiste et envoûteur Vladimir Horowitz, né et éduqué musicalement à Kiev, puis exilé aux États-Unis.

Se succèdent les héros : Taras Chevtchenko, un serf devenu le grand poète national, qui lance la reconquête culturelle et spirituelle ; Petro Mohyla, réformateur, créateur d'une académie ; ou Simon Petlioura, controversé chef nationaliste assassiné à Paris en 1926.

Il y a aussi les terribles pogroms, l'Holodomor, grande famine orchestrée en 1930 par Staline dans le cadre de la collectivisation, ou Baby Yar, le funeste lieu de la Shoah par balles de 1941. L'Ukraine fut et reste une terre de souffrance. Aujourd'hui, alors qu'elle occupe tragiquement le devant de la scène dans nos débats et nos consciences, on ne peut s'empêcher de penser au mur de Sainte-Sophie et d'espérer qu'il tienne bon. D'*« Âme »* à *« Zelensky »,* on dévore ce dictionnaire captivant !



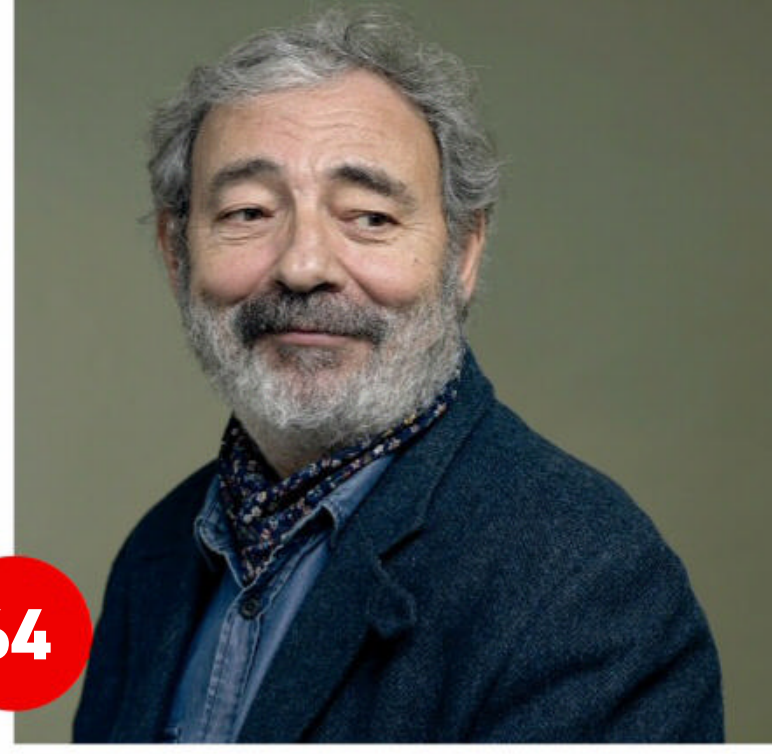
★★★★☆

DICTIONNAIRE AMOUREUX DE L'UKRAINE
TETIANA ANDRUSHCHUK, DANIÈLE GEORGET
432 P., PLON, 24 € (DONT 2 € SONT REVERSÉS À L'AIDE MÉDICALE ET CARITATIVE FRANCE-UKRAINE)

AUDREY SOVIGNET

58

STEFANIA AUCI,
LA SICILE EN SAGA

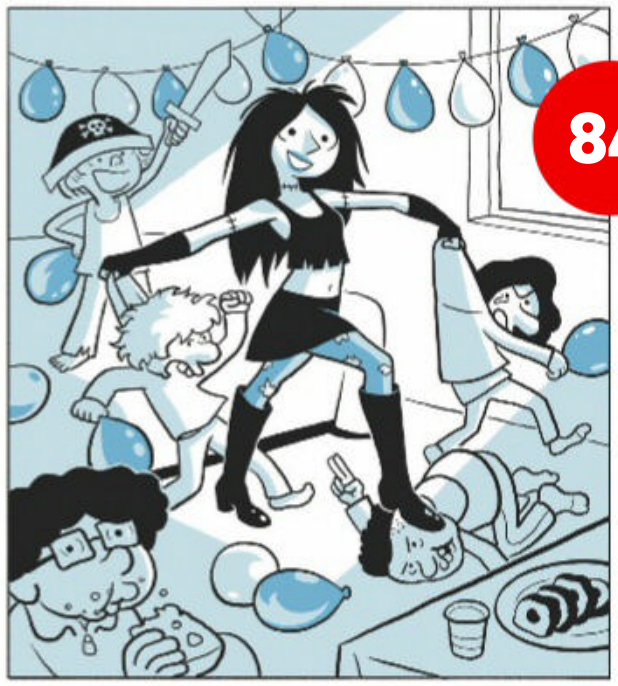


64

LE RETOUR DE **BORO**

LE CAHIER CRITIQUE

16 BOUGIES POUR
ESTHER !



84

PAROLES
DE FEMMES

92

CRISTINA DOGLIANI/ALBIN MICHEL - JF PAGA/FAYARD - RIAD SATTOUF/ALLARY ÉDITIONS 2022 - STÉPHANE DE BOURGIES/GRASSET

Stefania Auci

Sicile impératrice

Avec le deuxième tome de *La Saga des Florio* – *Le Triomphe des lions* –, la romancière italienne réussit une remarquable odyssée industrielle et familiale palermitaine. Qui renoue avec le meilleur de la littérature populaire transalpine.

Place Ignazio Florio de Palerme, la cité sicilienne qui sert de cadre à la saga de Stefania Auci.

Le Sicile est, décidément, le territoire des grands fauves, de manière réelle ou symbolique. Avec, d'un côté, *Le Guépard* de Lampedusa et, de l'autre, *Le Parrain* de Mario Puzo – sans oublier les divers charognards qui traînent dans les polars d'Andrea Camilleri. Il n'est dès lors pas étonnant que le second tome de la très populaire *Saga des Florio* de Stefania Auci s'ancre dans cet esprit félin avec un intitulé comme *Le Triomphe des lions*. La référence au « roi des animaux » colle d'autant mieux à cette entreprise littéraire qu'elle est un véritable phénomène d'édition. En Italie, bien sûr, où les deux volumes sont disponibles en immenses piles, depuis des mois, en librairies (on parle de 2 millions d'exemplaires écoulés, ce qui est gigantesque pour le marché local), mais aussi dans le monde entier. Trente pays se sont arraché les droits de *La Saga des Florio* et une ambitieuse série télé, produite à l'international, est en cours. Cette véritable effervescence serait-elle une conséquence de l'engouement pour la littérature italienne contemporaine la plus romanesque, mise en lumière par *L'Amie prodigieuse* d'Elena Ferrante ? Après Naples, Palerme tiendrait-elle une nouvelle heure de gloire – et pas seulement pour des raisons touristiques ?

DES HOMMES FACE À LA MER

Toujours est-il que Stefania Auci se révèle, à travers ses ouvrages, une formidable guide de cette cité. Elle nous en raconte toute la grandeur et le déclin à travers le destin de l'une de ses plus fameuses familles (parlera-t-on de clan ?), bien réelle, symbole de cette région que l'on résume un peu trop à la mer et au climat, mais aussi à la mafia, la corruption, aux magistrats que l'on assassine et à la pauvreté. Aujourd'hui âgée de 47 ans, la romancière est devenue malgré elle une ambassadrice de l'île, elle qui se destinait d'abord à devenir avocate – ce qu'elle a été, un temps, avant d'opter pour l'enseignement. Mais la plume la rattrape au début des années 2010. Et quitte à écrire, autant se lancer dans un projet ambitieux : raconter, donc, l'histoire de la dynastie Florio, qui commence avec deux frères calabrais, Paolo et Ignazio, qui débarquèrent en 1799 pour faire fortune à Palerme. C'est l'ascension de ceux-ci qui était racontée dans le premier volet, *Les Lions de Sicile* (disponible au Livre de Poche). Ces commerçants, diversifiant leurs activités, virent leur pouvoir s'amplifier grâce à Vincenzo, fils de Paolo, misant sur l'essor du marsala, vin jusqu'alors peu prisé mais soudain réhabilité, et la conserverie de poisson – en premier lieu, le thon. Mais la réussite, si flamboyante soit-elle, n'empêche pas un certain dédain de la bonne société locale pour cette famille qui doit son statut privilégié à son travail et non à un rang aristocratique. *Le Triomphe des Lions* s'ouvre ainsi avec la mort de Vincenzo, en 1868. Dans le domaine de l'Olivuzza, c'est le choc, en premier lieu pour son fils Ignazio (comme son grand-oncle) et l'épouse de celui-ci, la baronne Giovanna d'Ondes Trigona – désormais Donna Giovanna. Le deuil est de courte durée car, désormais,

CRILAMAN/PIXABAY - PUCCI SCAFIDI/ALBIN-MICHEL

Ignazio est *« l'homme de la famille, l'hériter, celui qui doit faire honneur à la renommée de la dynastie, accroître sa puissance et sa richesse »*. Il doit songer à appuyer l'essor de l'entreprise en Europe et faire face à la concurrence industrielle – entre dangers à éviter et opportunités à saisir sans réfléchir –, tout en essayant, tant bien que mal, d'avoir une vie familiale digne de ce nom. Les naissances (de Vincenzino, d'Ignazzidu, ou de Giulia, comme sa grand-mère paternelle…), les drames et les décès (parfois précoces) ne tarderont pas à rappeler à ce magnat malgré lui qu'il est un *pater familias* presque comme les autres. Et ce même s'il est parfois considéré comme *« l'homme le plus puissant de toute la Méditerranée »*, celui-là même qui se revendique l'inventeur de la devise *« l'industrie domine la force »*. Mais maîtrise-t-on les mouvements de l'Histoire, les aléas météorologiques, les hasards des rencontres et le verdict des médecins ? Qu'en sera-t-il de la génération suivante de Florio – en tous les cas, jusqu'en 1893, date à laquelle s'arrête ce second tome ?

Porté par un formidable travail documentaire qui n'étouffe jamais la fiction, *Le Triomphe des lions* possède un incontestable souffle romanesque, dans un contexte pourtant complexe. Stefania Auci a trouvé là un juste équilibre entre la précision des détails et la vie de ses personnages, en premier lieu Giovanna, qui affirme sa position au fil des pages. On songe par instants à une version palermitaine des *Destinées sentimentales* de Chardonne – avec une écriture, certes, peut-être moins virtuose mais indéniablement efficace. Comme pour mieux restituer la vérité des hommes, quel que soit leur statut, lorsqu'ils sont face à la mer. Pour les Siciliens, d'ailleurs, cette dernière est à la fois « un père » (ce qu'ils *« constatent lorsqu'ils en sont loin, et qu'ils ne peuvent pas humer cette forte odeur d'algues et de sel qui les enveloppe »*) et « une mère » *(« aimée et jalouse. Irremplaçable. Parfois cruelle »)*. Au fond, *« la mer façonne et définit l'âme des Siciliens. Servitude et liberté »*. Qui a dit paradoxe universel ?

Baptiste Liger

L'instant LIRE: à la fnac

Retrouvez tous les mois nos conseils lecture en vidéo sur *fnac.com/conseils-experts.*

★★★★☆

LE TRIOMPHE DES LIONS. LA SAGA DES FLORIO - T.2 (L'INVERNO DEI LEONI. LA SAGA DEI FLORIO)

STEFANIA AUCI

TRADUIT DE L'ITALIEN PAR RENAUD TEMPERINI, 432 P., ALBIN MICHEL, 21,90 €

C'EST DE LA BOTTE !

La production éditoriale du moment met en avant de nombreux auteurs italiens contemporains. Parmi tous les romans publiés, voici deux coups de cœur de la rédaction, signés Giuseppe Catozzella et Giulia Caminito.

VITO MARIA GRATTACASO/BUCHET-CHASTEL - LUCA DI BENEDETTO/GALLMEISTER

L'Italie est à la mode dans les librairies. C'est en tout cas la destination – ou la tendance ? – du moment, chez les éditeurs français, qui n'hésitent pas à faire traduire de nombreux romans à succès transalpins. Et force est de constater que, littérairement, c'est parfois une très bonne pioche.

Tout d'abord, avec *Brigantessa*, Giuseppe Catozzella nous immerge, de 1848 à 1864, en terre calabraise, dans la vie d'une jeune héroïne ayant vraiment existé, une femme brigand, née Maria Oliverio, qui toucha du doigt sa liberté au milieu de la forêt, un fusil dans les mains. Enfant d'une famille pauvre dont les parents furent au service des plus riches « rapaces » de la région, adolescente intelligente peinant à échapper à son triste destin, épouse de Pietro, charbonnier et soldat dont l'absence fut grande, Maria connaîtra la douleur du sacrifice et les espoirs déçus avant de porter sa colère en révolte. Cette colère, inoubliée, fut celle de ces villageois auxquels la révolution de 1860 – qui permit l'unification de l'Italie mais pas la redistribution des terres promise par Garibaldi – fut volée. Porté par une narration admirable empruntant quelque peu au genre du conte, ce roman, au plus près des faits historiques, nous accroche jusqu'à la fin. Maria avait déjà un visage, elle a désormais une voix.

L'écriture de Giulia Caminito évoque, quant à elle, plus un torrent que la quiétude d'un lac. À la lire, on croirait presque entendre un texte scandé avec rage par son héroïne Gaia. En ces années Berlusconi où le sens de l'intérêt général se fissure, elle intègre les préceptes d'une mère exemplaire qui croit toujours en la justice et au mérite. Faute de génie, elle travaille plus que les enfants de riches dont elle intègre le lycée. Faute de charme, elle va vers les garçons qui l'intéressent. Faute d'argent, elle rend littéralement les coups quand on moque ses origines. Peu à peu Gaia s'émancipe d'une férule maternelle devenue étouffante et choisit de s'endurcir. Ses amitiés se dissolvent au fil des malentendus. Elle refoule les tragédies qui la frappent. Ses amours tournent à la froide transaction. Si les tourments de l'adolescence sont universels, l'âpre poésie de *L'eau du lac n'est jamais douce* rappelle avec grâce combien elle est un drame singulier pour chacun.

Juliette Savard et Antoine Faure

★★★★☆

BRIGANTESSA (ITALIANA)

GIUSEPPE CATOZZELLA

TRADUIT DE L'ITALIEN PAR NATHALIE BAUER, 384 P., BUCHET-CHASTEL, 22,50 €

★★★☆☆

L'EAU DU LAC N'EST JAMAIS DOUCE (L'ACQUA DEL LAGO NON È MAI DOLCE)

GIULIA CAMINITO

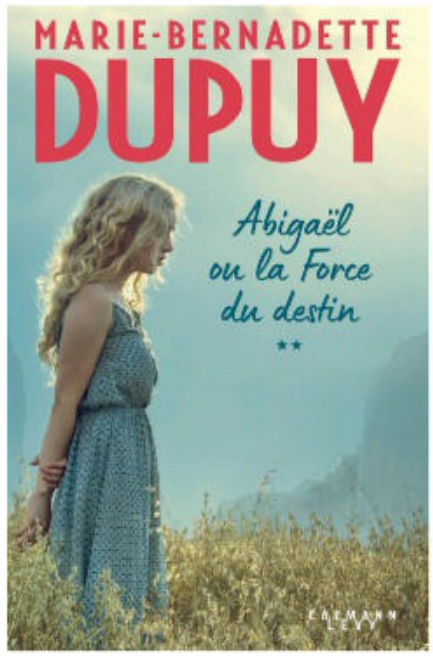
TRADUIT DE L'ITALIEN PAR LAURA BRIGNON, 346 P., GALLMEISTER, 23,90 €

Marie-Bernadette Dupuy

ABIGAËL OU LA FORCE DU DESTIN

Dans le premier opus de cette saga familiale sise dans la campagne charentaise d'après-guerre *(Les Voix du passé),* Abigaël avait reçu de ses ancêtres ce type de don qui n'est jamais gratuit. Guérisseuse, passeuse d'âmes mais aussi mère de famille, notre jeune héroïne est rattrapée par les ombres de son passé. Heureusement, elle peut compter sur Gabriel, son ange gardien. S'il veille sur elle et sa famille, ce gentleman – apparaissant toujours quand on ne l'attend pas – conserve néanmoins à son égard des sentiments ambigus : ils auraient été promis à un grand amour, mais le destin en a voulu autrement. Que de bons sentiments, en somme ! Cependant, l'action de ce deuxième tome ne démarre pas sous les meilleurs auspices. Sa fille aînée, Annabelle, frôle la mort, terrassée par la funeste prémonition d'un naufrage alors qu'un arbre s'abat sur leur maison. La fillette veut vivre une vie normale. Un dilemme s'offre à Abigaël : pour la libérer de son fardeau, elle doit renoncer elle-même à son don divinatoire. Son sens de la famille prendra-t-il le pas sur son devoir d'aider les âmes à gagner l'au-delà ? D'autres problématiques s'opposent, comme celle de *« travestir certains phénomènes que les scientifiques refusaient d'admettre ».* Dans le manoir d'une famille amie, l'âme errante d'un psychopathe a de quoi provoquer de sérieux frissons. Rythmé par des descriptions généreuses et des dialogues très vivants, *Abigaël ou la Force du destin* offre de nombreux rebondissements, qui raviront les amoureux du genre.

Simon Bentolila



ABIGAËL OU LA FORCE DU DESTIN
MARIE-BERNADETTE DUPUY
560 P., 22,90 €. COPYRIGHT CALMANN-LÉVY.

BIO EXPRESS

1952

Naissance à Angoulême, cadre privilégié de ses livres. Elle se lance dans l'écriture après le décès de sa mère. En 1985, elle autoédite son premier roman, *Femmes impériales,* sur la cour d'Autriche, suivi trois ans plus tard de *Sur les traces de Sissi, l'Ange de Wallsee*.

2002

Elle obtient son premier succès avec *L'Orpheline du bois des loups,* premier tome d'une série de six romans dont l'action se déroule dans une ville fantôme au Québec. Suivront d'autres séries populaires comme *L'Orpheline de Manhattan* et *Lara*.

2020

Chez l'éditeur Calmann-Lévy depuis dix ans, la romancière entre dans le palmarès des dix auteurs de l'année ayant le plus vendu de livres, avec plus de 600 000 exemplaires écoulés. Ses romans sont notamment traduits en russe.

SÉBASTIEN ORTOLA/REA/CALMANN-LÉVY

1

Une nuit d'angoisse

Vallée des Eaux-Claires,
samedi 19 septembre 1953
Chez Abigaël et Adrien

Un véritable déluge s'abattait sur la vallée. Un vent violent secouait les frênes et les peupliers, tandis que des coups de tonnerre ébranlaient le ciel d'un noir d'encre. La vieille maison blottie au pied des falaises en tremblait à chaque déflagration.

Penchée sur le petit lit de sa fille, Abigaël se désespérait, ses compétences de guérisseuse mises en échec. L'enfant avait le front moite de sueur, les yeux ouverts mais fixes, comme absents. Parfois elle appelait « maman » d'une voix très faible.

Terrifié par ce triste tableau, Adrien tenait une lanterne à la main, car l'électricité était coupée depuis une heure.

— La fièvre ne veut pas baisser, s'affola Abigaël. Regarde, le thermomètre indique presque 40 °C. Belle ne nous reconnaît même plus. Heureusement j'ai pu apaiser son mal de tête, je sens qu'elle souffre moins. Je t'en prie, cours au moulin, pour téléphoner au médecin.

— D'accord, mais j'utiliserai la ligne de l'imprimerie, ça m'évitera de réveiller tout le monde. Courage, Abi, je fais au plus vite.

Elle revoit ce jour affreux, à Pontaillac, où Jakob et toi vous auriez pu vous noyer

— Sois prudent, Adrien.

Encore une fois, la jeune mère éperdue tamponna le visage de sa fille à l'aide d'un linge humide. Soudain Annabelle parut se ranimer. Elle s'accrocha d'un geste vif à la main de son père.

— Papa… Jakob… les vagues… Jakob…, geignit-elle. Papa, maman, j'ai peur. L'eau est partout. Jakob ! Jakob !

— Calme-toi, ma petite chérie, dit Adrien en lui caressant la joue. Nous sommes là, maman et moi. Tu es à l'abri, ici.

Annabelle cligna des paupières, une grimace de douleur altérant son adorable visage. Elle voulait décrire les images qui défilaient dans son esprit agité, cependant elle n'en avait pas la force.

— Non, non, non, suppliait-elle, confrontée à des visions d'océan déchaîné, de vagues monstrueuses brassant des corps humains inertes et blafards.

— De l'eau partout…, répéta Abigaël. Peut-être est-ce le bruit de la pluie qui lui fait dire ça ? Ou bien elle revoit ce jour affreux, à Pontaillac, où Jakob et toi vous auriez pu vous noyer, pour sauver Garance ? Cet incident a dû la marquer plus qu'on ne le pensait.

— Peut-être ! Mais pourquoi réclame-t-elle autant Jakob ?

Adrien commença à libérer délicatement sa main des doigts brûlants de sa fille.

— Nous perdons du temps ! Si nous l'emmenions tout de suite à l'hôpital, Abi ? Tu enroules Édith dans une couverture, et moi je porte Belle, bien emmitouflée.

Au même instant, il y eut un fracas assourdissant à l'extérieur de la maison. Un cri strident lui fit écho, venant de la chambre voisine.

— Édith a eu peur, va me la chercher, Adrien ! Elle ne peut pas rester seule.

Son mari fut rapidement de retour, Édith dans les bras. La petite, qui aurait un an dans quinze jours, pleurait de toutes ses forces.

— Essaie de la consoler, Abi ! Je dois descendre voir ce qui s'est passé.

Abigaël fit asseoir sa plus jeune fille au bout du lit, sans tenter de la calmer, trop préoccupée par l'état d'Annabelle. Mais, rassurée par la présence de sa mère, Édith se mit à sucer son pouce, sans quitter son expression inquiète.

Adrien réapparut, sa lampe à pile à bout de bras.

— J'avais raison, dit-il en soupirant. Le grand frêne en face de chez nous s'est brisé et il bloque la porte et la fenêtre de la cuisine. Le toit doit être endommagé. Heureusement, on peut sortir par la grange.

— Le bateau…, balbutia Annabelle. Le pauvre bateau ! Maman, au secours ! Jakob… papa ? J'ai peur, l'eau va me prendre… Maman ! Papa !

— Ma chérie, je suis là, affirma Adrien en lui reprenant la main. Maman aussi. Tu es à la maison. Il y a une tempête, mais l'eau ne peut pas t'emporter.

Dévastée par les regards hallucinés de sa fille, Abigaël se glissa près d'elle sous le drap et la serra contre sa poitrine. Tout en la câlinant, elle vérifia de nouveau avec des gestes discrets si Annabelle avait la nuque raide et si elle pouvait baisser la tête sans paraître souffrir.

— Dieu soit loué, ce n'est pas une méningite, murmura-t-elle. Je l'ai examinée soigneusement, Belle n'a pas d'otite ni d'angine. Mon petit cœur, maman voudrait tellement te guérir.

Il pleuvait toujours et le vent hurlait autour des vieux murs du logement. Abigaël constata qu'Édith s'était rendormie, couchée en boule sur l'édredon. Son mari l'avait déjà couverte d'un châle en laine.

— Abi, cette fois, je cours appeler le médecin. J'ai assez perdu de temps.

Elle acquiesça d'un signe de tête. Une fois seule, une courte prière lui vint aux lèvres.

— Gabriel, je me sens perdue. Où êtes-vous ? Protégez ma petite fille, aidez-moi.

Depuis le mois de juin, elle n'avait pas revu l'énigmatique entité bienveillante qu'Annabelle surnommait leur ange gardien.

— Papa, Jakob…, chuchota sa fille. J'ai peur ! Le bateau, les pauvres marins, ils sont morts.

— Belle, de quoi parles-tu ? soupira Abigaël. Qu'est-ce que tu vois ?

L'enfant ne répondit pas, mais des larmes coulaient sur ses joues. Sa mère les essuya avec le linge qu'elle rinça avant de le passer de nouveau sur le front de la petite malade.

— Au fond, tu ne te trompes guère, Belle, ma chérie. Au milieu de cette tempête, on pourrait se croire en mer, sur des flots en furie. Je n'ai pas vécu ce genre de situation, mais je suis capable de l'imaginer.

Inconsciente du temps qui s'était écoulé, la jeune femme sursauta en entendant des voix dans l'escalier. La haute et robuste silhouette de Jakob Kern lui apparut. Le bon géant était en compagnie de Claire. Tous deux ruisselaient, malgré leurs vêtements de pluie.

— Nous avons croisé ton mari sur le chemin, Abi, déclara le Mosellan. On venait chez vous, parce que ton grand-père a fait un rêve inquiétant.

— Oui, Pierre, qui s'était assoupi juste quelques instants dans son fauteuil, a vu Annabelle mal en point et fiévreuse, précisa Claire. Adrien nous a confirmé qu'elle était souffrante. J'ai pris certains remèdes, au cas où. Une préparation sucrée à base de reine-des-prés et de thym.

— Oh, merci d'être là, Claire, s'écria Abigaël. Ma petite Belle délire, elle dit des choses vraiment étranges. Et elle vous réclamait, Jakob !

— Il paraît, ton mari me l'a expliqué. Pauvre bout de chou, qu'est-ce qui lui trotte dans la tête ?

Jakob se pencha à son tour sur l'enfant dont la respiration était saccadée. Toujours en sueur, elle bougeait les lèvres comme si elle parlait.

— Et alors, ma mignonne, fit-il de sa grosse voix aux accents affectueux. Je suis là, ta marraine aussi. Claire va te guérir, hein ! Il ponctua ces mots d'une caresse sur les cheveux blonds de la petite fille. Abigaël se leva précipitamment pour rejoindre Claire.

— Avez-vous besoin d'eau bouillante ou d'une tasse ?

— Non, Abi, je vais faire boire votre fille à la cuillère. Me permettez-vous de l'examiner ?

— Bien sûr, j'ai foi en votre don de guérisseuse. Le mien n'a pratiquement servi à rien.

— Ne dites pas ça, vous avez forcément aidé votre enfant. Sans vous son état serait plus grave.

En dépit de la pénombre, de la pluie qui martelait les tuiles du toit, Abigaël éprouva un timide sentiment de sécurité, car Claire était à ses côtés. Elle l'observa qui apposait ses paumes sur les joues et le front d'Annabelle. Ensuite, repoussant le drap et la couverture, la guérisseuse toucha la gorge et le torse de la fillette.

— Qu'est-ce qu'elle a, notre petiote ? s'inquiéta Jakob. Faut dire aussi, il pleut des cordes depuis quatre jours. Si tu voyais la rivière, Abi, elle inonde les berges. Et puis, misère, il y a cet arbre qui s'est écrasé contre la maison et sur le toit. Ça va faire des dégâts. Personne ne pouvait dormir, au moulin, avec ce chahut et les coups de tonnerre.

Claire demeurait silencieuse. Enfin elle se tourna vers la jeune mère d'un air étonné.

— Votre fille n'a rien, hormis cette forte fièvre, Abi. Elle a avalé trois cuillérées de potion, il faut attendre. Les plantes vont agir. Mais vous avez eu raison d'envoyer Adrien appeler le docteur. Que disait-elle dans son délire ?

— C'est très bizarre. Belle a parlé d'un bateau, de pauvres marins, et elle répétait souvent votre prénom, Jakob. Sinon, je peux affirmer qu'elle n'a pas pris froid. Adrien l'a conduite à l'école et est allé la chercher, à cause des intempéries.

— Ce pourrait être une intoxication due à l'eau du robinet, avança Claire d'un ton perplexe. Pourtant, dans ce cas, Belle aurait froid, son teint serait brouillé et elle vomirait.

Édith, dérangée dans son sommeil, se redressa, auréolée de ses boucles brunes. Elle tendit aussitôt les bras vers sa mère, mais Jakob la souleva en l'enveloppant soigneusement dans le châle d'Abigaël.

— Il fait frisquet, ici, fit remarquer le Mosellan. Abi, si on descendait à la cuisine ? Je ferai ronfler le poêle et on allumera des bougies. Je m'occupe de tout. Belle sera bien au chaud sur le divan et je vais porter le lit d'Édith en bas.

P. BAUDRY/CRTPC

L'INFO EN PLUS

Abigaël a déjà fait l'objet d'une première saga en six tomes, parue entre 2016 et 2017. L'action se déroule durant la Seconde Guerre mondiale, dans la même région, au pied d'Angoulême *(photo).* Orpheline, l'héroïne adolescente débarque chez un oncle fermier dont elle découvre qu'il fait partie de la Résistance. Et la voilà en même temps confrontée à des premières visions de l'au-delà, notamment celle d'une dame brune *« ni vivante ni morte ».* Sa quête pour la retrouver sera l'occasion de nombreuses péripéties.

— Merci Jakob, nous serions mieux, en effet, et ce sera plus pratique pour recevoir le médecin. J'étais désespérée, tout à l'heure. Maintenant que vous êtes là tous les deux, je reprends courage.

*

Moulin du Loup, même soir, même heure

Incapable de rester seule dans sa chambre, Bertille avait préféré veiller au coin de la cheminée, pelotonnée au creux du fauteuil en osier garni de coussins. Les pieds posés sur la pierre de l'âtre, Sauvageon couché près du siège, elle contemplait la danse des flammes qui illuminaient la plaque en fonte.

D'une main distraite, elle caressait le chaton baptisé Plume. Toute la famille avait adopté cette petite femelle tigrée, arrivée au moulin à la fin du mois de juin.

— Quelle année sinistre, vraiment, soupira-t-elle. Toi, Plume, tu ronronnes, bien au chaud.

— Pourtant, Dieu nous a épargnés, lui répondit Pierre Lussac.

Le grand-père d'Abigaël faisait une grille de mots croisés, à la clarté d'une grande lampe à pétrole. Il avait eu l'idée de se rendre chez sa petite-fille, avec Claire et Jakob, mais ceux-ci l'en avaient dissuadé.

— J'ai l'impression d'être devenu inutile et d'avoir cent ans, plaisanta-t-il. Qu'en pensez-vous, ma chère Bertille ? On m'a déconseillé de parcourir deux kilomètres sous la pluie, alors que je suis en excellente santé !

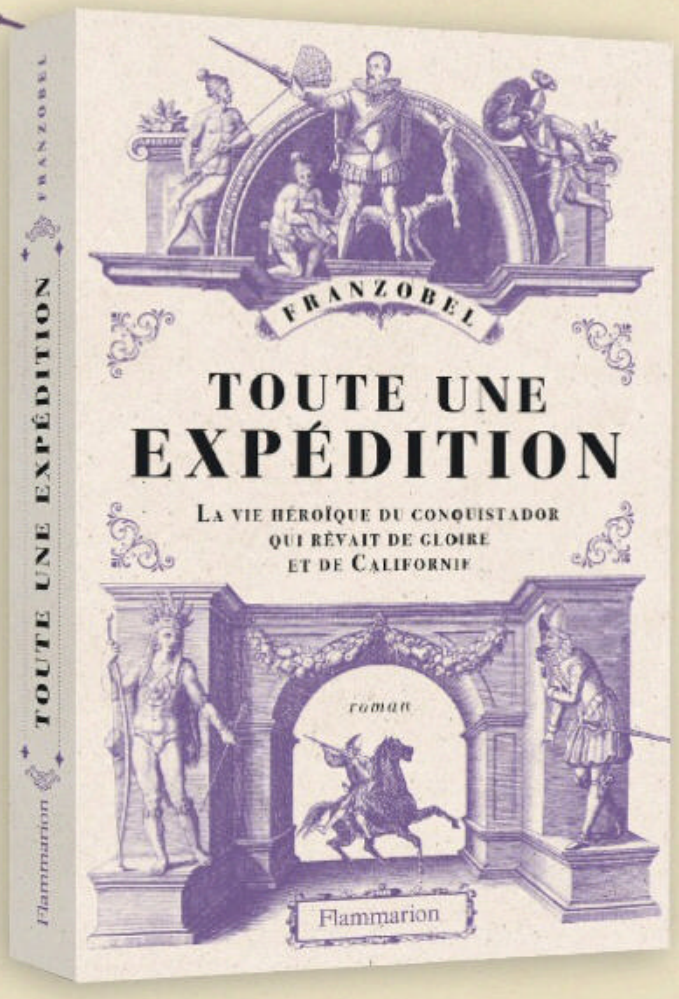
Un rire cristallin lui répondit. Bertille le fixait, un fin sourire sur les lèvres.

— Pierre, ce « on » que vous citez, c'est ma cousine adorée et qui vous chérit tendrement. Elle craignait le vent et le froid pour vous, sans oublier les branches d'arbre susceptibles de vous fendre le crâne. Allons, prenons cette veillée improvisée avec bonne humeur. Si nous buvions un dé à coudre de cognac afin de garder le moral ?

Le noble vieillard secoua la tête en souriant lui aussi. Il jeta un regard amusé, de ses yeux toujours très bleus, sur Bertille.

— Il serait plus sage de préparer une tisane.

— Au diable les tisanes ! Tant pis, moi, je m'accorde un petit verre d'alcool.



LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE N'A JAMAIS ÉTÉ AUSSI TRUCULENTE

EN LIBRAIRIE

Flammarion

Création Studio Flammarion, d'après des images : © Alfredo Dagli Orti / Photo12 ; © British Library / Aurimages ; © akg-images ; © Historica Graphica Collection / Heritage Images / Collection Christophel ; © duncan1890 / Getty Images ; © Shutterstock / Romanova Ekaterina, Roberto Castillo, MM_photos ; © Chanmarongsits - Freepik.com.

Dan Franck

Le Boro des légendes

Treize ans après *La Dame de Jérusalem*, l'écrivain et scénariste réactive le reporter photographe qu'il avait créé avec le défunt Jean Vautrin. Les coulisses d'un retour inattendu et bienvenu.

JF PAGA/FAYARD

La dernière fois que nous avons suivi les péripéties de Blèmia Borowicz, il se trouvait devant l'hôtel King David de Jérusalem, alors siège des forces britanniques stationnées en Palestine. Ce jour-là, le 22 juillet 1946, une jeune femme à vélo lui demandait d'immortaliser le bâtiment avec son Leica. Trente secondes plus tard, l'hôtel explosait : 200 blessés, 91 morts. C'était *La Dame de Jérusalem,* le huitième volume des *Aventures de Boro, reporter photographe,* durant lequel il serait ballotté entre New York, Prague, Paris et Jérusalem, devenant le témoin des négociations qui aboutiraient à la partition de la Palestine et à la naissance de l'État d'Israël.

AUX ORIGINES D'ATTILA

Quand s'ouvre *Boro, Est-Ouest,* l'homme vient d'atterrir à Buenos Aires. Il ignore tout du sujet que vient de lui confier une source en qui, pourtant, il a *« une confiance absolue »*. Il attend *« un contact »*. Il s'agit de photographier au plus près un certain Ricardo Klement, contremaître dans une usine Mercedes locale. De son vrai nom Adolf Eichmann. Voilà que nous assistons à la genèse de la grande opération Attila, la capture par le Mossad de l'ancien bourreau nazi, qui permettrait le grand procès que l'on sait, à Jérusalem, en 1961. Ces photos prises par Boro sont, comme dans les opus précédents, l'élément fictif et déclencheur d'un roman qui nous mènera sur les grands théâtres des événements marquants de l'année : la baie des Cochons à Cuba, la guerre d'Algérie, la sanglante répression de la manifestation du 17 octobre à Paris et la construction du mur de Berlin.

Quand *La Dame de Jérusalem*, le précédent tome, est sorti en 2009, on ignorait qu'il serait le dernier de la saga écrite par Dan Franck et Jean Vautrin, qui a trouvé la mort

en 2015. Son comparse avait alors toujours pensé que *« Boro, c'est fini »*. Voilà qu'en ce printemps, il a réactivé leur héros. Treize ans se sont donc écoulés entre les parutions de « l'ancien Boro » et du nouveau. Le sort étant souvent coquin, c'est à peu près ce même laps de temps qui sépare l'action de *La Dame de Jérusalem* de celle de *Boro, Est-Ouest*. Une ellipse qui permet à l'auteur de creuser, par des flash-back, un autre trauma attaché à ce Hongrois d'origine : l'entrée des chars russes à Budapest, en 1956, qui n'est pas sans résonance avec la récente invasion de l'Ukraine.

BORO FUT CONÇU COMME UN « HÉROS MAGNIFIQUE »

Depuis 1987 et *La Dame de Berlin*, Blèmia Borowicz est devenu un peu le Corto Maltese du roman-feuilleton que nous aimons. Blèmia pour le prénom, Borowicz pour le nom, Boro pour la signature. Un juif revendiqué métèque, reporter indépendant, fantasque et séducteur. On l'a vu tirer ou négocier les portraits d'André Gide, de Charlie Chaplin, de Léon Blum et même d'Adolf Hitler. Des terrains de la guerre d'Espagne à ceux de l'Europe en feu de la Seconde Guerre mondiale, il a sillonné la planète, muni de sa canne et de son Leica, s'engageant plusieurs fois dans les mouvements de résistance.

POSSÉDÉS PAR LEUR CRÉATURE

Aux commencements, il y a donc trente-cinq ans, Boro fut conçu comme un *« héros magnifique »*, un *« personnage clairement de gauche », « de l'anti-Sulitzer »*, revendiquaient alors ses créateurs. Vautrin était déjà un auteur de polars reconnu, Franck n'avait pas encore la notoriété que lui apporterait en 1991 son prix Renaudot pour *La Séparation*. Ils se promettaient cinq tomes, censés couvrir une période qui irait de 1936 (la guerre d'Espagne) à 1956. Ils se sont fait posséder par leur propre créature.

Initialement, cet épisode ne devait pas devenir un livre. Franck avait écrit un scénario sur la construction du mur de Berlin, en août 1961, et se l'est *« fait voler »* : *« J'ai alors choisi de raconter l'année en question, dont je me suis aperçu qu'elle était particulièrement dense. C'était l'accélération de la guerre froide. D'où l'idée d'un roman, et l'envie que ce soit un "Boro". »* C'était parti. Non sans avoir obtenu l'agrément d'Anne Vautrin, comédienne et veuve de son ami. Car depuis le début, ces *Aventures* sont signées « Franck & Vautrin », et ce label unit à jamais les deux plumes de cœur : *« Il n'était pas question de signer autrement, ici, le personnage appartient à Jean autant qu'à moi »*. Si les premiers livres de la série avaient été composés à quatre mains, les deux hommes avaient écrit les suivants chacun à tour de rôle. Pour ce neuvième opus (achevé début 2020), Franck a donc opéré comme pour le précédent, dont il était l'auteur principal. Il vise *« un tour de Mai-68 dans le monde »* pour le prochain, sans donner de rendez-vous : *« Pour commencer, j'attends de trouver le petit événement de l'histoire dans l'Histoire, l'élément déclencheur. »*

On retrouve les caractéristiques propres à toute la série : *« Une volonté de livres populaires et bien écrits, et le respect des règles fondamentales du roman-feuilleton du XIXe : creuser les personnages, raconter l'époque et travailler des fins de chapitres qui rebondissent sur le début du suivant. Des histoires qui apprennent des choses sur l'Histoire. »* Un autre homme est dans l'affaire depuis le commencement, et y est resté : Enki Bilal, qui a signé toutes les couvertures. On notera d'ailleurs que l'illustrateur a rafraîchi ses dessins à l'occasion de la reparution des tomes précédents. Chacun ayant au passage été retouché (réactualisé et, parfois, retaillé) par Dan Franck.

Retrouver Boro, c'est renouer avec un héros dont nous n'avions oublié aucun trait et dont chaque tome dévoile un nouvel aspect (amoureux, filial, politique). Il a désormais 50 ans, *« il a vieilli,* remarque son cocréateur, *il s'engage de façon moins virile : il est désormais dans la protection »*. Blèmia Borowicz capture ses images en noir et blanc, mais le papier de ses aventures n'a pas jauni.

Hubert Artus

★★★☆☆
BORO, EST-OUEST. AVENTURES DE BORO, REPORTER PHOTOGRAPHE
FRANCK & VAUTRIN
448 P., FAYARD/GRASSET, 22 €

AUDREY SOVIGNET

MARQUE-PAGE

par Baptiste Liger

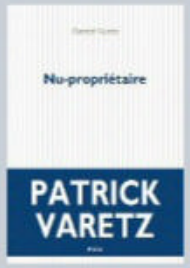
LA LIGNE ROUGE

L'actualité rattrape toujours la littérature, aussi sûrement que cette dernière anticipe parfois les faits. La lecture, troublante et vertigineuse malgré elle, du nouveau roman de Gilles Boyer a de quoi nous rappeler que les coïncidences n'ont souvent rien d'accidentel. Le conflit russo-ukrainien en cours, avec tout ce qu'il implique, influe ainsi directement sur cette histoire, qui n'en demandait pas tant. C'est en classe de sixième, au collège Stanislas dans le quinzième arrondissement de Paris, que se sont rencontrés les deux héros de *La Nuit russe,* le discret Stan et le charismatique Hugo. Les garçons n'imaginaient pas qu'ils ne se quitteraient plus – l'un devenant avocat, l'autre haut fonctionnaire fréquentant le milieu politique. Au début de leur carrière, tous deux sont invités à participer à un *« truc rigolo »*, à savoir un *« voyage d'études »* en Russie – l'occasion de découvrir le pays. Des années plus tard, Hugo deviendra ministre (et même plus…) et n'hésitera pas à faire appel à Stan en tant que conseiller. Mais celui-ci va se retrouver dans une situation périlleuse en raison d'une vidéo compromettante datant du séjour pseudo-diplomatique… Qui voudrait faire chanter Stan ? Y aurait-il un lien avec l'Ukraine (on y revient) ? La Moldavie ?

Fidèle complice d'Édouard Philippe (avec lequel il a, entre autres, signé plusieurs ouvrages), Gilles Boyer s'amuse avec ce thriller aux airs de jeu de miroirs, qui convoque aussi bien John le Carré que *Le Comte de Monte-Cristo* ou *Le Tour du monde en quatre-vingts jours.* Surtout, il nous décrit habilement les arcanes du pouvoir en nous rappelant qu'il faut se méfier des apparences. Et que la manipulation n'est pas toujours où l'on croit…

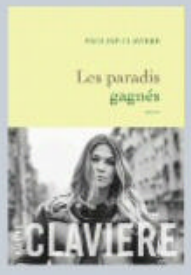
★★★☆☆
LA NUIT RUSSE
GILLES BOYER
324 P., JC LATTÈS, 20,90 €

ET AUSSI…



★★★☆☆
NU-PROPRIÉTAIRE
PATRICK VARETZ
272 P., P.O.L, 20 €

La vie des personnages de romans est toujours en ligne droite, alors que la vie réelle est incohérente, *« faite de morceaux qui ne se joignent pas »,* comme dit l'un des personnages du film *Les Deux Anglaises et le Continent,* de François Truffaut. De là le sentiment de n'être pas pleinement propriétaire de notre vie, une intuition qu'explore Patrick Varetz dans *Nu-propriétaire,* roman fait de ce morcellement, structuré en dix séquences autobiographiques qui, au fil des échos et références (chansons, livres de Pierre Mac Orlan ou Georges Bataille, etc.), finissent par composer un tableau d'ensemble, dominé par des figures de femmes. Une expérience d'archéologie de soi, envoûtante, étrange et distanciée. **B.Q.**



★★☆☆☆
LES PARADIS GAGNÉS
PAULINE CLAVIÈRE
400 P., GRASSET, 22 €

Laissez-nous la nuit, le premier roman de Pauline Clavière paru en 2020 chez le même éditeur, racontait l'incarcération de son héros quinqua, Maxime Nedelec. C'était un faux polar bourré de portraits saisissants. Dans *Les Paradis gagnés,* Max sort de prison, mais ces nouvelles pages de sa vie n'exigent pas que vous ayez lu les précédentes. Plus qu'une place dans la société, c'est une place dans la ville (Paris, en juillet) et dans la vie des siens que cherche Nedelec, juste après avoir renoué avec son amoureuse et avec sa fille. La romancière donne rapidement corps et âme à une ronde de personnages qui se croisent, s'entrechoquent et découvrent les liens existant entre eux. Le jeu de piste est original et exigeant. Le récit, choral et social, alterne douceur et âpreté.

Hubert Artus

Jacques Drillon

Une vie à fragmentation

Six mois après sa disparition, deux publications kaléidoscopiques nous permettent de retrouver cet esprit virtuose, entre érudition et humour flamboyant.

CATHERINE HÉLIE/GALLIMARD

Journaliste, écrivain, musicologue, grammairien, traducteur, pilier pendant trente ans du *Nouvel Observateur,* Jacques Drillon est mort le 25 décembre 2021, à 67 ans. Il avait publié en 2018 *Cadence,* premier tome de ce qu'il n'a pas nommé « autobiographie » mais « essai autobiographique », un livre puzzle où les souvenirs (d'enfance et de jeunesse) étaient entrecoupés de digressions. Voici le second, *Coda,* titre qui a la force de l'évidence et l'ironie de la prémonition. Plus que le précédent, ce volume est un patchwork, sans fil directeur ni chronologie trop précise, d'autant que Drillon évacue tout ce qui concerne sa vie privée, sachant qu'on ne doit jamais parler, discrétion oblige, de ce qui importe le plus : *« Je préfère baguenauder, sourire, me souvenir des jours anciens sans pleurer. »* Plus qu'une autobiographie, c'est un autoportrait par artistes interposés, une guirlande de saynètes (« Le Kinésithérapeute négligé », pur chef-d'œuvre) et de dissertations sur des écrivains (Muray, Ponge, Berl, Mallarmé, Nerval, Céline, Beckett) et des compositeurs (Boulanger, Boulez, Stockhausen, Dusapin) mêlées de confessions et d'avis sur tous les sujets – la douche versus le bain, les dictionnaires et la typographie, l'art de fabriquer des listes ou des mots croisés. Impérial dans la rosserie, Drillon balance son lot de méchancetés et règle au passage quelques comptes. On se demande si le côté « kaléidoscope » du livre a été voulu par l'auteur ou s'il a manqué de temps pour tout recomposer ; peu importe, ses coq-à-l'âne ont l'attrait des spicilèges, celui du disparate.

C'est aussi ce charme qui fait le prix de ses admirables « papiers » (*« décollés », « recollés »* puis *« découpés »,* autant d'hommages à Georges Perros), des fragments publiés chaque semaine sur Internet pendant neuf ans. Intitulé *Le Cure-dent d'Alfred Jarry,* le troisième recueil (sur quatre) vient de sortir ; c'est un crépitement d'anecdotes, de bizarreries, de traits d'humour, de fiel et d'esprit, plein de haute culture, parfois de nostalgie. Le genre de petit livre élégant qu'on croit mineur, latéral, mais qui est en vérité majeur et digne de la postérité. **Bernard Quiriny**

★★★★☆
LE CURE-DENT D'ALFRED JARRY
JACQUES DRILLON
160 P., DU LÉROT, 20 €

★★★★☆
CODA
JACQUES DRILLON
350 P., GALLIMARD, 23 €

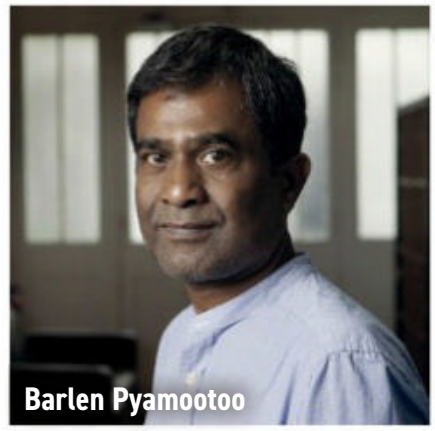
Elena Piacentini

Du noir au blanc

Atmosphère méditerranéenne, rixes honorifiques et matérielles, histoire d'amour tourmentée… Avec *Les Silences d'Ogliano* (paru en janvier, et qui vient de recevoir le prix de la Closerie des Lilas), Elena Piacentini s'est retirée du polar et du « noir », où elle se distinguait d'ailleurs, en témoignent ses différents prix, pour faire une entrée pleine d'éclat en littérature dite « blanche ». Un pari réussi, au vu de ce beau roman, tout en subtilité et aux accents mythologiques, dont le personnage principal, le jeune Libero – fascinant d'innocence et d'espoir –, initie son lecteur au plus profond des problématiques d'Ogliano. Un village fictif où mépris des plus riches va de pair avec sueur des plus pauvres. Ici, l'ambiance des conventions culturelles à l'italienne, où vivre est une épreuve de tous les jours dans les quartiers populaires, n'est pas sans rappeler les écrits de Giosuè Calaciura ou Pier Paolo Pasolini pour le plus grand bonheur des amateurs du genre. L'autrice corse ancre son récit dans ces scénarios hors du temps, qui portent en eux la marque de ces tragédies grandioses et immuables mettant en scène la veuve, l'orphelin et même l'assassin. Fascinant.

Marie Jouvin

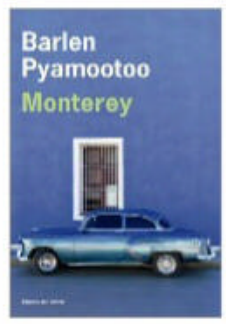
★★★★☆
LES SILENCES D'OGLIANO
ELENA PIACENTINI
208 P., ACTES SUD, 19,50 €


Barlen Pyamootoo

Poétique de la galère

Monterey est un village charmant en bordure de mer que Nick affectionne particulièrement du haut de ses 16 ans. Il y est né et se verrait bien y couler ses vieux jours, dans la maison de son grand-père. Mécanicien hors pair mais peu payé, le dilemme qui s'offre à lui le jour où un gang de trafiquants de drogue s'intéresse à son travail a la saveur du risque, des doutes et de l'audace. Dans l'ambiance calfeutrée des espaces insulaires où la pauvreté est affaire commune, le Mauricien Barlen Pyamootoo dresse les portraits d'hommes aux vies décousues troquées contre des surnoms à faire trembler tout le quartier. Derrière les gros bras se dessine le rêve lointain d'une existence aisée à l'abri des tracas dans les volutes de cannabis. Dans une langue très tenue, *Monterey* recherche l'homme derrière l'acte, le rappelle à sa nature première et à son besoin spontané de se tourner vers tout ce qui le fera vivre plutôt que survivre. L'image de la pègre y est déconcertante, différente et fraternelle sous la plume de l'auteur (remarqué avec *Bénarès* et *L'Île au poisson venimeux*), qui offre à son lecteur un détour poétique dans un monde très peu recommandable.

M.J.



★★★☆☆
MONTEREY
BARLEN PYAMOOTOO
208 P., L'OLIVIER, 19 €

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU DIDIER VAN CAUWELAERT

Par la réintroduction de mammouths ou de manière plus ésotérique, Didier van Cauwelaert a le don de concevoir des psychopompes où la mort révèle le vivant, si elle ne le répare. L'affaire semble bien mal barrée pour son double, Pierre Pijkswaert, comme lui écrivain né à Nice. Avant de mourir, sa mère lui demande de continuer à faire rouler son bolide. Habitué à conduire une voiture moins puissante, il lui grille tous ses points de permis et voilà la morte convoquée pour un stage de sensibilisation à la sécurité routière. Pas de panique, Lucie Castagnol arrive à la rescousse ! Aussi bariolée que frappadingue, cette vieille saltimbanque niçoise en vient à jouer le rôle de la mère de Pierre afin de passer l'examen à sa place.

Sur fond de salon du livre et de manifs antivax dans la ville aux toits orange, la comédie fait écho à l'œuvre et à la vie de Molière, et rend un merveilleux hommage aux plus humbles génies anonymes. L'empathie est de mise, les intuitions d'actrice de Castagnol confinent au surnaturel : est-elle possédée par l'esprit de la défunte ? Le doute est entretenu. Si la tension narrative d'*Une vraie mère… ou presque* se relâche dans certaines scènes un peu rapidement écrites, les intrigues successives se tiennent bien et donnent lieu à de nombreux retournements. Enfin la chute est éblouissante, et la méditation sur la mort a de quoi inspirer : *« Il y a des morts injustes, des morts absurdes, et puis des fins de parcours qui paraissent un prolongement naturel, une conclusion logique, presque une validation. »*

Simon Bentolila

★★☆☆☆
UNE VRAIE MÈRE… OU PRESQUE
DIDIER VAN CAUWELAERT
208 P., ALBIN MICHEL, 19,90 €

LAURENT MAYEUX/ACTES SUD - PATRICE NORMAND/L'OLIVIER - ASTRID DI CROLLALANZA/ALBIN MICHEL

Étienne Kern

Ça plane pour lui

Dans *Les Envolés*, paru en août dernier, l'auteur raconte le destin brisé de Franz Reichelt, cet « Icare des temps modernes » mort en 1912. Il vient d'obtenir le prix Goncourt du premier roman.

Créé en 1990, le Goncourt du premier roman a récompensé des auteurs qui ont fait du chemin depuis – citons Yann Moix, Jean-Christophe Rufin, Hédi Kaddour, Jakuta Alikavazovic, Jean-Baptiste Del Amo ou Kamel Daoud. *Les Envolés* ayant été sélectionné l'automne dernier pour le Goncourt, le Renaudot et le Femina, Étienne Kern faisait office de grand favori. La réussite lui a souri. On ne peut pas en dire autant du héros des *Envolés*, l'émouvant Franz Reichelt, qui a réellement existé et dont la vie se termina en l'un des crashs les plus improbables du XX^e^ siècle.

Né en Bohême autrichienne en 1878, Franz Reichelt s'installe à Paris où il travaille comme tailleur pour dames dans le quartier de l'Opéra. En 1910, alors que l'aviation est en plein essor mais que les accidents se multiplient, il décide de plancher sur un parachute révolutionnaire. Les premiers essais ne sont pas concluants. Problème : notre homme est aussi têtu que Pilâtre de Rozier, l'opiniâtre aéronaute du règne de Louis XVI dont la montgolfière s'écrasa en 1785. Ne portant pas pour rien le même prénom que Kafka, Franz Reichelt pourrait être un héros de l'écrivain. En 1912, il décide de sauter du premier étage de la tour Eiffel (57 mètres quand même) pour prouver à la face du monde que son invention tient la route. On trouve sur Internet un film saisissant de ce vol plané. Reichelt arbore de fières moustaches et un costume qui le fait ressembler à une chauve-souris. Étienne Kern compare ces images à du Charlie Chaplin ou du Buster Keaton, on dirait plutôt un court-métrage de jeunesse de Murnau ou Fritz Lang. Après avoir un peu tergiversé, Reichelt s'élance et s'écrase comme une crêpe. Effroi dans le public. Et clap de fin.

Dans un style sobre et délicat, Étienne Kern raconte la vie de cet hurluberlu. On le sent hanté par cette histoire. Au fil des pages, on comprend à quoi elle fait écho en lui : son grand-père est mort en 1977 à la suite de l'effondrement du balcon sur lequel il était, et l'une de ses amies s'est suicidée en 2016 en se jetant par la fenêtre. C'est pourquoi *Les Envolés* s'écrivent au pluriel. Pour finir sur un détail amusant, précisons que Reichelt habitait rue Gaillon, à deux pas du restaurant Drouant où délibère le jury Goncourt. Il était donc prédestiné à être honoré par Didier Decoin et ses compères. Quant à Étienne Kern, souhaitons-lui que ce prix lui permette de décoller définitivement en librairies.

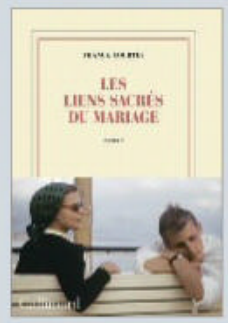
Louis-Henri de La Rochefoucauld

★★★☆☆
LES ENVOLÉS
ÉTIENNE KERN
160 P., GALLIMARD, 16 €

POUR LE MEILLEUR...

Finaliste malheureux du Goncourt de la nouvelle 2022, l'ex-photographe Franck Courtès peaufine dans *Les Liens sacrés du mariage* l'art subtil de son précédent recueil, *Autorisation de pratiquer la course à pied* – quel beau titre, déjà ! Son sujet : les couples, l'amour, les sentiments qui s'effacent ou reviennent, la vie conjugale, la lassitude. Des thèmes classiques, banals, usés, mais qui donnent toujours du jus quand c'est un écrivain de talent qui les presse. La preuve avec ces quatorze histoires d'un niveau égal, où Courtès se révèle un nouvelliste de très haut calibre. Toutes les qualités du genre sont là, la rapidité de la mise en place, le détail qui en dit long, la phrase liminaire qui installe l'ambiance, et la chute quand il faut. La première nouvelle, courte comme une mise en bouche, ménage sur la fin une jolie surprise qui nous cueille. Courtès n'a pas l'humour spécialement noir, mais il excelle dans les scènes de dispute. Les rancœurs fermentées et les sentiments mauvais font aussi partie, qu'on le veuille ou non, des liens sacrés du mariage...

Jean Hurtin



FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

★★★☆☆
LES LIENS SACRÉS DU MARIAGE
FRANCK COURTÈS
192 P., GALLIMARD, 18 €

Jean-Philippe Blondel

Service au comptoir

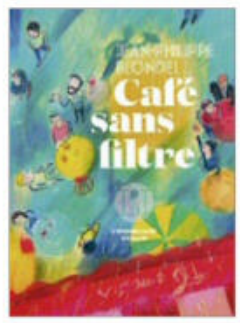
Dans le huis clos d'un café, l'écrivain nous offre une galerie de portraits à consommer sans modération.

CELINE NIESZAWER/LEEXTRA/L'ICONOCLASTE

Bienvenue au Tom's. C'est le décor du nouveau roman de Jean-Philippe Blondel, qui nous fait découvrir la vie de parfaits étrangers rencontrés au détour d'une ruelle dans ce troquet de province comme il y en a tant. Après des mois de fermeture, cet établissement rouvre ses portes avec espoir et soulagement : les clients sont bel et bien au rendez-vous, à l'image de Chloé, en retrait, discrète, observatrice. Thibault, l'écrivain, est là également, attendant avec appréhension l'entrée de Pierre, son amour de jeunesse, inassouvi. Guillaume et Françoise, quant à eux, sont en grande conversation ; le fils, missionné par son père, enquête sur une éventuelle infidélité de sa mère… Au bar, Fabrice, le nouveau gérant, est couvé par Jocelyne, l'ancienne propriétaire qui lui a légué le café, à lui, l'un de ses plus fidèles clients. José, son acolyte et serveur de surcroît, n'a qu'une hâte depuis le confinement : quitter la ville et voguer vers de nouvelles contrées…

Professeur d'anglais et auteur prolifique (remarqué entre autres avec *Accès direct à la plage* et *Un hiver à Paris*), Jean-Philippe Blondel renoue avec son thème de prédilection : les relations humaines, cette fois-ci chamboulées par la crise du coronavirus. Son délicat *Café sans filtre*, à la subtile omniscience sociologique, étanche notre soif d'autrui. Au fil de la journée, nous nous délectons des conversations de tout ce petit monde, et explorons les pensées personnelles de chaque client. La gravité de la situation sanitaire fait émerger les secrets les plus profondément enfouis. Une plongée intimiste dans la vie de gens ordinaires, toutes catégories sociales, origines et orientations sexuelles confondues. Le cœur du café tressaille, puis reprend son souffle, galvanisé par un regain d'espoir et d'optimisme. Et l'existence de chaque protagoniste défile sous nos yeux, comme dans une pièce de théâtre, huis clos stroboscopique où chaque heure égrenée nous immerge dans l'intimité des clients du Tom's. Allez, encore un petit café, s'il vous plaît !

Marie Lechevalier



★★★☆☆
CAFÉ SANS FILTRE
JEAN-PHILIPPE BLONDEL
304 P., L'ICONOCLASTE, 19 €

3 POCHES EN PLUS

★★★★☆
UN COLOSSE
PASCAL DESSAINT
136 P., RIVAGES POCHE, 7 €

Court, passionnant, triste et joyeux, écrit d'une belle plume concise et incarnée par Pascal Dessaint, *Un colosse* est l'histoire (vraie) de Jean-Pierre Mazas, paysan et lutteur de foire, champion invaincu dans la seconde moitié du XIXe siècle. Un phénomène physique (2,20 mètres, 160 kilos), un homme discret, une fierté régionale aux alentours de Toulouse : Dessaint raconte un destin étonnant et s'ancre, comme dans ses autres romans, dans la réalité politique et sociale du pays. **Éric Libiot**

★★★☆☆
CHAVIRER
LOLA LAFON
352 P., BABEL, 8,70 €

Lola Lafon a le talent de son ambition : raconter le parcours de Cléo devenue danseuse pour la télé après avoir rêvé de l'opéra, confrontée à des prédateurs sexuels, désireuse d'enfouir son passé, qui revient pourtant… *Chavirer* est le roman d'une époque (de 1984 à 2019), d'un monde, d'une condition humaine humiliée. Impressionnant. **E.L.**

★★★☆☆
DICTIONNAIRE AMOUREUX DES FAITS DIVERS
DIDIER DECOIN
864 P., PLON/L'ABEILLE, 13 €

Le grand patron de l'académie Goncourt, Didier Decoin, se passionne pour les faits divers, partout présents dans la maison familiale du futur romancier : la cuisine, la bibliothèque et le bureau de son père, le cinéaste Henri Decoin. Son très fourni *Dictionnaire amoureux* en est le témoin qui alterne les assassins, les escrocs et les affaires plus ou moins grandes. Surtout, son style classique et imagé se marie parfaitement avec la cruauté et la crudité du sujet. **E.L.**

Éric Fouassier

La vérité est ailleurs

Après un premier tome salué par la critique l'an passé, l'auteur creuse plus loin la veine du roman policier historique teinté de surnaturel. Addictif.

On croyait le roman-feuilleton définitivement mort et enterré mais il a semble-t-il trouvé son preux chevalier. Avec la série du *Bureau des affaires occultes*, entamée il y a tout juste un an et déjà récompensée du prix Maison de la presse 2021, Éric Fouassier marche dans les traces des *Mystères de Paris* d'Eugène Sue et du *Cri du peuple* de Jean Vautrin, redonnant ses lettres de noblesse à un genre injustement souvent mal-aimé.

Avec un plaisir de lecteur presque enfantin, on savoure nos retrouvailles avec le génial inspecteur Valentin Verne. Dans le premier tome, on suivait l'ascension de ce fin limier de la brigade de sûreté fraîchement nommé à la tête du Bureau des affaires occultes, une unité spéciale chargée de démêler les crimes impossibles teintés de surnaturels. Après avoir résolu l'enquête autour du suicide du dandy Lucien Dauvergne, on le retrouve cette fois aux prises avec une bien étrange affaire qui va l'entraîner dans le monde obscur du spiritisme. Paul Oblanoff, un médium, prétend pouvoir ramener les morts à la vie et s'est immiscé dans la maison du très fortuné Ferdinand d'Orval pour ressusciter sa fille disparue. Persuadée d'une escroquerie de grande ampleur, sa femme vient trouver en secret notre inspecteur pour démasquer le charlatan et mettre fin à ses agissements.

Éric Fouassier se plaît à cultiver l'ambiguïté de son héros. Policier solitaire, gueule d'ange, amoureux épris de l'actrice Aglaé Marceau, il semble lutter chaque instant pour dissimuler la rage qui sommeille en lui et combattre un double plus sombre, hanté par un mystérieux passé. Car, à l'image de Sherlock Holmes, qui au fil de ses enquêtes voit se dessiner dans l'ombre les manigances du professeur Moriarty, Valentin Verne mène, en plus des affaires officielles, une traque infernale, celle du Vicaire, un criminel insaisissable qui l'obsède jour et nuit.

LE VENTRE DE PARIS

Fort d'un travail documentaire acharné, le romancier continue son époustouflant travail de reconstitution et nous plonge dans une époque parmi les plus bouillonnantes de notre histoire. En 1830, aux premiers jours de la monarchie de Juillet, la France est plus que jamais morcelée. Dans une lutte sans merci s'opposent les convaincus royalistes, les nostalgiques de l'empire et les républicains désabusés. En recréant minutieusement cette ambiance, en effectuant un impressionnant travail sur la langue pour redonner vie à l'argot de l'époque, Éric Fouassier fait de Paris l'un des protagonistes de son roman. Ville tentaculaire en pleine ébullition, la capitale dévoile ses deux visages. Si les beaux quartiers comme le faubourg Saint-Germain ou Opéra sont les symboles de la modernité et d'un faste tapageur, le centre de la capitale est lui un véritable coupe-gorge où les ouvriers éméchés côtoient les brigands et les prostituées. Dans ce décor plus vrai que nature, le romancier brouille les pistes entre réalité et fiction. À travers cette course folle, on découvre une ribambelle de personnages tous plus truculents les uns que les autres, où les héros de papier croisent la route de figures historiques ayant réellement existé, comme Vidocq ou le professeur Pelletier.

Passionnant document historique et roman policier à suspense mené de main de maître, *Le Fantôme du Vicaire* est un *page-turner* qui fourmille de vie. Suite épatante d'un premier tome déjà très réussi, il confirme l'émergence d'une future grande saga romanesque et l'avènement d'un remarquable écrivain populaire. **Léonard Desbrières**

★★★☆☆

LE BUREAU DES AFFAIRES OCCULTES. LE FANTÔME DU VICAIRE

ÉRIC FOUASSIER

384 P., ALBIN MICHEL, 21,90 €

ASTRID DI CROLLALANZA/ALBIN MICHEL

À la dérive

Depuis Kyoto, où il vit actuellement, Sébastien Raizer retrouve l'Est de la France, où il a passé ses jeunes années. Un retour aux sources qui fait froid dans le dos.

MITSUKO/GALLIMARD - SAMUEL BOIVIN/JC LATTÈS

Sébastien Raizer a définitivement quitté les rivages de la zénitude nippone, thème de sa trilogie *L'Alignement des équinoxes,* pour la violence économique et sociale de l'Est de la France. Il l'avait déjà explorée dans son précédent roman *Les Nuits rouges* (2020), il y revient dans *Mécanique mort,* qui reprend certains personnages, notamment le commissaire Keller et surtout Dimitri Gallois, fils d'un syndicaliste assassiné devenu tueur lui-même, de retour au pays, bien décidé à se débarrasser de ses fantômes. Le décor de ce qui fait le meilleur du polar français est planté : des hommes et des femmes en sursis, une guerre de l'ombre entre trafiquants de drogue (Italiens, Albanais, Chinois, ce qui fait du monde, du bruit et de la fureur), une région à la dérive, une envie, tout de même, de chercher un peu de ciel bleu.

Du classique, donc. Oui mais du Raizer. Il n'y a jamais vol sur la marchandise avec lui : l'intrigue est dense, les péripéties s'enchaînent en faits et gestes implacables, les chapitres alternent les personnages, le style est incarné. Raizer sait prendre son temps : Gallois, Keller, Bichiki, les financiers corrompus et les tueurs en tous genres ont droit à un traitement qui les font exister, à défaut de les mettre en valeur (salopard un jour, salopard toujours…). Il y a peu d'auteurs dans le polar français – Pagan, Le Corre, Ledun – capables de donner autant de poids, de chair et de hauteur de vue à leurs histoires. Rien n'est anecdotique. Mais la condition humaine ne l'est pas non plus.

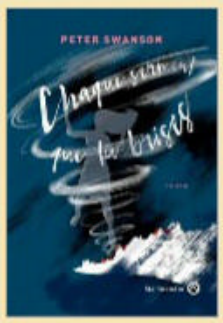
Éric Libiot

★★★★☆

MÉCANIQUE MORT
SÉBASTIEN RAIZER
416 P., GALLIMARD/SÉRIE NOIRE, 19 €

LES LIENS SERRÉS DU MARIAGE

Trois semaines avant d'épouser Bruce, un aimable millionnaire un peu fat, Abigail commet une incartade : un type de passage, qu'elle baptise Scottie – comme dans *Sueurs froides,* tiens donc. « *Pensez-vous qu'il puisse exister des petites bulles de temps et d'espace en dehors de nos vies ? Peut-être que ce moment en est une et que tout ce qui s'y passe ne compte pas ?* » Erreur, bien sûr. Abigail se questionne et culpabilise, Scottie ne lâche pas l'affaire. Le voici à sa lune de miel, sur l'île de Heart Pond. Il en veut plus, sans quoi il dira tout. Trame classique, fin dantesque… Le surmoi de l'Amérique est le vrai monstre de cette histoire. **Fabrice Colin**



★★★☆☆

CHAQUE SERMENT QUE TU BRISES (EVERY VOW YOU BREAK)
PETER SWANSON
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CHRISTOPHE CUQ, 336 P., GALLMEISTER, 23,70 €.
EN LIBRAIRIES LE 2 JUIN.

3 RAISONS DE DÉCOUVRIR

NATHALIE SAUVAGNAC

UN DOUBLE VIRAGE

Paru à la rentrée 2019, *Les Yeux fumés* alternait le réalisme social et la tragi-comédie. Tout aussi réaliste, le troisième roman de Nathalie Sauvagnac est un récit plus psychologique, doublé d'un suspense différent. Le *« bord du monde »* du titre est un lieu « *de toute beauté* », « *phare sur notre ville de banlieue, à vingt kilomètres de Paris. Près de tout et loin du monde* ». Quand débute le livre, ce refuge est un paradis…

UN SUSPENSE CORSÉ

Nadine a récemment quitté la maison parentale. Après quelques jours d'errance, elle a donc trouvé refuge dans cet endroit, baptisé Les Vignes. Elle y copine avec Louis et Jean-Mi, deux marginaux. Et il y a aussi ce mystérieux Nono : *« On en parle, on le chuchote, on le respecte. Mais Nono n'est pas là. Il va revenir. C'est ce qu'on dit. »* Nadine enchaîne les missions d'intérim. Mais Louis et Jean-Mi s'avèrent un peu trop pressants…

LE RETOUR DU REFOULÉ

Nadine a quitté ses parents quand ils lui ont lâché ceci : « *On était heureux quand tu n'étais pas encore là.* » Depuis qu'elle est partie, elle se remémore les épisodes qui ont mené à cet aveu, le récit passant de ces souvenirs à sa vie d'aujourd'hui. On se doute vite que les deux trames entreront en écho. Le rythme s'accélère en un crescendo aussi vibrant que glaçant. *Et nous, au bord du monde* est un roman noir qui libère de bien des maux.

Hubert Artus

★★★☆☆

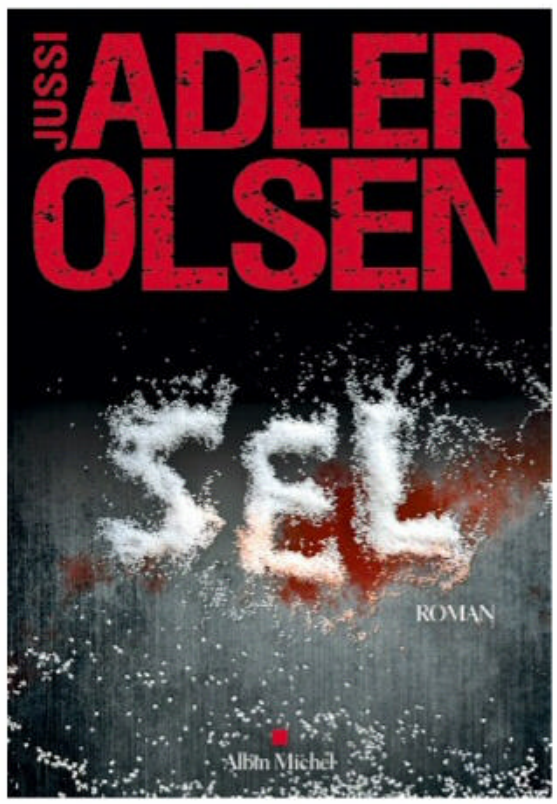
ET NOUS, AU BORD DU MONDE
NATHALIE SAUVAGNAC
216 P, LE MASQUE, 19 €

Jussi Adler-Olsen

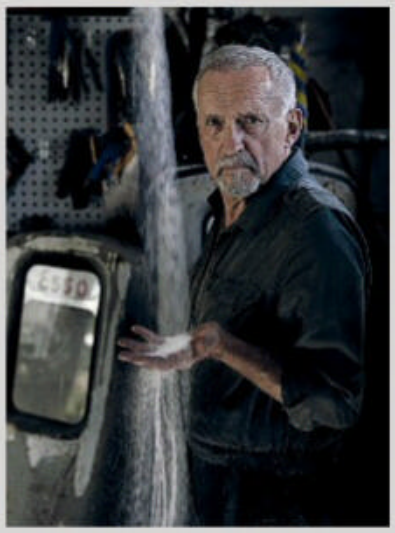
SEL

Pour la brigade du département V comme pour tous les citoyens vivant au Danemark, ce devait être le début du monde d'après. Pourtant, en ce mois de décembre 2020, qui est le cadre temporel de la neuvième enquête de cette unité spéciale (et fictive), le pays s'apprête à entrer dans un semi-confinement qui succède à celui du printemps précédent. C'est dans ce contexte sanitaire que nous retrouvons les désormais familiers Carl Mørck, Rose, Gordon et enfin Assad, l'inoubliable réfugié syrien sur lequel nous en avions appris de belles à la fin du volume précédent, *Victime 2117*. Toujours spécialisée dans les crimes non élucidés, l'équipe retourne sur le terrain, où elle est au contact de sales affaires… et du virus. Aussi devra-t-elle composer avec les quarantaines forcées de certains de ses membres. Et ce, alors que ressurgit *« l'affaire des années paires ».* Un tueur qui, depuis 1988, ne commet ses crimes que pendant ces années-là, et toujours avec une dose de sel, à des dates très ciblées correspondant à l'anniversaire d'un dictateur du XXe siècle (Pol Pot, Saddam Hussein, Slobodan Milosević). Il vous faudra surveiller le calendrier, mais aussi le profil des victimes passées et à venir. Entre deux confinements, le département V voit ressurgir le monde d'avant… Si *Sel* n'est pas aussi original que la précédente enquête, on appréciera la façon dont Adler-Olsen joue avec les codes du huis clos urbain, et surtout avec l'incertitude des temps présents. Tout en rusant avec ses personnages, comme dans chaque enquête de sa brigade fétiche.

Hubert Artus



SEL (NATRIUM CHLORID)
JUSSI ADLER-OLSEN
TRADUIT DU DANOIS PAR
CAROLINE BERG, 560 P., 22,90 €.
COPYRIGHT ALBIN MICHEL



TINE HARDEN/ALBIN MICHEL

BIO EXPRESS

1950

Naissance à Copenhague. Après une enfance passée dans les hôpitaux psychiatriques où exerce son père, Jussi Adler-Olsen fut guitariste rock, imprimeur, libraire d'occasions, éditeur et même compositeur de musique pour films d'animation.

2007

Parution de *Miséricorde,* premier tome de la série *« Les enquêtes du département V ».* Le succès est immédiat, en premier lieu dans les pays scandinaves. Traduit en 2011 en France, le roman est lauréat du Grand Prix des lectrices du magazine *Elle*.

2022

Alors que paraît *Sel* en France, cinq tomes de sa série ont été adaptés au cinéma. L'écrivain danois est l'un des auteurs les plus en vue du thriller nordique. Ses livres sont traduits en 45 langues et dans 120 pays, vendus à plus de 15 millions d'exemplaires à travers le monde.

1

Mardi 26 janvier 1988
MAJA

Dix jours après la Saint-Sylvestre, l'hiver s'abattit sur le pays pour de bon. Le vent se mit à souffler, impitoyable, et les températures tombèrent inhabituellement bas en dessous de zéro. Maja poussa un long soupir en regardant le verglas qui grignotait peu à peu la cour intérieure de l'immeuble. Pour le troisième hiver de suite, elle était contrainte de faire mettre des pneus neige à sa voiture, mais Noël était passé par là, et elle n'avait plus les moyens d'aller chez son garagiste habituel. Par chance, elle avait vu dans le journal local la publicité d'un atelier de mécanique dans le quartier de Sydhavnen, tout près de l'école de son fils, qui offrait un service rapide, efficace et à un prix défiant toute concurrence. Quand on est mère célibataire, on a tendance à choisir la solution la plus économique.

Lorsqu'elle était arrivée chez Ove Wilder Auto, qui était à la fois une carrosserie et un garage automobile, elle avait constaté avec soulagement que le patron était l'archétype du gars qui a grandi avec ses deux bras noueux plongés dans un moteur. Ça allait bien se passer.

« On va s'occuper de vos pneus et on jettera un coup d'œil au reste pour vérifier que tout est en ordre », lui avait-il dit en tournant la tête vers les deux mécaniciens occupés à éclairer avec une lampe torche le châssis d'une autre voiture hissée sur un pont.

« À part que cette femme est morte le jour de son anniversaire, ça ne me dit rien de particulier »

« Revenez dans deux heures. Comme vous voyez, on a un peu de boulot. »

À peine trois quarts d'heure plus tard, elle recevait un coup de fil à son bureau.

C'était rapide, se félicita-t-elle, ravie, en entendant la voix du chef d'atelier, mais son sourire ne tarda pas à s'effacer.

« On ne va pas pouvoir vous rendre la voiture aujourd'hui, dit-il. Vos pneus d'été avaient une usure anormale, alors on s'est dit que vous aviez un problème de suspension. Mais finalement c'était plus grave que ça. En fait, c'est votre pont arrière, votre essieu si vous préférez, qui est au point de rupture. »

La main de Maja se crispa sur le téléphone. « L'essieu arrière ? ! Et vous ne pouvez pas le ressouder ?

— On va voir ce qu'on peut faire, ma p'tite dame, avait répondu le garagiste d'un ton plein de gravité. Mais il vaut mieux ne pas trop y compter, il est quand même très oxydé. À mon avis, il va falloir le changer. »

Maja respira profondément. Elle ne voulait même pas imaginer combien une telle réparation pouvait coûter.

« Il faut qu'on en parle. Je passerai vous voir après être allée chercher mon fils à la maternelle », dit-elle en notant que son autre main, sur la table, s'était mise à trembler. Comment allait-elle trouver l'argent pour payer ? Et comment ferait-elle, sans voiture, si jamais… ?

« Si vous voulez. On ferme à dix-sept heures », répondit-il sèchement.

Enfiler une combinaison de ski à un gamin n'est pas une mince affaire. Quand elle réussit enfin à foncer en direction du garage, Max attaché dans sa poussette, quelques minutes avant l'heure de la fermeture, Maja était à bout de souffle. Et c'est avec soulagement qu'elle vit le portail ouvert au bout de la rue, et sa voiture garée le nez dehors, de la neige jusqu'aux jantes.

Max, qui adorait cette voiture, s'écria : « Ma voiture ! »

Arrivée à la grille, Maja aperçut les jambes d'un homme dépassant du pare-chocs arrière d'une fourgonnette.

Qu'est-ce qu'il fait par terre, dans la neige, par un froid pareil ? eut-elle le temps de penser avant qu'une première détonation fasse exploser toutes les vitres du garage en une pluie de débris de verre. Une deuxième une seconde plus tard lui arracha la poussette des mains. Max sanglé dedans fut projeté plusieurs mètres plus loin.

Quand elle se releva, à travers les flammes et la fumée, elle vit que de l'atelier il ne restait plus que des ruines et que sa voiture gisait sur le toit sur la chaussée. Quant à Max, il n'était nulle part.

Elle se tourna, affolée, le cœur battant, de tous les côtés. « Maaaax ! » hurla-t-elle, la voix étouffée par une troisième explosion.

2

Lundi 30 novembre 2020
MARCUS

Triste spectacle, songea Marcus Jacobsen, le chef de la brigade criminelle de Copenhague, en découvrant son inspecteur, un homme dans la force de l'âge, affalé dans son fauteuil, les yeux clos et la bouche grande ouverte.

Il poussa gentiment les pieds du dormeur posés sur le bureau.

« J'espère que je ne te dérange pas, Carl, dit-il avec un petit sourire en coin.

— C'est une question de point de vue, Marcus, répondit celui-ci en bâillant. J'étais occupé à vérifier la distance idéale entre mes pieds et le bord de cette table. »

La rénovation du sous-sol de l'hôtel de police était une épreuve pour le département V et, en toute honnêteté, le patron lui-même était loin d'être enchanté de devoir cohabiter dans ses nouveaux locaux de Sydhavnen avec l'équipe la plus ingérable du pays. N'importe qui aurait été déstabilisé par le contact quotidien avec la tronche renfrognée de Carl Mørck et cette grande gueule de Rose Knudsen. Il lui arrivait de rêver du jour où Carl & Co retourneraient s'enfermer dans la cave qui avait accueilli leurs bureaux. Malheureusement, ce jour n'arriverait jamais et Marcus le savait bien. Pourtant, en cette terrible période de pandémie, il aurait mieux valu pour tout le monde que le département V soit resté au sous-sol de l'ancien hôtel de police.

« Tu as une minute, Carl ? » Il ouvrit un dossier et en sortit un avis de décès arraché à une page de journal. « Je voudrais savoir si ceci te parle. »

Carl se frotta les yeux et se pencha sur la photocopie d'un avis de décès.

Maja Petersen
11 novembre 1960 11 novembre 2020
Regrets éternels
Sa famille

« Bah, à part que cette femme est morte le jour de son anniversaire, ça ne me dit rien de particulier. Tu penses quoi ? »

Marcus le regarda avec gravité. « Moi, ça me rappelle la première fois où nous nous sommes vus, toi et moi.

— Ah ! OK ! Pas très gai comme association d'idées. La première fois ? Pourquoi, c'était quand la première fois qu'on s'est rencontrés ?

— En janvier 1988. Tu étais assistant de police au commissariat de Store Kongensgade. Et moi, vice-commissaire de la brigade criminelle. »

Carl ôta ses pieds du bureau et se redressa. « Comment est-ce que tu te souviens de ça ? Tu ne me connaissais pas en 1988.

— Je m'en souviens parce que toi et ton équipier étiez les premiers à être arrivés sur les lieux, après l'explosion d'un garage automobile, et que je me rappelle la manière dont tu t'es occupé d'une femme à moitié inconsciente. Son enfant venait d'être tué. »

Le meilleur enquêteur de Marcus resta un moment immobile, le regard dans le vide. Puis il reprit la coupure de presse et essaya de relire l'avis de décès qu'il voyait flou, tout à coup. Il n'avait pas les larmes aux yeux, quand même ! ?

« Maja Petersen, dit-il lentement. Tu veux dire qu'il s'agit de la même Maja Petersen ? »

Marcus acquiesça. « Terje Ploug et moi avons été appelés par un voisin, il y a deux semaines, pour ouvrir la porte de son appartement. Elle pendait dans son vestibule depuis déjà quelques jours. Il n'y a pas eu besoin d'une longue enquête pour conclure qu'elle avait mis fin à ses jours. Par terre, à ses pieds, nous avons trouvé la photo d'un petit garçon qu'elle devait tenir à la main avant de mourir. » Il secoua la tête, désolé. « Dans la salle à manger, il y avait un gâteau d'anniversaire légèrement desséché et parfaitement intact. Dessus, elle avait inscrit deux noms et deux âges, avec du glaçage bleu ciel : "Maja 60 ans – Max 3 ans". À part ça, elle avait décoré le gâteau de deux croix, une devant chacun de leurs prénoms, à la place des bougies qu'on y met d'habitude.

— Je vois. » Carl posa le document et s'appuya lourdement au dossier de son fauteuil. « Elle est triste, ton histoire. Tu es sûr que c'est un suicide ?

— Ça ne fait aucun doute. On l'a enterrée avant-hier, j'ai assisté aux funérailles. En dehors du pasteur, d'une vieille dame et de moi, l'église était complètement vide. C'était lugubre. Après la cérémonie, j'ai parlé avec la dame en question, qui était la cousine de la défunte. C'est elle qui a signé "Sa famille" sous l'annonce de décès. »

Carl regarda son chef et ami d'un air songeur. « Tu me dis que tu étais sur les lieux de l'explosion à l'époque ? Je me rappelle la neige, le froid sibérien et pas mal d'autres détails que je préférerais avoir oubliés, mais aucun souvenir de toi. »

Marcus haussa les épaules. Il y avait plus de trente ans, rien d'étonnant.

« Le feu était d'une violence extrême, et les pompiers n'ont jamais réussi à expliquer avec certitude comment il avait commencé, ni à déterminer l'origine des explosions, se rappela-t-il. Mais apparemment, l'atelier de mécanique avait aussi une cabine de peinture non autorisée et assez de produits inflammables pour que ça tourne mal. Je suis arrivé sur les lieux peu de temps après le drame, pratiquement par hasard, parce que j'étais en intervention à quelques rues de là au moment où ça s'est passé.

— Je me souviens d'avoir remarqué tout de suite le petit garçon mort, dit Carl. Son petit corps était couché en travers du caniveau, le visage enfoui dans la neige. On ne se débarrasse pas facilement d'une image comme celle-là. J'ai dû retenir sa mère pour l'empêcher de s'approcher de lui et de voir dans quel état effroyable il était. »

L'INFO EN PLUS

Au-delà de la parution de *Sel*, on notera aussi la sortie en DVD, Blu-ray et VOD, le 1er juin, de *L'Effet papillon* (Wild side). Réalisé en 2021 par le Danois Martin Zandvliet, il s'agit de l'adaptation de la cinquième enquête du département V. Les quatre précédentes avaient d'ailleurs elles aussi été adaptées, dans le même ordre que les romans. C'est en outre la première fois que ce cinéaste transpose l'univers de Jussi Adler-Olsen, avec trois nouveaux comédiens (Ulrich Thomsen, Zaki Youssef et Sofie Torp) pour reprendre les rôles principaux.

La ville d'ISSY-LES-MOULINEAUX

présente sous le parrainage de

Francis HUSTER

FESTIVAL DU LIVRE D'ISSY-LES-MOULINEAUX

SAMEDI 11 JUIN

de 14h30 à 18h30

Dédicaces

Conférences

Animations pour toute la famille

PLACE DE L'HÔTEL DE VILLE

M12 Mairie d'Issy

www.issy.com/festival-du-livre

Issy-les-Moulineaux

Chanteloire · Gutenberg · hauts-de-seine LE DÉPARTEMENT · LIRE magazine · Le Livre de Poche · l'école des loisirs

Stéphanie Guglielmetti pour IssyMédia - Ethernef @Alex Alice - Editeur Rue de Sèvres

Marilynne Robinson

L'hymne à la foi

Avec *Jack*, qui raconte la naissance d'un amour interdit dans l'Amérique de 1945, la grande écrivaine américaine clôt sa tétralogie romanesque marquée par la philosophie calviniste. Un final en apothéose d'une œuvre majeure.

ALEC SOTH/MAGNUM PHOTOS GIVENNESS/ACTES-SUD

Aux États-Unis, on la surnomme « la grand-mère de l'Iowa », terre du Midwest dans laquelle s'enracine *Gilead,* le roman qui a fait sa renommée. C'est pourtant dans l'Idaho que Marilynne Robinson voit le jour, en 1943, de parents faisant commerce du bois, qui encouragent sa vocation littéraire. En 1981 paraît *La Maison de Noé* (publié en France en 1983), l'histoire de deux sœurs tentant de survivre dans les régions sauvages du nord-ouest américain. Si ce premier roman s'impose bientôt comme un classique, il faudra attendre vingt-quatre ans pour que l'écrivaine renoue avec la fiction, après s'être consacrée à sa carrière universitaire et avoir fait publier une collection d'essais sur la pensée moderne. Docteure en philosophie, Marilynne Robinson puise dans l'étude de Jean Calvin son optimisme et sa confiance en l'humanité. Élevée dans la foi presbytérienne, elle devient membre de l'Église congrégationaliste, s'intéresse aux traditions, aux croyances, à la relation entre Dieu, la parole et l'esprit.

UNE SOURCE D'INSPIRATION POUR BARACK OBAMA

Dans une conversation sur l'histoire américaine et le rôle de la foi en société, publiée en 2015 dans la *New York Review of Books,* Barack Obama évoque son interlocutrice comme une source d'inspiration. En 2012, il lui décerne la National Humanities Medal pour *« la grâce et l'intelligence à l'œuvre dans son écriture »*. Une écriture nourrie par l'exploration de la vie intérieure qui, aux beautés et rigueurs de la nature, mêle le drame quotidien de la vie familiale.

Cette famille, on la rencontre dans *Gilead* en la personne du révérend John Ames. Au crépuscule de ses jours, Ames rédige une lettre à son fils de 7 ans, qui se veut le testament d'une Amérique disparue et le témoignage des liens sacrés unissant pères

AUX BEAUTÉS ET RIGUEURS DE LA NATURE SE MÊLE LE DRAME QUOTIDIEN DE LA VIE FAMILIALE

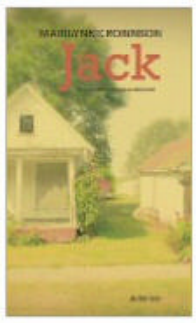
et fils. Une *« lettre d'amour à l'Iowa »* également, d'après son autrice, encensée par la presse américaine et lauréate en 2005 du prix Pulitzer. Après *Chez nous* (2009) et *Lila* (2015), *Jack* constitue le quatrième opus de cette œuvre majeure des lettres américaines.

RELATION À FRONT RENVERSÉ

Jack est un marginal blanc aux belles manières porté sur la boisson et doué pour s'attirer des ennuis. Il a connu la prison et vit hanté par la grandeur d'âme d'un père pasteur qu'il a déçu. Bien qu'il se croie inadapté à la vie sociale, son goût pour la poésie le rapproche de Della, professeure d'anglais noire rencontrée en pleine rue. Le dîner auquel il ose l'inviter vire au désastre. L'année d'après, tous deux se retrouvent enfermés dans un cimetière. Ils s'apprivoisent et se confient l'un à l'autre, elle et ses colères rentrées, lui et son désir de s'isoler pour ne plus faire de mal à autrui. À l'issue de cette nuit, Jack et Della se recroisent au hasard dans la ville de Saint-Louis, ou plutôt il la guette, organisant autour de leurs rencontres la vie qu'il tente de remettre d'aplomb. Tandis qu'elle fait preuve d'une tranquille détermination, Jack se pose quantité de questions morales et religieuses sur le sens de leur liaison ; sa longue introspection constitue l'essentiel du récit.

Marilynne Robinson pose un regard plein d'empathie sur ce protagoniste désarmant de sincérité et sa relation à front renversé avec une Afro-Américaine dont les proches, une famille très respectée dans sa communauté, ne le jugent pas digne. Celle qui prêche parfois en chaire dans sa paroisse de l'Iowa se garde ici des parallèles démonstratifs avec l'Amérique d'aujourd'hui ou des réponses définitives sur ses personnages. *« Les gens changent-ils ? Ou trouvent-ils et acceptent-ils l'opportunité d'exprimer une autre facette d'eux-mêmes ? Ou acceptent-ils la grâce d'être aimés tels qu'ils sont ? Pour moi, la question est ouverte. » Jack* n'en est que plus profond et captivant.

Laëtitia Favro et Antoine Faure



★★★★★
JACK (ID.)
MARILYNNE ROBINSON
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR SIMON BARIL, 304 P., ACTES SUD, 22,80 €

« Après des années de jours endurés »*

« Alors c'est comme ça que ça se termine, pensa-t-il. Au bout de cinq minutes d'une conversation qu'il n'aurait jamais pu espérer. Après des années de jours endurés et oubliés, pas plus mémorables qu'un vulgaire caillou dans sa chaussure, ici, dans un cimetière, au milieu de la nuit, il était pris au dépourvu par un vrai coup de théâtre, quelque chose d'important, une rencontre qui retirerait toute saveur à ses plus belles rêveries. Ces rêves avaient constitué l'agréable substance d'un grand nombre de ses heures, privilégiés car incommunicables et sans aucun intérêt pour les autres, et donc protégés de toute substance glaçante. Mais elle, Della rassemblait ses affaires avec ces gestes déterminés qu'ont toutes les femmes fières quand elles prennent leurs distances avec ce qui a provoqué chez elles un refus catégorique. Dorénavant, penser à elle serait éternellement douloureux, parce que cela avait été si plaisant. Curieux comme vont les choses. »

* Extrait de *Jack*, de Marilynne Robinson, p. 20.

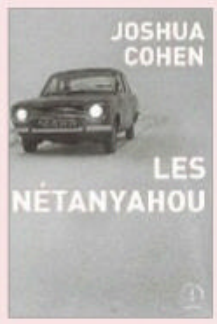
AUDREY SOVIGNET

MARQUE-PAGE

par Alexis Brocas

MARIAGE DE DÉRAISON

Conduit d'une main sûre, le mariage des contraires engendre souvent de la nouveauté. Ainsi *Les Nétanyahou,* qui, le 10 mai dernier, a valu à l'Américain Joshua Cohen le très prestigieux prix Pulitzer ! D'un côté, c'est un roman porté sur les débats intellectuels élevés, qui raconte le recrutement de l'historien Ben-Zion Nétanyahou, père du futur homme d'état israélien, dans une université américaine alors conservatrice. D'un autre côté, « Mr Yahou », c'est un peu tous les Marx Brothers réunis dans un de leurs mauvais jours. D'ailleurs, comme eux, il ne vient pas seul – ce dont s'apercevra avec consternation le narrateur, Ruben Blum, unique professeur juif de l'université, et à ce titre, sommé d'accueillir et d'évaluer le nouvel arrivant, même s'il ne connaît rien à son champ de recherche ! Celui-ci dit tout : spécialiste de l'Inquisition, le professeur Nétanyahou estime que celle-ci a été suscitée par la monarchie espagnole pour priver la noblesse de ses meilleurs administrateurs, et pour rejudéiser les convertis au christianisme. De là à penser qu'en milieu chrétien, les juifs occupent la fonction de persécutés chroniques, il n'y a qu'un pas… À la fois roman du réel et fantaisie délirante (incluant une sorte de match de catch entre épouses de profs), *Les Nétanyahou* scellent l'alliance de l'intelligence et du burlesque à des fins politiques – l'intelligence pour démonter les thèses, le burlesque pour ridiculiser leur auteur.



★★★★☆
LES NÉTANYAHOU (THE NETANYAHUS)
JOSHUA COHEN
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR STÉPHANE VANDERHAEGHE, 352 P., GRASSET, 22 €

3 RAISONS DE DÉCOUVRIR

IRENE SOLÀ

UNE CÉLÉBRATION DE LA NATURE PYRÉNÉENNE

Au cœur d'un village en altitude des Pyrénées, un berger poète, une bouchère, un cantonnier et des enfants partagent leurs montagnes avec les ours, la broussaille et les morts qui n'en finissent plus de revenir. Hommage désacralisé à ces terres d'âpreté et de croyances, le roman convoque légendes et quotidien pastoral, folklore et histoire de la Retirada, coups du sort et coups de carabine.

UN CHANT CHORAL ET ANIMISTE

Vingt-six voix se relaient ici, à commencer par celle des nuages qui, menaçants, finissent par traverser le pâtre d'un éclair. Puis ce seront les *« dones d'aigua »*, ces sorcières aquatiques de la mythologie catalane, la veuve du berger, les champignons éclos de la tempête, le premier né d'une portée de chevreuils, etc. Un canon qui vous soulève dans sa ronde magique.

UNE PLUME PROMETTEUSE DE LA LITTÉRATURE CATALANE

Ce deuxième roman révèle l'évident talent scénaristique d'Irene Solà – âgée de 31 ans – issue des Beaux-Arts et du court-métrage. Ici, chaque chapitre peut se lire comme une saynète, à la fois autonome et enchâssée dans un tout, jusqu'à la plus poignante, réservée pour la fin.

Camille Thomine

★★★★☆

JE CHANTE ET LA MONTAGNE DANSE (CANTO JO I LA MUNTANYA BALLA)

IRENE SOLÀ

TRADUIT DU CATALAN PAR EDMOND RAILLARD, 224 P., SEUIL, 21 €

Ngugi wa Thiong'o

La plume au fusil

À 84 ans, l'écrivain kenyan se replonge dans ses années d'écolier, alors qu'il affrontait la guerre, armé de ses rêves. Un vibrant récit de l'éveil d'une conscience.

IGNASI ROVIRO/SEUIL - DANIEL ANDERSON/VENTS D'AILLEURS

Couvert de prix, souvent cité pour le Nobel, le Kenyan Ngugi wa Thiong'o reste, à 84 ans, l'un des écrivains majeurs du continent africain ; son œuvre, paradoxalement, demeure mal connue en France. Le premier volume de ses Mémoires, où il revient sur ses vertes années, devrait réparer en partie cette injustice. Cinquième fils de la troisième des quatre épouses de son père (*« une femme de peu de mots »*, à laquelle il était extraordinairement attaché), il évoque d'abord les éblouissements de l'enfance, le chemin de l'école, qui *« descendait dans le creux de la vallée, enfin remontait vers une colline herbeuse, piquée d'acacias noirs »*. Parti de rien, curieux de tout, le gamin excelle, saute même des classes. *« Est-ce que tu as fait de ton mieux ? »* lui demande sans cesse sa mère. Las ! le rêve ne tarde pas à s'effriter. Le troupeau familial est frappé par un mal mystérieux ; le père, ruiné, se met à boire – devient amer, violent. Lasse de ses coups, Wanjiku finit par le quitter. Déracinement, tristesse… Ces tourments-là, pourtant, passent vite au second plan.

Il faut dire que le Kenya vit une ère agitée : les tensions entre Noirs et Blancs sont à leur comble, l'insurrection menace. *« Ce fut le moment, en août 1950, où le gouvernement annonça qu'il venait d'interdire un mouvement secret répondant au nom de Mau Mau. »* L'enfant, au début, voit cela de loin ; le charme de ces écrits réside d'ailleurs dans l'innocence préservée de son regard. Puis le champ s'élargit : la circoncision, une conscience accrue du monde, les questions de religion, de langue, l'écriture comme libération *(« La plume, c'est ton arme »)*. Le jeune homme en est convaincu : il lui faut aller à l'université. Il entre donc à l'Alliance High School, formation d'élite. Dehors, c'est l'état d'urgence. Dedans, déjà, tout s'éveille.

Fabrice Colin

★★★☆☆

RÊVER EN TEMPS DE GUERRE. MÉMOIRES D'ENFANCE (DREAMS IN A TIME OF WAR. A CHILDHOOD MEMOIR)

NGUGI WA THIONG'O

TRADUIT DE L'ANGLAIS (KENYA) PAR JEAN-PIERRE ORBAN ET ANNAËLLE ROCHARD, 258 P., VENTS D'AILLEURS, 22 €

Avraham B. Yehoshua

La mémoire en héritage

Né comme le regretté Amos Oz à Jérusalem peu avant la création de l'État hébreu, Avraham B. Yehoshua compte parmi les derniers écrivains israéliens humanistes vivants de cet acabit. Ainsi, ce livre de maturité est d'une importance singulière. Comme dans *Rétrospective* (prix Médicis étranger 2012), il évoque le rapprochement entre juifs et chrétiens, cette fois à travers l'histoire d'une famille italienne mixte hantée par ses souvenirs. Convertie au judaïsme, la mère est née catholique. Le père, avocat, refuse que sa fille Rachele joue le rôle de Marie au spectacle de Noël. Le grand-père de la fillette ayant dû endosser le rôle d'un curé pour échapper à la déportation, l'avocat juif craint qu'elle n'y prenne trop goût.

Ici rien n'échappe à la transmission. Celle de la mémoire traumatique est toujours subtilement amenée. La reproduction des schémas psychologiques se manifeste autant dans les grands mouvements du récit que dans les faits les plus anodins ; tous ces éléments finissant par se recouper comme par magie. À travers un poignant hommage à l'écrivain Edmondo De Amicis, il est aussi question de la transmission de maître à élève. Enfin l'assimilation de ces juifs trouve une portée universelle, et la langue tendrement ironique de l'écrivain confère à *La Fille unique* un puissant souffle de jeunesse.

Simon Bentolila

★★★☆☆
LA FILLE UNIQUE
AVRAHAM B. YEHOSHUA
TRADUIT DE L'HÉBREU PAR JEAN-LUC ALLOUCHE, 208 P., GRASSET, 19 €

RAMI ZARNEGAR/GRASSET - DR/STOCK

Kate Riordan

Souviens-toi l'été dernier

Une mère divorcée quitte Londres avec sa fille de 13 ans pour rejoindre sa maison inhabitée dans la Drôme, bien décidée à la vendre. Elle y a été heureuse, jadis, mais on devine vite qu'un drame s'y est noué, et que ce souvenir lui rend les lieux insupportables : une histoire impliquant son autre fille, plus âgée, aujourd'hui disparue. La petite, de son côté, ne se rend compte de rien, et profite tranquillement de ces vacances improvisées près de la piscine…

L'Été où Élodie repose sur une mécanique subtile qui consiste pour l'autrice à retarder le plus possible la révélation du drame passé, en vue d'exciter l'intérêt du lecteur. Kate Riordan excelle à ce petit jeu, et engrène même deux révélations l'une sur l'autre – la fille aînée disparue, le pourquoi de sa disparition. Les indices sont dévoilés peu à peu, sans temps morts, au moyen d'un système de flash-back élémentaire et astucieux : l'intrigue se déroule en 1993, mais on retourne régulièrement dix ou vingt ans en arrière. En résulte un roman redoutablement efficace, qui explore avec brio des thèmes tels que la relation mère-fille, l'aveuglement paternel et le secret de famille, tout en réactivant l'imagerie saisissante de l'enfant malfaisant, dans une veine proche d'*Il faut qu'on parle de Kevin* de Lionel Shriver. Une réussite.

Bernard Quiriny

★★★★☆
L'ÉTÉ OÙ ÉLODIE (THE HEATWAVE)
KATE RIORDAN
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR LAURENCE VIDELOUP ET GÉRALDINE D'AMICO, 432 P., STOCK, 22,90 €

ET AUSSI…

★★★☆☆
UN FILS PERDU
SACHA FILIPENKO
192 P., NOIR SUR BLANC, 19,50 €

« Ce que j'espère sincèrement, c'est qu'un jour, dans mon pays, ce livre cessera d'être d'actualité. » Ainsi s'exprime Sacha Filipenko en avant-propos de son troisième livre traduit en français, *Un fils perdu*, dans lequel il dépeint avec force, intelligence et raillerie une Biélorussie et sa capitale Minsk *« frappé[es] d'un marasme grandissant »*. Toujours cette démocratie de façade, ce même président au pouvoir, ces décisions politiques absurdes, cette forte répression exercée à l'encontre des opposants… Victime à 16 ans d'un terrible mouvement de foule, Francysk, qui a passé dix ans dans le coma, n'aura pas raté grand-chose. À son réveil, pourtant, il semble tout voir d'un œil neuf. Si seulement ça pouvait suffire…

Juliette Savard

★★★★★
LE PAYS DES PHRASES COURTES
STINE PILGAARD
286 P., LE BRUIT DU MONDE, 21 €

Drôle, sincère, lucide, d'une sensibilité et d'une inventivité folles, la narratrice du *Pays des phrases courtes* nous ravit d'emblée. La trentaine, mère d'un nourrisson, elle a suivi son conjoint dans une région rurale isolée du Danemark. Tandis qu'il s'épanouit et fascine les élèves dans le lycée où il enseigne, elle se noie dans les histoires de couches, de crèche et d'insomnies. Seules la sauvent sa solidarité (alcoolique) avec d'autres *« pièces rapportées »*, son apprentissage (chaotique) de la conduite, ainsi que son activité d'oracle dans la presse locale où elle conseille les lecteurs sur leurs problèmes. La reproduction de cette rubrique tragi-comique et les parodies de chansons populaires que cette expérience inspire à l'héroïne constituent une raison suffisante de se jeter dans la lecture du premier roman traduit en France de Stine Pilgaard, 38 ans et déjà une star au Danemark.

Gladys Marivat

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU HERMAN KOCH

Du Néerlandais Herman Koch, on connaît surtout la plume corrosive et l'humour mordant, qu'il affûte de roman en roman pour mettre au jour l'hypocrisie de notre société contemporaine. *Le Dîner*, *Villa avec piscine* ou *Le Fossé* ont contribué à sa notoriété bien au-delà des Pays-Bas, où il est né en 1953. L'auteur excelle à sonder et à tourner en dérision tout ce dont nous sommes capables pour préserver un statut social, une carrière politique ou l'illusion du bonheur conjugal et familial.

Jours de Finlande se détache franchement de cette veine. D'une grande délicatesse, ce texte autobiographique jette un pont entre l'écrivain qu'il est et le jeune homme qu'il fut cet hiver 1973 quand, après la mort de sa mère, il part scier des arbres un an durant dans les forêts de Carélie du Nord. À son retour, il doit dire à son père ce qu'il compte faire de sa vie. Seul dans la nature, Herman comprend ce qu'il sait déjà : il veut être écrivain ; en fait il l'est depuis toujours. Piochant dans le passé de l'auteur au gré des associations d'idées et d'émotions, le récit explore l'intensité des choses vécues dans la jeunesse, l'expérience troublante du deuil d'une mère, puis d'un père, la prise de conscience que ses parents sont des inconnus. Herman Koch revient aussi sur ses premières amours, sa passion pour la moto, les fois où il a frôlé la mort. Peu à peu se dessine la genèse d'un écrivain doté depuis l'enfance d'un don pour raconter des histoires et d'une fascination pour la mémoire et le temps, qui façonnent et transforment les souvenirs.

Gladys Marivat

★★★☆☆

JOURS DE FINLANDE (FINSE DAGEN)
HERMAN KOCH
TRADUIT DU NÉERLANDAIS PAR ISABELLE ROSSELIN, 272 P., BELFOND, 21 €

Le vrai du faux

Explorant la notion d'authenticité, l'Argentine María Gainza livre un récit fascinant sur le monde de l'art.

Enveloppée dans une fourrure noire, une femme s'enregistre sous un faux nom dans un hôtel à la splendeur passée. Ancienne critique d'art, elle se remémore ses débuts dans un prestigieux cabinet d'expertise, aux côtés de *« La Numéro Un »*, *« une sommité du monde de l'art »* qui semblait *« renifler »* les tableaux plutôt que les regarder, pour distinguer les faux des authentiques. Devenue sa confidente, la narratrice découvre la *« bande des faussaires mélancoliques »*, parmi lesquels la Negra, une imitatrice de génie et peintre de talent. Évanescente, insaisissable, la Negra est une légende. Dans son sillage se dessine le portrait de Mariette Lydis, une artiste qu'elle a inlassablement copiée et dont la narratrice emprunte le nom pour mener son enquête incognito.

Tel un jeu de poupées gigognes, c'est toute une galerie de femmes que ce récit haut en couleur dévoile, et autant d'héritières d'Elmyr de Hory, *« le Vito Corleone de l'art »* et plus célèbre faussaire du XXe siècle. De sa plume alerte, María Gainza fascine et fait se rencontrer personnages réels et fictifs, interrogeant la notion d'authenticité, chez les œuvres comme chez les êtres. À l'image de la lumière noire radiographiant les toiles de maîtres, *La Faussaire de Buenos Aires* scrute les âmes qui en font le charme suranné, et qui possèdent le don de *« transformer l'expérience criminelle en quelque chose de complexe, de noble et d'héroïque »*.

Laëtitia Favro

★★★☆☆

LA FAUSSAIRE DE BUENOS AIRES (LA LUZ NEGRA)
MARÍA GAINZA
TRADUIT DE L'ESPAGNOL (ARGENTINE) PAR GERSENDE CAMENEN, 176 P., CHRISTIAN BOURGOIS, 19 €. EN LIBRAIRIES LE 2 JUIN.

SI LA ROUMANIE M'ÉTAIT CONTÉE

Gabriela Adamesteanu convoque une nouvelle fois sa protagoniste de cœur. Exilée en France avec son mari Petru, Letitia Arcan retrouve celle qu'elle était à Bucarest lors de courts séjours sur place, avec l'intention de faire avancer la réclamation en justice d'un héritage familial aux ramifications complexes. Ici, Adamesteanu poursuit le puzzle géant d'une histoire roumaine dont on entrevoit surtout, au gré des conversations, le début des années 1990. Quand ses amis, autrefois communistes, défendent encore *« ce qu'on appelle la révolution »*, Letitia, elle, cultive toujours son scepticisme et se laisse submerger par des souvenirs plus personnels. Disons-le, un brin de lassitude nous accompagne au fil de ces quelque 500 pages. Trop fleuve sans doute, *Fontaine de Trevi* est pourtant digne de tout notre intérêt.

Juliette Savard

★★☆☆☆

FONTAINE DE TREVI (FONTANA DI TREVI)
GABRIELA ADAMESTEANU
TRADUIT DU ROUMAIN PAR NICOLAS CAVAILLÈS, 546 P., GALLIMARD/DU MONDE ENTIER, 25 €. EN LIBRAIRIES LE 2 JUIN.

MARK KOHN/BELFOND - ROXANA SCHOJETT

Wu Xiaole

Ah ! Si j'étais riche…

L'écrivaine taïwanaise pointe admirablement les dysfonctionnements de son pays à travers l'histoire universelle d'un transfuge de classe.

MIRROR FICTION/RIVAGES

Pendant de longues années, Wu Xiaole a exercé le métier de professeur particulier. Découvrir l'intérieur des foyers, pénétrer l'intimité des familles, confronter les aspirations des parents et celles des enfants : depuis ce poste d'observation idéal de la société taïwanaise, elle a fait naître une littérature puissante et engagée, portrait au vitriol d'un pays fracturé. Dans *Les Enfants des riches*, elle raconte l'histoire de Chen Yunxian, la fille d'un modeste restaurateur qui a œuvré toute sa vie pour s'élever socialement. Une brillante scolarité à l'université, un mariage avec un financier prometteur et un fils en qui elle place toutes ses aspirations. Mais les réalités de Taïwan sont cruelles et pour assurer un brillant futur à son enfant, elle manque de moyens. Alors quand le destin place sur sa route une opportunité en or, elle ne réfléchit pas une seconde avant d'accepter. Lors d'un goûter d'anniversaire chez le patron de son mari, les fils des deux familles se lient d'amitié et ne peuvent se résoudre à se quitter. À tel point que le couple de la haute société propose de prendre en charge les frais de scolarité pour leur permettre d'étudier ensemble dans la primaire la plus cotée. Mais très vite, ce qui ressemblait à un cadeau inestimable prend des allures de sordide engrenage quand de terribles contreparties sont exigées…

Wu Xiaole dissèque avec un humour noir et féroce et un redoutable sens du tragique les drames qui se jouent au sein des familles quand la pression sociale devient intenable et quand l'obsession pour la réussite scolaire et financière s'avère un fardeau trop lourd à porter. En revisitant un sujet littéraire séculaire, la romancière donne à lire un thriller éprouvant. Le lecteur, impuissant, assiste aux errances d'une mère qui se brûle les ailes. Persuadée de grimper habilement les échelons de la pyramide sociale et d'assurer à son fils un avenir radieux, Chen Yunxian se retrouve prise au piège des manigances odieuses de l'*upper-class* et devient la victime collatérale d'une terrible machine à broyer les êtres. **Léonard Desbrières**

★★★★☆
LES ENFANTS DES RICHES
WU XIAOLE
TRADUIT DU CHINOIS (TAÏWAN) PAR LUCIE MODDE, 276 P., RIVAGES, 19 €

3 POCHES À DÉCOUVRIR

★★★☆☆
07.07.07
ANTONIO MANZINI
400 P., FOLIO POLICIER, 8,70 €.
EN LIBRAIRIES LE 9 JUIN.

Depuis que sa femme l'a quitté après avoir découvert qu'il trempait dans de sales affaires, Rocco Schiavone, sous-préfet toxicomane cynique mais attachant, broie du noir. Muté à Gênes, il se souvient de l'assassinat d'étudiants cinq ans plus tôt et d'une affaire de trafic de drogue où pourraient bien être impliqués ses vieux amis malfrats… Un polar bouleversant et à l'humour grinçant. Simon Bentolila

★★★☆☆
CICATRICE
SARA MESA
250 P., RIVAGES POCHE, 9 €

La romancière espagnole explore dans ce thriller amoureux les mécanismes d'emprise entre deux correspondants virtuels. Rencontré sur un forum littéraire, l'intriguant Knut entraîne Sonia dans un jeu pervers. En échange de photos, il lui fait parvenir des colis de livres volés, puis de vêtements, de lingeries et de parfums, jusqu'à la façonner peu à peu à sa fantaisie. Malgré quelques répétitions, Sara Mesa maintient tout le long du récit une intensité folle et dérangeante. S.B.

★★☆☆☆
LES ST. CHARLES
MOLLY KEANE
392 P., LA PETITE VERMILLON, 8,70 €.
EN LIBRAIRIES LE 27 MAI.

Les parents de la narratrice, Aroon, sont d'horripilants fins de race à l'empathie plus que limitée. Alors que la mère peint des croûtes infâmes, le père, jusqu'ici occupé à la chasse, revient amputé de la Grande Guerre, ce qui entraîne cette famille dans sa ruine. Si certaines scènes de vie sont un peu longues, les réflexions d'Aroon sonnent juste comme des vérités universelles. S.B.

Charlie Kaufman

Tout un cinéma

Hilarant, tragique, délirant et profond, le premier roman de ce génie foutraque du septième art américain joue avec le cerveau du lecteur comme avec une boule de bilboquet. Vous laisserez-vous faire ?

Dans le classement des 101 meilleurs scripts établi par le très puissant syndicat des scénaristes américains figurent pas moins de trois bijoux écrits par Charlie Kaufman : *Eternal Sunshine of the Spotless Mind, Dans la peau de John Malkovich* et *Adaptation*. Réalisateur à ses heures, ce New-Yorkais sexagénaire a également livré trois films de son cru : *Anomalisa, Je veux juste en finir* et le sidérant *Synecdoche, New York,* une tragi-comédie postmoderne considérée par certains – dont l'auteur de ces lignes – comme l'une des propositions les plus enthousiasmantes des deux décennies écoulées et, pour d'autres, comme une fable incompréhensible, boursoufflée de prétention. Le premier roman de Kaufman, excellemment traduit par un Claro dont on connaît la prédilection pour les livres-mondes, ou monstres, joue peu ou prou dans la même cour, et reprend les thèmes favoris du cinéaste : le temps, la mort, la mémoire, le cinéma – le réel et ses virus, si l'on préfère. En 2016, alors qu'il était en train d'y travailler, l'auteur lâchait quelques indices : *« C'est un livre impossible à adapter au cinéma*. […] *Qui parle d'un film impossible*. » Impossible à résumer, aussi ? On peut tout de même essayer.

Accro aux réseaux, réglementairement névrosé, le critique Balaam « B. » Rosenberger Rosenberg rencontre en Floride – dans la plus vieille ville du pays – un homme seul et lui aussi sans âge : Ingo Cutbirth, fan de Jung et de *« sa notion d'inconscience collective »,* qui a passé quatre-vingt-dix ans de sa vie à réaliser un film d'animation en mouvement long de trois mois.

UN MILLION DE « DONALD TROMPE »

Après la mort de celui-ci, B., qui voit dans cet interminable-métrage un chef-d'œuvre absolu, de ceux pouvant changer le monde, décide de lui consacrer un ouvrage pareillement inoubliable. Problème : le miracle part en flammes dans un camion. B. – juif ou non juif ?, une question cruciale parmi d'autres – , B., donc, crame avec, s'en sort de justesse après un coma artificiel de… trois mois, bien sûr et, à partir d'un photogramme miraculeusement sauvé, entreprend de se rappeler l'histoire dans ses moindres détails et de la retranscrire. Il en appelle à un *« hypnothérapeute assermenté »,* multiplie les jobs idiots et les relations toxiques, réfléchit au *« psychisme auto-référentiel et complaisant »* de *« l'atroce petit scénariste du nom de Kaufman »,* bref, perd joliment pied. À ce stade, nous n'en sommes pas à la moitié du livre. B. n'a pas encore rétréci au point de pouvoir dormir dans le tiroir à chaussettes de son accoucheur de souvenirs, n'a pas encore rencontré Abbitha, la visiteuse du futur qui lui parle dans ses rêves, ne s'est pas encore retrouvé face à face avec un million de *« Donald Trompe »* aux voix d'anges en guerre mortelle contre une entreprise de fast-food, ni fait la connaissance de Calcium, la fourmi super-intelligente du futur, héroïne terminale du film d'Ingo Cutbirth, confrontée à son propre squelette.

« Quand l'élève est prêt, le maître apparaît. » Servi par une langue étonnamment limpide et par un humour à tous crins, *Antkind* demande beaucoup au lecteur *(« Toi qui entres ici, laisse ta raison au vestiaire »),* mais lui rend sa confiance au centuple. Plus qu'un roman : une expérience.

Fabrice Colin

★★★★☆
ANTKIND (ID.)
CHARLIE KAUFMAN
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CLARO, 864 P., SOUS-SOL, 29,50 €

PETR HLOUSEK/FESTIVAL DE DEAUVILLE

Guido Morselli

Vivre nous tue

L'écrivain italien anticipe son propre suicide dans un roman dystopique où la beauté de la nature le dispute à la solitude de l'homme. Un récit fulgurant.

À la mémoire de l'humanité disparue, le narrateur de cette fable aux accents éminemment kafkaïens, unique rescapé d'une évaporation de masse, érige, sur une place de marché, un brinquebalant cénotaphe. Deux voitures, *« une vingtaine de téléviseurs »*, *« quelques appareils photo, quelques caméras et des caisses de bouteilles de Coca-Cola. Au sommet, à trois mètres du sol environ, un panneau immense* […], *et cette invitation : "Envolez-vous… vers un monde meilleur." »* Vœu pieux, prière, hypothèse ? On ne le saura jamais. Ne reste qu'un homme qui, le jour de son quarantième anniversaire, s'est enfoncé dans une grotte pour en finir et, renonçant in extremis, en est ressorti pour constater qu'il était seul : définitivement. Est-il vivant, ivre, détruit, ne se prononce pas ? Qu'est-ce que cet ailleurs un peu suisse qui le regarde déambuler, cette Terre désormais dépeuplée de bipèdes, où la nature a repris ses droits ?

En 1973, lassé des lettres de refus, le sexagénaire Guido Morselli se logeait une balle dans la tête. *Dissipatio H.G.* signe à la fois la répétition anticipatrice de ce geste et le déploiement bouleversant d'un autre possible. Tour à tour résigné ou plein d'espoir, le narrateur s'abîme dans les gouffres de la philosophie. Freud, Montaigne, Hegel, Dostoïevski et consorts sont appelés au chevet d'une psyché affolée en quête d'oxygène. Cette solitude incurable : présent ou châtiment divin ? Les hommes ont-ils cédé à une folie, à un ordre ? Existe-t-il une vraie différence entre la vie et ce que la vie n'irrigue pas ? Et si nos solitudes, nos mots viciés, notre ignorance, nous condamnaient dès le commencement à un simulacre d'existence ? *« La mort biologique n'est que le perfectionnement d'un état dans lequel nous nous trouvons déjà. »* Plus loin, c'est le scintillement éblouissant des glaciers, la beauté insolite d'un réel inhabité, un dialogue apaisé avec *« le petit Dr Karpinsky »*, son seul ami ici-bas, mort depuis longtemps, et pourtant plus vivant que quiconque. *« Le monde, c'est moi, et je suis fatigué de ce monde, de ce moi. »* Foudroyant.

F.C.

DR/PAYOT-RIVAGES - JOHN ZUMPANO/SONATINE

★★★★★
DISSIPATIO H.G. (ID.)
GUIDO MORSELLI
TRADUIT DE L'ITALIEN PAR MURIEL MORELLI, 174 P., RIVAGES, 18 €

QUE VAUT ?

LA SUITE D'ANGEL HEART

Des nouvelles de Harry Angel quarante ans après *Le Sabbat de Central Park*, paru à la « Série noire » en 1980. Le roman de Hjortsberg avait agité le polar à l'époque parce qu'il marchait sur les plates-bandes de l'ésotérisme et du fantastique. Agitation renouvelée lorsque le cinéaste Alan Parker l'adapta au cinéma en 1987 avec Robert de Niro et Mickey Rourke, grandes stars du moment, sous le titre *Angel Heart*. Il était question d'un détective privé, Harry Angel (jeu de mots), embauché par Louis Cyphre (jeu de mots, bis) pour rechercher Johnny Favorite, un crooner disparu. À la fin du roman, Angel est arrêté par la police pour le meurtre de sa copine Epiphany (jeu de mots, ter).

L'Ange de l'enfer commence là. Harry Angel parvient à s'échapper et se lance à la poursuite de Louis Cyphre, notamment dans le Paris des années 1950. C'est peu de dire que William Hjortsberg a raté son roman : Angel passe de lieu en lieu – cabaret, boîte de nuit, spectacle de magie… – pour demander aux uns et aux autres s'ils n'ont pas vu Cyphre. Toute chose qui aurait pu se régler en un chapitre. Rien d'autre à se mettre sous l'œil. L'ennui guette et s'installe. Puis un voyage à Rome et retour à Paris. Ça bouge un peu plus. Angel ne retrouve Cyphre qu'au dernier chapitre ; c'est ballot. Le final s'annonce. Il est tellement prévisible que c'est lui qui advient. L'enfer jusqu'au bout. **Éric Libiot**

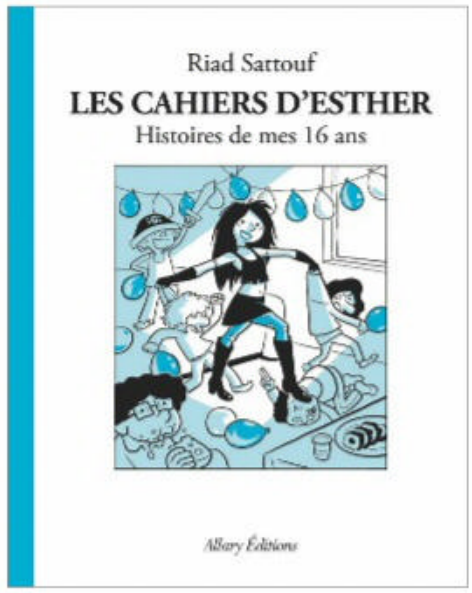
☆☆☆☆☆
L'ANGE DE L'ENFER (ANGEL'S INFERNO)
WILLIAM HJORTSBERG
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR ÉTIENNE GOMEZ, 432 P., SONATINE, 22 €

Riad Sattouf

LES CAHIERS D'ESTHER. HISTOIRES DE MES 16 ANS

Elle grandit, l'air de rien. C'est sans doute la première réflexion qui nous passe par la tête à la lecture du nouveau volet des désormais fameux *Cahiers d'Esther.* On tient en effet le septième tome – déjà ! – de cette saga intimiste, montrant la « vraie » vie d'une fillette devenue aujourd'hui adolescente. L'héroïne de Riad Sattouf passe en classe de seconde et fête son 16e anniversaire. L'heure des choix se rapproche dans cette période gangrenée par la pandémie, imposant le port du masque chirurgical et secouée par l'assassinat de Samuel Paty. Avec ce trait faussement naïf si spécifique et son parti pris de bichromie, l'auteur de *L'Arabe du futur* continue de décrire le quotidien d'Esther, entre Paris et la Bretagne. Il y a le lycée (où traînent les *« fumeurs »,* pas seulement de cigarettes), les profs (dont l'improbable *« Crotte-de-nez »,* qui *« raconte tout le temps sa vie au lieu de faire cours »*), la famille (tiens, son frère aîné, Antoine, a une magnifique petite amie influenceuse !) et les soirées « baby-sitting » qui portent parfois mal leur nom. Digressions sur les expressions « nique ta mère » ou « fils de pute », désagréments capillaires, découverte du « tue-lapin » et autres rêvasseries sur des beaux visages masculins (dont celui de Timothée Chalamet) comptent parmi les grands moments de cette *Histoires de mes 16 ans* qui se révèle beaucoup moins légère qu'il n'y paraît. Alors, comme le dirait cet épatant petit bout de femme, *« je vous laisse et pis j'ai hâte de retourner me coucher du coup ».*

Baptiste Liger



LES CAHIERS D'ESTHER. HISTOIRES DE MES 16 ANS
RIAD SATTOUF
56 P., 17,90 €. COPYRIGHT ALLARY.
EN LIBRAIRIES LE 2 JUIN.

MARIE ROUGE/ALLARY

BIO EXPRESS

1978

Naissance à Paris de Riad Sattouf, d'un père syrien et d'une mère bretonne. Après avoir passé ses jeunes années entre le Liban et la Syrie, il rejoint la France avec ses parents à l'âge de 12 ans. Lors de leur divorce, il poursuivra sa scolarité du côté de Rennes.

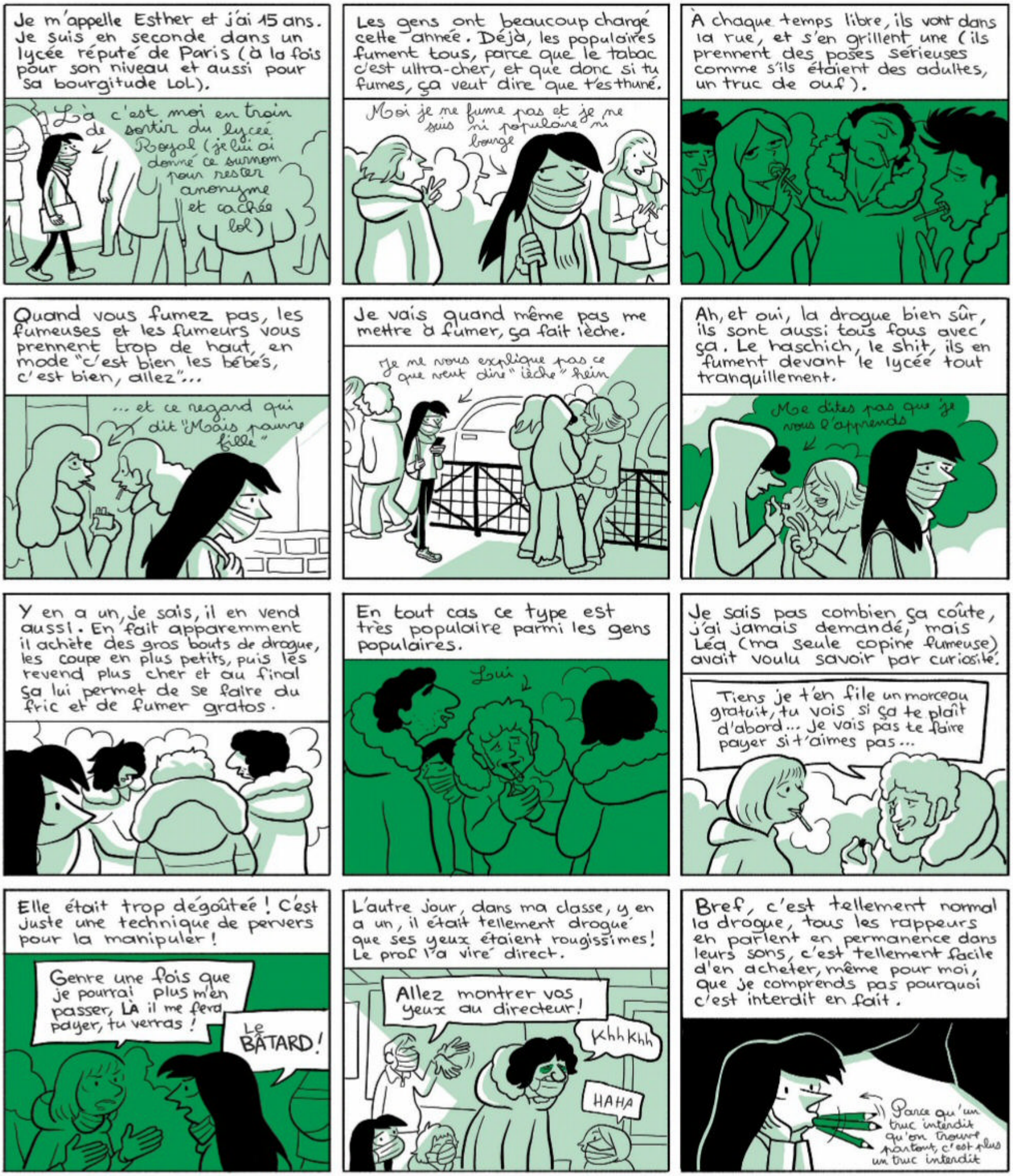
2000

Après un passage aux Beaux-Arts et aux Gobelins, Riad Sattouf publie sa première BD (sur un scénario d'Éric Corbeyran), *Petit verglas.* Ce sera le début d'une belle carrière marquée par de célèbres séries : *Pascal Brutal*, *L'Arabe du futur* ou *Les Cahiers d'Esther,* entre autres.

2009

Considéré comme un fin observateur de l'adolescence depuis *La Vie secrète des jeunes,* il signe son premier long-métrage, *Les Beaux Gosses.* De cette expérience – et de celle du comédien Vincent Lacoste –, il tirera une nouvelle série, *Le Jeune Acteur,* dont le premier volet est sorti l'an dernier.

La technique de pervers



(D'après une histoire vraie racontée par Esther A., 15 ans)

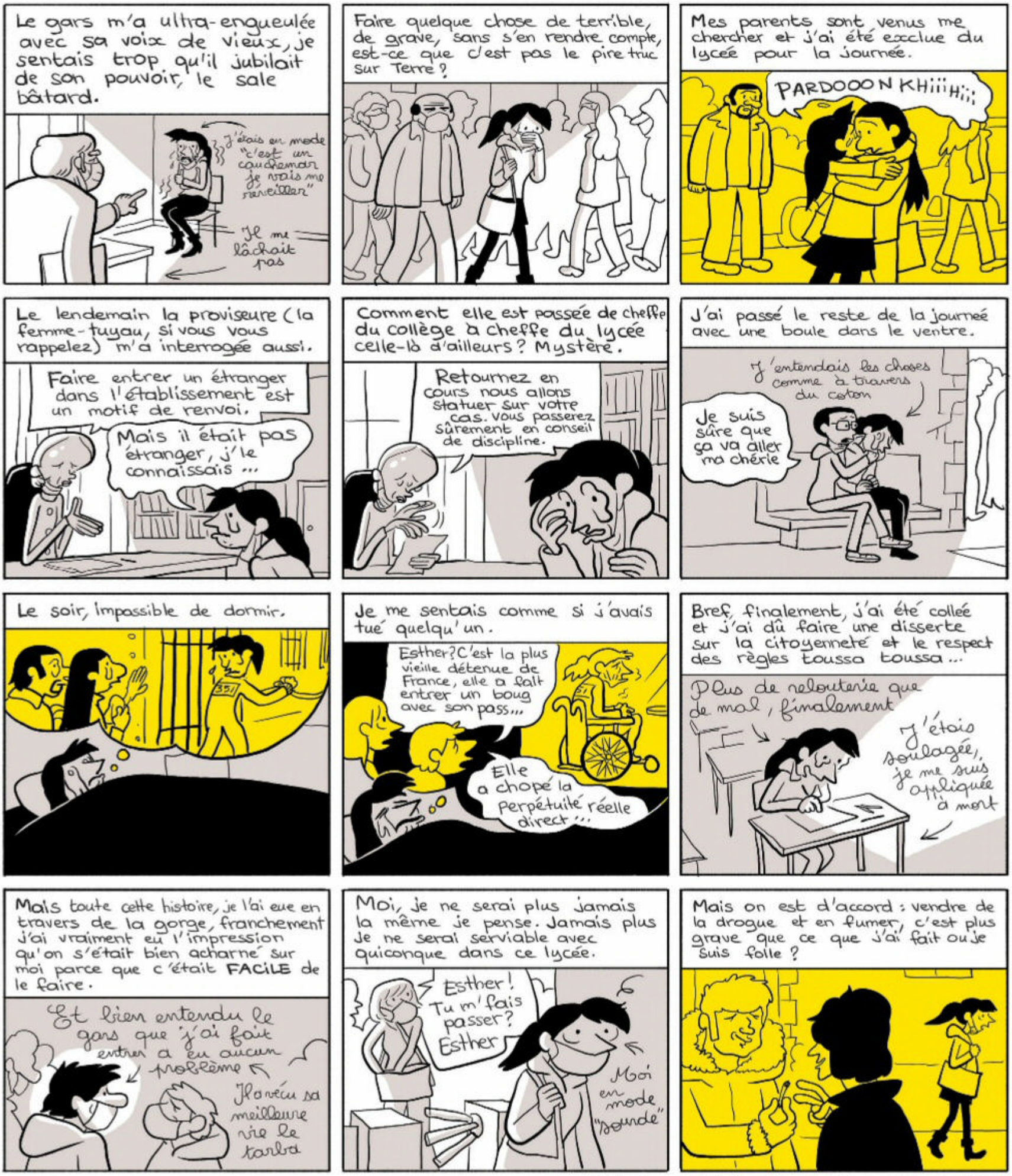
Riad Sattouf

La situation gravissime

(D'après une histoire vraie racontée par Esther A., 15 ans)

Riad Sattouf

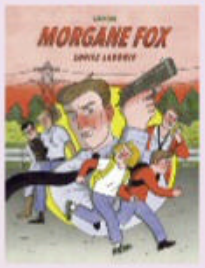
La boule dans le ventre



(D'après une histoire vraie racontée par Esther A., 15 ans)

Riad Sattouf

3 ALBUMS EN PLUS



★★★★☆
MORGANE FOX
LOUISE LABORIE
144 P., SARBACANE, 28 €

Couleurs vives, dessins de fanzines, humour piquant : cet album réjouissant rend un bel hommage à la pop culture. Morgane est une collégienne amoureuse de Tony Fox, héros de série télé. Quand Tony est mis au placard, Morgane décide d'aller sauver son idole. Il y a du vécu (ou du rêvé) dans cette histoire délirante menée à grande vitesse. **E.L.**

★★★☆☆
L'OURS DE CEAUSESCU
AURÉLIEN DUCOUDRAY, GAËL HENRY, PAUL BONA
134 P., STEINKIS, 20 €

Un moment d'histoire et une fable. La fin du régime des Ceausescu, dictateurs roumains pendant vingt-cinq ans, et le destin de quelques personnages : poète, femme de ménage, clown… Le scénariste Aurélien Ducoudray imagine un ironique retournement de l'histoire, le dessinateur Gaël Henry offre à ce récit un trait expressif, une hésitation maîtrisée, qui déplace le curseur de la vérité pour que l'art se venge des atrocités du monde. **E.L.**

★★★☆☆
T'ZÉE
APPOLLO, BRÜNO
160 P., DARGAUD, 22,50 €

Depuis la série *Tyler Cross*, le dessin de Brüno impose sa force et sa singularité. Un trait épais, anguleux, magnifique. Il retrouve Appollo pour une histoire de violence et de passion inspirée par la fin du dictateur zaïrois Mobutu (rebaptisé T'Zée) et *Phèdre*, la tragédie de Racine (l'amour entre Bobbi et son beau-fils Hippolyte). Une grande saga qui mêle romanesque et mythologie. **E.L.**

Jean-Louis Tripp

Souvenirs de l'au-delà

Le Petit Frère **est l'histoire d'une disparition, d'un drame, d'un deuil. C'est aussi un album émouvant qui dessine les souvenirs d'une famille meurtrie. Le ton est juste, jamais larmoyant. Une réussite tenue de bout en bout.**

Août 1976. La famille Tripp est en vacances et parcourt le Finistère en roulotte. La mère, les enfants, la copine, l'oncle, la tante… La joie et l'insouciance. Jean-Louis a 18 ans, ses deux frères, Dominique et Gilles, 14 et 11 ans. Gilles a les lèvres tachées de mûres et il chante faux. Il veut aller retrouver sa mère qui suit le convoi à vélo. Il s'extrait de la roulotte, se pose sur le marchepied. Un bruit. Un choc. La voiture qui fauche Gilles s'enfuit. Les secours tardent. Gilles meurt le lendemain à l'hôpital. Et puis la sidération, la douleur, le deuil, l'enterrement, le procès du fuyard. Les souvenirs que chacun garde pour soi. Les non-dits. Le regard vide du père, le silence de la mère. La vie a continué, il y a eu des rires, des pleurs, des enfants sont nés. Les photos ont jauni mais elles sont toujours accrochées au mur. Jean-Louis est devenu dessinateur, auteur de BD. Il a copiné avec Loisel avec qui il a signé *Magasin général*.

Et un jour, les cheveux gris sont venus et les souvenirs se sont faits plus prégnants. Jean-Louis a voulu raconter l'histoire de Gilles. L'histoire de sa mort. L'histoire d'une vie sans lui. L'album porte un titre simple : *Le Petit Frère*. Cet album est un cri, un sourire, une trace. Gilles est mort, le vent a emporté ses mots mais le crayon de son grand frère lui dessine un présent. Le trait noir et blanc, parfois en couleurs, de Tripp saisit ce temps qui passe mal. La culpabilité avouée, la sérénité esquissée. La fratrie retrouvée.

Éric Libiot

★★★★☆
LE PETIT FRÈRE
JEAN-LOUIS TRIPP
344 P., CASTERMAN, 28 €

JEANLOUIS TRIPP/CASTERMAN 2022

Une fin en soie

L'autrice galloise Manon Steffan Ros offre un roman postapocalyptique plein de délicatesse et d'amour.

Il s'appelle Dylan. Elle s'appelle Rowenna. L'un est le fils, l'autre, la mère. Chacun leur tour, ils se livrent dans un journal intime, alternant les chapitres. Voilà près de huit ans désormais que ce garçon et sa mère vivent là, voisins d'une habitation laissée vide comme c'est le cas partout dans la ville en contrebas. Il faut désormais faire pousser les légumes, chasser le lièvre, se débrouiller pour survivre dans un monde où les oiseaux ont disparu. L'histoire s'ancre dans un futur très proche et leur passé correspond à notre époque, mais le roman ne repose pas sur la dystopie. Grâce à cette temporalité, la romancière engage subtilement le lecteur à questionner nos drôles d'habitudes. Il fut un temps où Rowenna avait un smartphone et des applications pour tout et rien…

L'intrigue s'épaissit surtout autour de ce que les deux protagonistes nomment pudiquement *« La Fin »*. L'une des facettes les plus réussies du *Livre bleu de Nebo* est certainement l'exploration de la singulière relation entre cette mère et son fils. Manon Steffan Ros, écrivaine galloise pour la première fois publiée en France, offre un récit postapocalyptique généreux et bouleversant.

Rapahële Botte

★★★★★

LE LIVRE BLEU DE NEBO (THE BLUE BOOK OF NEBO)

MANON STEFFAN ROS

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR LISE GAROND, 176 P., ACTES SUD JUNIOR, 15,50 € (DÈS 13 ANS)

NAUFRAGÉE DE L'ESPOIR

Dans ce village de bord de mer, tout tourne autour de la conserverie dirigée par les parents de Wendi. On y livre *« la poiscaille »*, on la met en boîte et on envoie les déchets dans la *« Zone »*. Un jour, une femme s'échoue sur un rocher. Elle ne sait plus qui elle est, ignore son passé et mélange ses mots. Pour Wendi, le plus simple est de l'appeler Zarra, comme ce qui est inscrit sur sa robe. Avec une douceur étonnante baignée de couleurs pastel, l'auteur et illustrateur Gaëtan Dorémus touche du doigt l'âpreté du travail et la dureté de la situation des migrants. Porté par la musicalité des mots, *Zarra vient de la mer* évoque la force de l'amitié, la solidarité et la possibilité d'une nouvelle vie.

R.B.

★★★☆☆

ZARRA VIENT DE LA MER

GAËTAN DORÉMUS

88 P., LA PARTIE, 18 € (DÈS 6 ANS)

LIBRARIES WALES

ET AUSSI…

★★★☆☆

L'AMOUR, C'EST POUR LES LOOSERS

WIBKE BRUEGGEMANN

352 P., GALLIMARD JEUNESSE, 17 € (DÈS 14 ANS).
EN LIBRAIRIES LE 26 MAI.

Il ne faut que quelques pages à *L'amour, c'est pour les loosers* pour montrer que Phoebe, 15 ans, n'est pas le genre d'adolescente à arrondir les angles. Le début de son récit, écrit à la façon d'un journal intime 2.0, livre l'ampleur des catastrophes traversées : sa meilleure amie est tombée amoureuse et sa mère, médecin dans l'humanitaire, la confie une fois de plus à sa marraine avant de rejoindre la Syrie… Alors Phoebe tente d'affronter la situation en passant au crible ce à quoi elle fait face : les échanges avec sa mère, les questions sur son père décédé, son petit boulot dans la friperie de Kate, mais surtout la mystérieuse et intelligente Emma avec qui elle travaille…
Les digressions de Phoebe prennent les atours d'une comédie romantique moderne dans laquelle la sexualité est abordée avec tout le sérieux et l'humour qu'elle mérite.

R.B.

★★★★☆

ELLE TOURNE COMME ÇA

MARTINE LAFFON, ICINORI

32 P., LES FOURMIS ROUGES, 14,50 € (DÈS 3 ANS)

« On dit qu'ils sont venus par un soir de lune grise… » Dès la première page de cet album, le ton est donné entre poésie, légende et rêverie. Quatre géants à l'allure gracile et au visage rond ont donc débarqué sur la planète, leurs interrogations et leur envie de bien faire en bandoulière… *« C'est rond, c'est bleu et ça tourne tout doucement… »* constate l'un d'entre eux au fil de leur découverte. Les mots de Martine Laffon entraînent le lecteur dans un récit célébrant les mystères de la vie sur Terre, tandis que le travail des couleurs d'Icinori apporte profondeur et élégance à ces pages. *Elle tourne comme ça* est sorti en 2014 et cette réédition en petit format est une merveille.

R.B.

QUE VAUT ?

LA NOUVELLE TRADUCTION DE DES SOURIS ET DES HOMMES

À la fois autrice et traductrice, Agnès Desarthe a guidé de l'anglais vers le français plus d'une trentaine d'ouvrages, dont deux de Virginia Woolf. Sa passion de la traduction est justement à l'origine de cette version toute neuve dans notre langue du célèbre roman de Steinbeck, *Des souris et des hommes.* Mais nous avions déjà vibré à la lecture de l'interprétation précédente de ce grand texte, due à Maurice-Edgar Coindreau ; alors, que nous apporte cette relecture ? Agnès Desarthe elle-même nous fournit des amorces de réponse. Cette traduction nouvelle peut être considérée comme une renaissance de l'œuvre, ou plus humblement comme un rajeunissement. Seul le texte original, fort de son authenticité, revêt un caractère définitif.

« Les traductions d'un texte vieillissent plus vite que l'original », **nous révèle l'écrivaine. Phénomène étrange, qui n'empêche nullement certaines traductions considérées comme anciennes d'avoir conservé tout leur charme. Mais le traducteur ne fait pas que remettre au goût du jour certaines formules. Il s'approprie le texte. Il l'« interprète », comme le musicien la partition. Comparaison stimulante. Non, traduire n'est pas inévitablement trahir. Si Agnès Desarthe a remarquablement mis en vibration l'œuvre avec le temps présent, elle a aussi communiqué aux mots de Steinbeck une sensualité, un rythme, qui font de cette version une magnifique réussite et une invitation à redécouvrir ce roman.**

Serge Sanchez

★★★★★
DES SOURIS ET DES HOMMES (OF MICE AND MEN)
JOHN STEINBECK
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) ET PRÉFACÉ PAR AGNÈS DESARTHE,
144 P., GALLIMARD, 16 €

Dominique de Saint-Pern

Les mondes d'Edmonde

Cette suite très attendue de la biographie d'Edmonde Charles-Roux par Dominique de Saint-Pern comblera ceux qui avaient été emportés par le premier volet de cette « vie-roman ». Fille de la haute bourgeoisie, audacieuse pour certains, effrontée pour d'autres, Edmonde ne pouvait transiger avec les règles de son milieu. Contre les siens, elle choisit l'accomplissement d'un destin unique. Nous la retrouvons ici en novembre 1945. Grande résistante durant la guerre, elle vient d'être rendue à la vie civile après avoir suivi comme infirmière la 5e division blindée du général de Lattre. C'est alors qu'elle rencontre Hélène Lazareff, qui lance un nouveau magazine : *Elle*. Innovation extraordinaire : 99 % de la rédaction est composée de femmes !

Au grand dam de sa famille, Edmonde obéit à sa vocation d'indépendance, d'émancipation. Les femmes sont alors éligibles et électrices ! Un monde nouveau demande à naître. La presse people s'en fait l'écho. Après de modestes débuts, on verra l'ascension de la femme de lettres. On croisera des personnages flamboyants, tels le photographe Doisneau, le peintre Derain, Chanel, Françoise Giroud, Aragon… Sans oublier Gaston Defferre et François Mitterrand. Le casting d'*Edmonde, l'envolée* est exceptionnel et l'époque brillamment restituée par la plume alerte de Dominique de Saint-Pern. **S.S.**

★★★★☆
EDMONDE, L'ENVOLÉE
DOMINIQUE DE SAINT-PERN
350 P., STOCK, 22 €

Mathieu Riboulet

Patrick Boucheron

Leçons de partage

À l'hiver 2015, dans la sidération des attentats de *Charlie Hebdo*, Mathieu Riboulet et Patrick Boucheron s'étaient efforcés de *« prendre dates »* et de réamorcer, par leur dialogue devenu livre, la possibilité si violemment entachée de dire « nous ». Deux ans plus tard, à l'été 2017, ils prolongeaient l'expérience au Banquet de Lagrasse, lors de *« conversations sur l'histoire »* introduites par l'un et menées par l'autre. Déjà rassemblés dans un très court livre autonome *(Nous campons sur les rives)*, les « préludes » de Mathieu Riboulet recouvrent ici leur fonction première de *« mettre le feu aux poudres »*, comme l'écrit Boucheron. Il faut certes faire un effort d'imagination pour se projeter sous la halle occitane en plein mois d'août et saisir pleinement le buissonnement de références et clins d'œil contextuels des leçons, vouées à l'oral, de l'historien.

Mais les réflexions lancées sur l'ici et l'ailleurs, le nom des lieux, le rôle de l'utopie et des ruines ou la portée poétique et signifiante d'expressions toutes faites – réunies aujourd'hui sous le titre *Nous sommes ici, nous rêvons ailleurs* – n'en restent pas moins passionnantes. Ni moins denses et intenses les mots de son ami écrivain, qui, quoiqu'à bout de forces (il succombera à sa maladie quelques mois plus tard), savait mieux que personne *« ouvrir »* à l'autre ses livres et sa parole. **Camille Thomine**

★★★☆☆
NOUS SOMMES ICI, NOUS RÊVONS D'AILLEURS
PATRICK BOUCHERON, MATHIEU RIBOULET
128 P., VERDIER, 15 €

ISABELLE NORI/STOCK - SOPHIE BASSOULS/VERDIER - GHILA KRAJZMAN/VERDIER

Stefan Hertmans

Va, vis et ne dis rien

Le silence résonne partout chez l'écrivain belge néerlandophone, et par deux fois chez Gallimard en ce mois de mai. Tendons l'oreille.

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD - DR/UNES

Stefan Hertmans est surtout connu en France en tant que romancier, s'imposant peu à peu comme l'un des plus grands écrivains de notre temps. Les éditions Gallimard, avec deux publications concomitantes, *Poétique du silence* et *Sous un ciel d'airain. Poèmes 1975-2018*, nous permettent de découvrir un autre pan de son œuvre.

Les quatre essais réunis dans *Poétique du silence*, autour de Trakl, Büchner, Hofmannsthal, Celan et Sebald, s'interrogent sur les *« limites de la langue »*. Pour Hertmans, ce *« mutisme philosophique »* traduit à la fois une rupture avec le romantisme et constitue la *« tragédie de la modernité »*. De la *Lettre de Lord Chandos* à la poésie de Paul Celan, la césure du langage mise en évidence par Hölderlin renvoie à *« la fracture irréparable entre les dieux et les humains »*. Si elle relève d'une radicalité littéraire, cette fissure est également ce qui protège de l'inflation de la parole au risque que le sens et la musique soient recouverts par le bruit. L'homme est cet être qui ne peut s'arrêter de parler car c'est pour lui la seule manière d'épancher son *« obsession de la réalité »*.

Dans ses propres poèmes, Hertmans s'inscrit dans cette lignée, ainsi qu'il le précise, implicitement, dans la préface écrite pour *Sous un ciel d'airain*, anthologie recouvrant plus de quatre décennies de poésie : *« Tout poète doit écrire son propre* Art de la fugue, *avec à l'arrière-plan le vacarme de l'actualité. »* Mêlant l'intime, la sensibilité à l'ailleurs et le dialogue avec les figures littéraires tutélaires, ces poèmes sondent cette quête insoluble de l'adéquation entre l'écriture et le réel : *« Tu n'auras jamais assez de mots/pour la consolation du changement./Car la vie, stupidement,/veut toujours autre chose/dans la même chose. »* La poésie procède d'une *« beauté rebelle »* qui tend vers cette impossible réconciliation. Dans un style sobre et affûté, sur la ligne de crête entre prosaïsme et métaphore, Stefan Hertmans en propose peut-être la meilleure définition, apportant la clarté par l'énigme qu'illustrent ces deux vers : *« Nous dérivons loin de notre vision/vers un horizon sans nom. »* **Thierry Gillybœuf**

★★★★☆

POÉTIQUE DU SILENCE (HET ZWIJGEN VAN DE TRAGEDIE)

STEFAN HERTMANS

TRADUIT DU NÉERLANDAIS (BELGIQUE) PAR ISABELLE ROSSELIN,
128 P., GALLIMARD/ARCADES, 13,50 €.

★★★★☆

SOUS UN CIEL D'AIRAIN. POÈMES 1975-2018

STEFAN HERTMANS

TRADUIT DU NÉERLANDAIS (BELGIQUE) PAR PHILIPPE NOBLE,
304 P., GALLIMARD/DU MONDE ENTIER, 21,50 €.
EN LIBRAIRIES LE 26 MAI.

Deux mains sur la terre

À l'âge de 25 ans, il a mis fin à ses jours en s'allongeant sur les rails du train à Shanghaiguan quelques mois avant le massacre de Tian'anmen. Depuis, Hai Zi est devenu l'objet d'un culte en Chine, en particulier chez les jeunes générations, qui le considèrent comme un génie martyr. Publiés pour la première fois en France, ses poèmes courts, écrits entre 1983 et 1989, permettent enfin de découvrir cet auteur important dont la trajectoire fulgurante commence dans sa famille paysanne de la province d'Anhui et se poursuit à Beijing où il part étudier le droit. La nature et la terre se déclinent partout dans cette œuvre aux accents mystiques, hantée par la douloureuse célébration d'un lien à jamais rompu avec la ruralité et l'amour. Le poète crée des images toujours plus étonnantes avec le matériau de ses dépossessions : *« Mes épaules/étaient deux vieilles maisons/ qui avaient abrité tant de choses/elles avaient même abrité les nuits. »* Et plus loin : *« verre d'alcool, tu es une vieille salle de classe sombre et délabrée/, engloutie dans l'eau de mer »*. Le motif du village perdu, de la vieille mère ainsi que les mille objets qu'il anime sous nos yeux parviennent à transformer les larmes de la solitude en celles d'une infinie et émouvante tendresse.

Estelle Lenartowicz

★★★☆☆

LE LANGAGE ET LE PUITS. POÈMES COURTS COMPLETS 1983-1989

HAI ZI

TRADUIT DU MANDARIN PAR YUJIA YANG,
320 P., UNES, 25 €

Annick Cojean

Femmes de l'être

La journaliste nous offre un nouveau recueil – toujours aussi touchant – de parcours de vie, où trente-quatre personnalités féminines se livrent, sans poses ni faux-semblants.

STÉPHANE DE BOURGIES/GRASSET

En 1972, la féministe américaine Gloria Steinem lance le premier numéro de *Ms.*, magazine féminin dont la couverture met à l'honneur des femmes qui reconnaissent avoir avorté alors que cela est illégal. Dans *Nous ne serions pas arrivées là si…*, elle détaille les objectifs de cette aventure éditoriale : *« Témoigner de ce que vivaient les femmes, partager leurs histoires, faire émerger une communauté d'expériences et de préoccupations, provoquer des débats, abolir les clichés, faire avancer les lois en faveur des droits des femmes… »* On pourrait transposer ce programme aux entretiens réalisés par la journaliste Annick Cojean pour *Le Monde* et compilés pour la seconde fois dans un recueil qui réunit une trentaine de rencontres avec des femmes artistes, sportives ou scientifiques, ou encore connues pour leur engagement politique et militant. Chacune d'entre elles débute avec cette phrase à compléter, qui marque un moment charnière de leur vie, un point de bascule, un déclic.

LES CONTOURS D'UNE IMAGE

L'exercice pourrait contribuer à la mythification d'un parcours, entériner l'itinéraire original de personnalités exceptionnelles. Bien au contraire : encouragées par des interventions qui suggèrent sans diriger, ces femmes se racontent par des souvenirs, des rencontres, autant d'incises qui éclairent autrement les contours d'une image publique généralement réductrice. Lors d'un festival du *Monde* organisé en 2021, Annick Cojean explicitait sa démarche : « *Je pars en quête de la personne derrière le personnage.* » Sa sollicitude permet aux interviewées de se confier sur des aspects inédits de leurs trajectoires, faites de phases et de coups d'arrêt, de doutes et de questionnements. Dans la préface, la journaliste prévient : *« Elles ne prennent jamais*

la pose. Ne jouent pas les "puissantes". » Et c'est ce qui fait l'intérêt et la richesse de ces textes : loin de relater une réussite toute tracée, ils révèlent l'existence de rapports de force dans l'enfance, de conflits dans les sphères familiale et scolaire, la difficulté d'évoluer dans un système où la différence signifie l'isolement. Une différence d'abord caractérisée par le fait d'être femme, accentuée parfois par la pauvreté, l'orientation sexuelle, la couleur de peau ou d'autres particularités découvertes au fil des récits.

La jeunesse prend souvent la forme d'un véritable calvaire, où l'imaginaire devient refuge. *« J'étais impatiente et en perpétuelle recherche d'un ailleurs. Un autre monde m'attendait, j'en étais sûre. Un monde où tout serait plus intense, plus magnifique et où l'on comprendrait que j'étais un cygne, et non pas le vilain petit canard que voyait mon entourage »,* confie l'actrice Rossy de Palma. Pas d'encensement ni de nostalgie des jeunes années donc, tout au plus celles-ci ont-elles servi de moteur lorsque la lutte pour s'affirmer en a découlé. Nancy Huston distingue ainsi en elle la Nancy du passé : *« Une partie de moi est cette dame désormais âgée qui a vécu beaucoup de choses : elle parle politique, s'indigne des injustices, s'inquiète du changement climatique* […]. *Et puis il y a cette petite fille que je chéris, car elle m'a tant apporté, mais qu'il me faut canaliser vers la littérature pour éviter qu'elle ne fracasse tous les objets de la maison. »*

PERMIS DE VIEILLIR

Loin d'être vu comme le terme d'un decrescendo, l'âge est souvent décrit comme une ère libératrice. Isabella Rossellini résume simplement : « *Quand on est vieux, on se fiche bien de ce que pensent les gens.* » Affranchies d'un regard qui les valorisait d'abord par leur physique et d'attentes extérieures impossibles à concilier avec leurs aspirations, les femmes vieillissantes se découvrent une vitalité nouvelle loin des contraintes extérieures. Marjane Satrapi annonce : *« J'ai tant de projets. Et notamment un super plan pour mes 70 ans. Impossible de vous en dire davantage mais je vous garantis que je surprendrai. Cet âge m'autorisera enfin toutes les audaces et ce sera délicieux. On me pardonnera puisqu'on se dira : "Elle est vieille." J'en suis presque impatiente. »* Gloria Steinem, Laure Adler, Emma Thompson, ou Chris, qui n'a pas encore 40 ans, vont dans le même sens.

Qu'est-ce qui rapproche ces personnalités aux âges, métiers et situations si divers, sinon qu'elles sont connues du grand public ? Il est frappant de voir à quel point ces dernières se remettent en question en permanence, gardent en tête l'idée que rien n'est jamais acquis, l'affirmation de soi ne s'obtenant qu'au prix de luttes entreprises depuis toujours dans un système auquel il faut s'opposer pour réussir à se construire et à être reconnue. Toutes saluent aussi les combats féministes de la génération actuelle. C'est une autre qualité de *Nous ne serions jamais arrivées là si…* : entreprendre de tisser une solidarité intergénérationnelle d'autant plus indispensable qu'à l'heure où le droit à l'avortement redevient, par exemple, menacé aux États-Unis, il convient bien d'admettre qu'effectivement… rien n'est jamais aquis. **Eugénie Bourlet**

★★★★☆
NOUS NE SERIONS PAS ARRIVÉES LÀ SI…
ANNICK COJEAN
400 P., GRASSET/LE MONDE, 22 €

ELLES DONNENT LE LA

La jeune cheffe d'orchestre Beatrice Venezi propose de découvrir vingt femmes musiciennes, compositrices, interprètes à l'œuvre souvent méconnue, s'inscrivant ainsi dans la (re)découverte patrimoniale de grandes artistes féminines. De l'abbesse Hildegarde de Bingen à Hildur Gudnadóttir, oscarisée en 2020 pour la musique du film *Joker,* derrière ces femmes de, filles de, sœurs de, élèves de figures masculines se cachent des œuvres parfois détruites, empêchées… Mais l'autrice suggère dans *Fortissima* une playlist bienvenue qui mélange les pièces de certaines d'entre elles à celles qu'elles ont influencées. E.B.

★★★★☆
FORTISSIMA. DESTINS DE MUSICIENNES REBELLES (FORTISSIMA)
BEATRICE VENEZI
TRADUIT DE L'ITALIEN PAR FRANÇOISE BOUILLOT, 176 P., PAYOT, 18 €

AUDREY SOVIGNET

MARQUE-PAGE

par Aurélie Marcireau

HÉROS DES TEMPS TROUBLÉS

Musk et Zelensky ont en commun un adversaire : Poutine. Il n'y a qu'Elon Musk pour, en mars, tweeter : *« Par la présente, je défie Vladimir Poutine dans un combat d'homme à homme. L'enjeu est l'Ukraine. »* Sur d'autres plateformes, Volodymyr Zelensky lui aussi s'adresse au Russe. Avant la guerre, le leader ukrainien rêvait de rencontrer le fantasque patron de Tesla ne se doutant pas qu'il ferait un jour appel à ses satellites pour permettre le maintien des communications.

L'un maîtrise les messages : Zelensky, humoriste, acteur et chef de bande, reconnaît que c'est même son atout principal. Régis Genté et Stéphane Siohan montrent dans *Volodymyr Zelensky* à quel point il fait corps avec l'Ukraine. Son histoire colle à celle de son pays, à cette émancipation de la tutelle russe voulue par celui qui longtemps parlait mieux russe qu'ukrainien. L'autre, Elon Musk, archétype lui aussi de l'époque, est plus que singulier ; autiste Asperger, brute de travail, génial mais inquiétant. Ainsi Denis Granjou le décrit-il dans *Elon Musk. Changer le monde.* Des messages, celui qui veut coloniser Mars en envoie également beaucoup. Certains laissent perplexes, d'autres ont des retombées financières hallucinantes. Les deux hommes sont des *games changer* – en bon français, ils changent la donne. Elon Musk inspire Robert Downey Jr. pour jouer Tony Stark. Volodymyr Zelensky, lui, a interprété le rôle de président avant de l'être. Pile dans l'époque.

★★★☆☆
VOLODYMYR ZELENSKY. DANS LA TÊTE D'UN HÉROS
RÉGIS GENTÉ, STÉPHANE SIOHAN
198 P., ROBERT LAFFONT, 19,90 €

★★★☆☆
ELON MUSK. CHANGER LE MONDE
DENIS GRANJOU
304 P., CITY, 19 €. EN LIBRAIRIES LE 1ER JUIN.

3 RAISONS DE DÉCOUVRIR

DAISY LETOURNEUR

COMPRENDRE CE QU'EST LE « GENRE » DES HOMMES

Les études de genre prennent quasi toutes leurs exemples chez les femmes. *On ne naît pas mec* s'attache, lui, à tout ce qu'on apprend à faire aux hommes pour qu'ils en deviennent de « vrais » : s'asseoir les jambes écartées, marcher dans la rue les bras ballants en bousculant les autres, expliquer aux femmes ce qu'elles connaissent mieux qu'eux, ne pas pleurer ni sourire pour ne pas « faire pédé », être un héros, etc.

RECONNAÎTRE LE LIEN ENTRE MASCULINITÉ ET PATRIARCAT

Autrice du blog La Mecxpliqueuse, Daisy Letourneur est née homme, est père, a fait sa transformation et se définit aujourd'hui comme *« féministe et lesbienne »*. Ce grand huit des genres lui permet d'aborder la masculinité à la fois de l'intérieur et de l'extérieur. Elle y voit le produit d'une domination liée à un patriarcat jusqu'ici indétrôné.

RÉFLÉCHIR MAIS SANS OUBLIER NON PLUS D'EN RIRE

On ne naît pas mec est, sur le fond, un ouvrage savant et référencé. Mais Daisy Letourneur a l'élégance de cacher sa culture. Son humour pince-sans-rire fait mouche quand « iel » analyse les petites conduites minables des hommes. Et les dessins à l'esthétique « graffitis de chiottes » d'une délicieuse vulgarité qui accompagnent son texte sont souvent très drôles car très justes. **Patrice Bollon**

★★★☆☆

ON NE NAÎT PAS MEC. PETIT TRAITÉ FÉMINISTE SUR LES MASCULINITÉS

DAISY LETOURNEUR

224 P., LA DÉCOUVERTE, 18 €

Hervé Lacombe

Pavé lyrique

De prime abord, la bête intimide. Mille cinq cents pages tassées et denses : il fallait au moins cela pour narrer la geste de l'opéra français depuis la Belle Époque jusqu'à la Covid.

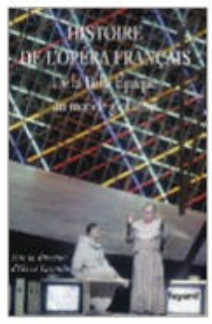
De 1900 à 1919 : douze décennies passionnantes, éruptives, contrastées, dont l'épais volume dirigé par Hervé Lacombe explore chaque facette, le moindre pan, avec un sérieux et un éclectisme qui forcent le respect. On s'en voudrait presque de n'offrir qu'une recension allusive d'un ouvrage plongeant avec tant de rigueur, tant de ramifications, dans les soubresauts de la vie lyrique française du XX^e^ siècle.

Il y a vraiment tout dans ce livre monde : les derniers feux du grand opéra, la décentralisation, la musique sous Vichy, la question du metteur en scène, le rôle essentiel de la province, les gloires et déboires de l'opérette, les modes, les grands oubliés, le régionalisme, les tournées lyriques, les guerres des avant-gardes, les théâtres en concurrence, les célèbres festivals, la vogue baroqueuse, la démocratisation du genre, le rapport avec l'État, la cassure de 1945, la révolution Liebermann, les grands noms qui comptent encore, l'opéra et la radio, la télévision, le cinéma, les avatars d'un genre moribond, l'épiphanie du *Saint François* de Messiaen, la délicate frontière avec le théâtre musical, la place des femmes, la question du genre, le mur de la pandémie… tout cela persillé de remarquables biographies des plus grands chanteurs du XX^e^ siècle, de Vanni Marcoux à Roberto Alagna...

Un tel projet (dont on rappelle qu'il est le troisième volume, après *Du Roi-Soleil à la Révolution* et *Du Consulat aux débuts de la III^e^ République*) demande une infinité de collaborateurs, lesquels rivalisent ici de précision, de connaissance et (la chose mérite d'être signalée) point trop ne versent dans le jargonnage et l'entre-soi. Amoureux de l'opéra français, ta Bible est ici ! **Nicolas d'Estienne d'Orves**

L'ouvrage historique se souvient notamment de Mary Garden dans le rôle de Mélisande.

STÉPHANIE VALIBOUSE/LA DÉCOUVERTE - COLL. PARTICULIÈRE/FAYARD



★★★★☆

HISTOIRE DE L'OPÉRA FRANÇAIS. DE LA BELLE ÉPOQUE AU MONDE GLOBALISÉ

HERVÉ LACOMBE (DIR.)

1 512 P., FAYARD, 39 €

Beauté sauvage

Le philosophe italien Remo Bodei interroge notre rapport à la nature. Un objet aussi vaste que la pensée est lucide.

Dans *Paysages sublimes,* le regretté Remo Bodei (mort en 2019) interroge avec sa perspicacité habituelle l'émergence et l'éclipse du sublime de la nature. Le lien entre le spectacle de la nature et la catégorie esthétique du sublime s'est noué tout au long du XVIIIe siècle, entre l'essai d'Addison sur les « Plaisirs de l'imagination » (1711) et la *Critique du jugement* (1790) de Kant, en passant par l'essai de Burke sur le sublime et le beau (1757). Depuis l'Antiquité, les hommes avaient surtout ressenti de la peur et de l'effroi devant la nature sauvage : montagnes, océans, forêts, volcans, déserts étaient tenus pour des lieux peu hospitaliers, hostiles, bref des *loci horridi* (lieux affreux) par opposition aux *loci amoena* (lieux agréables).

Bodei explique pourquoi, à partir du début du XVIIIe siècle, ces lieux ont commencé à être intentionnellement fréquentés, perçus comme « sublimes » et recélant une beauté particulièrement intense où l'être humain fait l'expérience de sa limitation. En contrepoint de cette émergence de la catégorie du sublime, le beau a eu tendance à se dégrader en une émotion tranquille, un plaisir pur non empreint de douleur. Si la *« saison du sublime naturel »* fut brève, pour Bodei, son éclipse, après avoir un temps migré vers l'histoire et la politique, n'a rien de définitif. **Jean Montenot**

★★★★☆

PAYSAGES SUBLIMES. LES HOMMES FACE À LA NATURE SAUVAGE (PAESAGGI SUBLIMI. GLI UOMINI DAVANTI ALLA NATURA SELVAGGIA)

REMO BODEI

TRADUIT DE L'ITALIEN PAR JÉRÔME SAVEREUX, 156 P., LES BELLES LETTRES, 21,90 €

L'islam en somme

John Tolan

Comme toutes les religions, l'islam a été au cours de sa longue histoire tantôt ouverte tantôt rigoriste, nourrissant à la fois une spiritualité conviant un message de concorde et de paix et un monothéisme conquérant dictant au fidèle le rituel ultra-codifié de la charia. Cette réalité complexe, le spécialiste des religions franco-américain John Tolan nous la présente avec clarté et simplicité. Au fil de cette *Nouvelle histoire de l'islam,* l'on découvre qu'à l'image des sources de toutes les religions abrahamiques, celles du Coran sont orales, et que les intermédiaires entre les « dits du Prophète » – ou *hadith* – et les premiers compilateurs particulièrement nombreux. S'agissant, par exemple, de l'un des principaux recueils de traditions prophétiques, le Sahih Muslim, l'érudit Ibn al-Hajjaj, qui le composa au IXe siècle, fait état d'une chaîne de pas moins de sept rapporteurs entre le Prophète et lui, sur environ deux siècles ! Quant au *djihad,* cet « effort dans la voie de Dieu », Tolan nous apprend que la distinction qu'il trace entre le *dar al-islam,* les territoires soumis au pouvoir musulman, et le *dar al-kufr,* domaine de l'infidélité, est absente du Coran et ne s'est imposée qu'à l'époque omeyyade. En nous dressant le portrait d'un Jésus *al-masih* (« le messie ») créant dans le Coran un oiseau à partir de la glaise, Tolan nous fait par ailleurs comprendre combien les traditions postbibliques, chrétiennes, juives et coraniques puisent dans un même fonds. Éclairante et passionnante, cette somme est à ranger au côté des ouvrages de Prieur et Mordillat sur la Bible. **Jean-François Paillard**

★★★★☆

NOUVELLE HISTOIRE DE L'ISLAM. VIIE -XXIE SIÈCLE

JOHN TOLAN

352 P., TALLANDIER, 22 €

BERGSON MODERNE

Comment ce philosophe, qui fut élu au Collège de France au milieu de son existence (1900), puis à l'Académie française (1914), Prix Nobel de littérature (1927), mais qui fut aussi relégué à l'arrière-plan dans la seconde partie du XXe siècle, peut-il connaître un tel regain d'intérêt ? Ce penseur de la vie comme expression de *« l'élan vital »* parlait *« la langue de tout le monde ».* L'essai biographique d'Emmanuel Kessler atteste une actualité de Bergson, qui offre aux temps présents des outils et des questions pour penser ce qui est. Tel est l'objet sinon le mérite d'un essai dont la lecture est aisée, Kessler alternant habilement les anecdotes biographiques (parfois légendaires) et les perspectives philosophiques ouvertes d'une doctrine encore féconde. J.M.

★★☆☆☆

BERGSON, NOTRE CONTEMPORAIN

EMMANUEL KESSLER

272 P., L'OBSERVATOIRE, 22 €

NICCOLO' CARANTI/LES BELLES LETTRES - KILLIAN HENRY/TALLANDIER

Blandine Pluchet

Magie des cimes

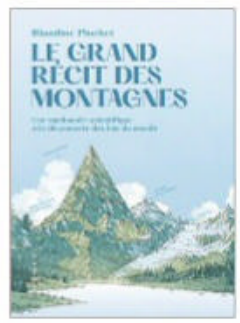
De son expérience sur le terrain, la physicienne a tiré un livre magnifique sur la montagne, qui donne envie d'aller toujours plus haut.

Les montagnes ont beaucoup à nous dire. Alors quand une physicienne part à leur rencontre, le rendez-vous ne peut être que fructueux. C'est ainsi que Blandine Pluchet nous emmène à ses côtés sur les hauteurs, à l'écoute des cimes – du glacier d'Argentière à la mer de Glace en Haute-Savoie. Le titre de l'ouvrage, *Le Grand Récit des montagnes*, ne doit pas induire en erreur : il ne s'agit nullement d'une simple histoire des sommets, comme le ferait un cours de géologie. Au fil de ses randonnées, elle prend appui sur ces géantes de roche pour porter un regard émerveillé sur notre planète et les lois de l'univers. Les montagnes *« portent en elles des histoires immenses, car elles sont le refuge du monde dans son aspect originel »*, plaide la scientifique.

Blandine Pluchet nous montre qu'en grimpant des sommets pour étudier l'atmosphère, on peut saisir certaines mécaniques du changement climatique. Elle détaille combien les montagnes sont les *« derniers îlots sauvages de la société moderne »*, sanctuaire d'une biodiversité précieuse. On y trouve aussi des traces du passé terrestre, des vestiges de notre préhistoire. L'autrice passe par tous ces chemins pour transmettre des savoirs tant sur le minéral que sur le vivant. Elle parachève son voyage en levant les yeux, *« car les montagnes sont aussi une fenêtre sur le ciel lointain »*. Nombre d'observatoires astronomiques y sont installés, à l'abri de la pollution lumineuse.

L'autrice n'adopte pas un ton professoral pour narrer cette science des cimes. Son écriture est plutôt celle de confidences, de mémoires. Les connaissances ainsi transmises proviennent d'observations de terrain, dont elle ne manque pas de nous narrer le contexte – en relatant parfois des dialogues issus de ses rencontres avec des spécialistes, sur place. Quelques passages scientifiques nécessitent de s'accrocher un peu, mais n'est-ce pas le lot de toute bonne randonnée ?

Marcus Dupont-Besnard



★★★★☆

LE GRAND RÉCIT DES MONTAGNES. UNE RANDONNÉE SCIENTIFIQUE À LA DÉCOUVERTE DES LOIS DU MONDE

BLANDINE PLUCHET

304 P., FLAMMARION, 20 €

ILLUSTRATION DE LAËTITIA COCTEAU

WOKISME LONG

Philosophe spécialiste du monde antique, Pierre Vesperini défend l'héritage du grec et du latin. La fin absurde de leur enseignement obligatoire au sein du département des études classiques de l'université américaine de Princeton l'a conduit à réagir de deux manières : réfutation des arguments imbéciles et recherche approfondie des racines d'un tel rejet. Accusés de justifier l'esclavage, le colonialisme ou de propager la domination de l'homme blanc, le latin et le grec, fondateurs de notre civilisation européenne, ne méritaient plus, selon certains zélotes professeurs de Princeton, d'y être dispensés. Notre helléniste distingué y voit *« un mouvement venu du fond des siècles »*. Loin de mener un réquisitoire contre les acteurs de la *cancel culture* dont il comprend les positions sans les partager, il replace cette dernière dans un temps long. Sa *« puissance indéniable »* s'explique par un *« passé de cultures annihilées qui vient comme réclamer justice à l'Occident »*. Par exemple, la dimension immatérielle du colonialisme revient comme un boomerang au visage des Européens. Méthodique, non polémique et fin, son essai dépassionne avec clarté et une grande profondeur de champ l'opposition entre les militants et les opposants de la culture de l'effacement.

Olivier Cariguel

★★★★☆

QUE FAIRE DU PASSÉ ? RÉFLEXIONS SUR LA CANCEL CULTURE

PIERRE VESPERINI

256 P., FAYARD, 18 €

SOPHIE PÉTERS

PLAIDOYER POUR UNE PSYCHIATRIE HUMANISTE

« *Comment en est-on arrivé à considérer que les maladies mentales existaient et que, dès lors, il était pertinent de les nommer, de les classifier et de construire un corpus théorique qui leur soit idéal ? »,* interroge Jacques Antoine Malarewicz, psychiatre et psychothérapeute. Dans *La Folie dans tous ses états,* on découvre la passionnante histoire de la folie, ou comment une appréhension de l'individualité, alliée au souci du bien-être, s'est fait jour dans un XVIIIe siècle épris de rationalisation et de mise en ordre de la nature, la Révolution française jetant par la suite les bases d'une prise en charge à grande échelle de la santé mentale.

Cependant, si une classification des pathologies a permis pendant près de trois siècles de créer une réalité qui se voulait le reflet de la complexité de la souffrance humaine, facilitant partages et controverses, elle débouche aujourd'hui sur une impasse. Celle d'avoir trop enfermé l'irrationnel dans le rationnel, multipliant les approches et les concepts en tout genre, produisant certitudes et querelles de chapelles au détriment d'une démarche de soin. *« Le désir de comprendre, dans sa complexité, la dimension relationnelle de ses troubles et de leur apporter une réponse dans un engagement des soignants disparaît derrière une démarche objectivante, dont la naïveté et souvent la stérilité inquiètent. Obnubilée par sa prétention pseudo-scientifique, la psychiatrie a oublié sa dimension artisanale »,* témoigne ainsi Jacques Hochmann, psychiatre et psychanalyste, dans *Les Arrangements de la mémoire. Autobiographie d'un psychiatre dérangé.* Les deux professionnels arrivent au même constat : le bien-être devenu objet de consommation directement accessible a dilué la maladie mentale, la faisant rejoindre le vaste champ de la souffrance existentielle. L'essentiel, une réelle prise en charge des malades mentaux, est négligé, selon Jacques Antoine Malarewicz, voire abandonnée pour Jacques Hochmann. Retraçant son parcours, ce dernier a pu constater combien la rigueur clinique devenait de plus en plus malmenée au profit d'une vision par trop pragmatique de la souffrance psychique, notamment à partir des travaux menés aux États-Unis. Il raconte que, s'il n'y a pas souscrit, c'est qu'il a toujours eu en lui cette intime conviction que la psyché humaine ne pouvait être réduite à quelques concepts. Il a marché en ce sens dans les traces des plus grands, de Carl Rogers à Wilfred Bion, en passant par Donald Winnicott ou encore Paul-Claude Racamier, *« privilégiant les partages d'émotion et l'intersubjectivité ».* La volonté de normaliser la maladie mentale, de contenir la souffrance psychique dans un nombre limité de configurations, la banalisation des termes de la psychiatrie tombée dans le domaine public, ont amené la folie à devenir soit une simple différence à réduire, soit un simple désordre du développement neuronal. Or, pour Jacques Antoine Malarewicz, *« la clinique psychiatrique n'explique pas, elle décrit : elle ne remonte pas beaucoup plus loin que la surface des attitudes et se heurte à la complexité de la psyché ».*

De fait, on n'a sans doute jamais autant craint la folie que dans notre société d'aujourd'hui, obnubilée par le *« aller bien ».* On a d'ailleurs plus de compassion pour les cancéreux que pour des malades qui se trouvent dans les prisons ou sur les trottoirs des grandes villes, notent les deux auteurs. La vie devenant de plus en plus dure pour beaucoup d'individus, on veut croire en les lisant qu'un accompagnement aux accents prometteurs d'équilibre et de bien-être pourrait aider à enrayer le processus. *« La matière observée, c'est-à-dire la folie, est par nature rétive à tout accommodement »,* rappelle Malarewicz. S'en réjouir pourrait être le début d'un changement de paradigme salutaire.

LA FOLIE DANS TOUS SES ÉTATS
JACQUES ANTOINE MALAREWICZ
240 P., HUMENSCIENCES, 16 €

LES ARRANGEMENTS DE LA MÉMOIRE. AUTOBIOGRAPHIE D'UN PSYCHIATRE DÉRANGÉ
JACQUES HOCHMANN
310 P, ODILE JACOB, 23,90 €

AUDREY SOVIGNET

DANS UNE CAGE DE MÉTAVERS

Et si plutôt qu'un mode d'évasion, les mondes virtuels se révélaient des prisons dorées ? L'artiste visuel James Bridle, le chercheur à l'Inria Stéphane Grumbach et l'anthropologue de la consommation Fanny Parise nous mettent en garde.

L'avatar de Travis Scott se produisant en concert dans Fortnite.

Un événement survenu ce mois d'avril fera date parmi les chercheurs en quête de ces points de bascule signalant les changements sociétaux majeurs. Pour contourner la pandémie de Covid, 4 000 élèves de la préfecture de Niigata au Japon ont fait leur rentrée des classes dans un espace numérique – un métavers –, où ils ont pu interagir grâce à leurs avatars, ces représentations graphiques que l'on peut trouver sur le Web. Certes, cela fait longtemps que les industriels vidéoludiques conçoivent des mondes virtuels et des matériels permettant de s'y immerger. Tel le Virtual Boy, une console de jeux créée par Nintendo en 1995, qui associait un « visiocasque » et une manette de jeu. Au début des années 2000, de vastes communautés de joueurs sur plateformes en ligne, comme Second Life, Fortnite, Minecraft ou Roblox, ont multiplié les « méta-univers ». La grande nouveauté, c'est qu'aujourd'hui des événements extérieurs n'ayant rien à voir avec les jeux vidéo s'y produisent. En 2020, par exemple, cinq concerts virtuels du rappeur Travis Scott ont été suivis par plus de 27 millions de spectateurs sur Fortnite (350 millions de joueurs !)

LE « GRAND ENFERMEMENT » DANS LE VIRTUEL

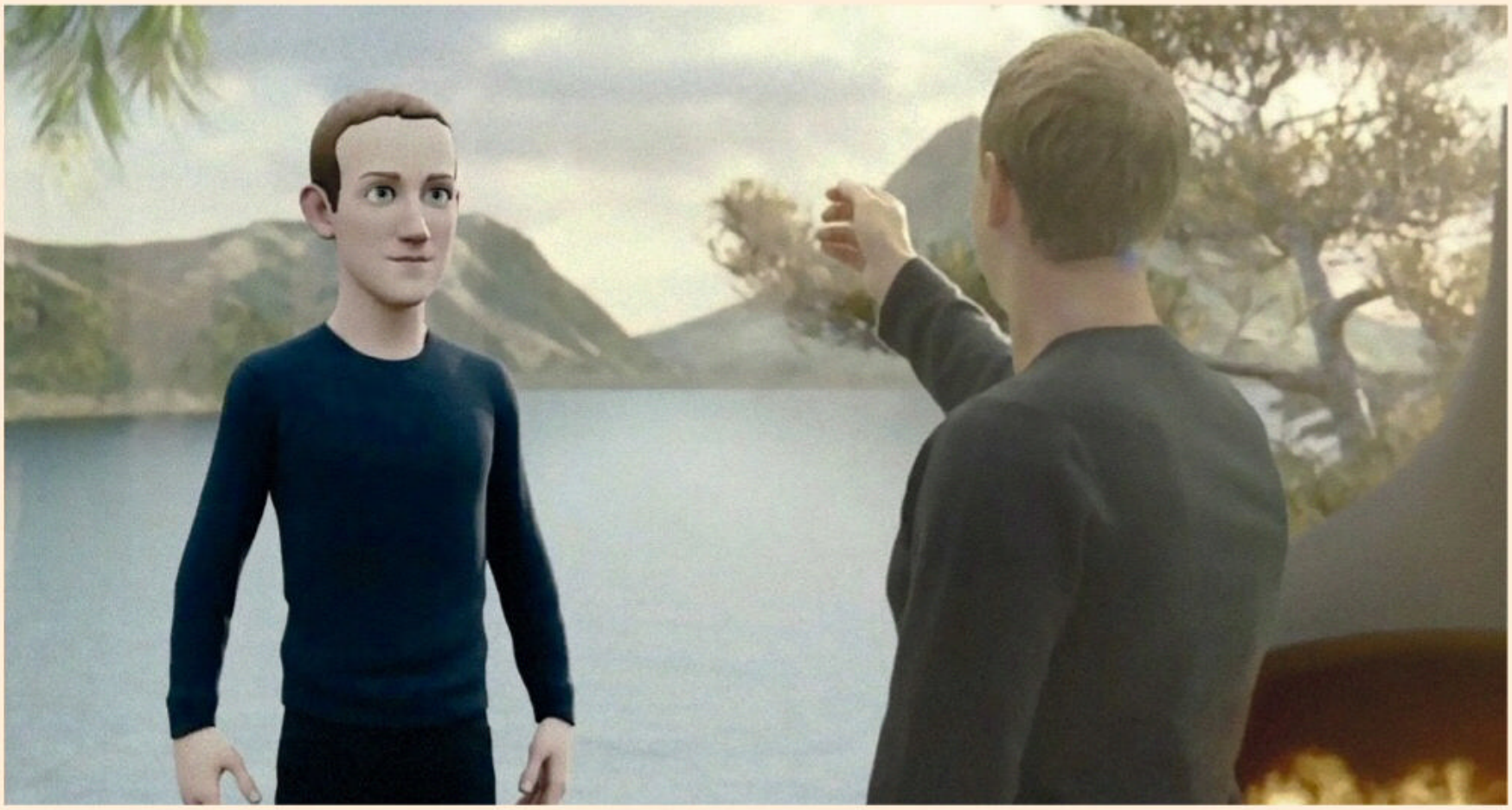
Passer du jeu vidéo à la vraie vie, tel est précisément l'objectif de Mark Zuckerberg, le président-directeur général de Facebook. En octobre dernier, il a rebaptisé sa plateforme « Meta » et s'est donné cinq ans pour *« transformer son usage en une expérience immersive »*. Grâce, notamment, à l'emploi des casques Oculus ou de la plateforme Horizon Worlds, eux-mêmes conçus par le nouveau « Meta ». Un jour viendra, promet-il, où notre extension numérique fera nos emplettes en cryptomonnaie, négociera nos impôts, rencontrera des avatars d'amis, fera l'amour à distance, visitera des musées virtuels, dézinguera des faux aliens ou achètera des œuvres numériques authentifiées par des certificats de propriété, les fameux NFT. Pour lui, les enjeux des métavers sont purement techniques : il s'agit d'améliorer la qualité des décors, l'effet de réalité procuré par les casques ou la fluidité des déplacements virtuels. Pour le reste, ces univers constituent *« le Graal des interactions sociales »*, déclarait-il en juillet dernier lors d'une interview pour le site techno The Verge.

Et si c'était l'inverse qui nous attendait ? Non pas une libération, mais un *« grand enfermement »* dans le virtuel, pour reprendre l'expression du philosophe Michel Foucault (*Histoire de la folie à l'âge classique*, 1961) ? La différence étant que le gardien du fameux panoptique, cette prison idéale imaginée par le philosophe anglais Jeremy Bentham, ne serait plus un humain, *« mais une intelligence artificielle fondée sur les préférences tacites de millions de spectateurs »*, décrypte le jeune artiste et essayiste James Bridle dans un essai passionnant paru en avril, *Un nouvel âge de ténèbres*. Nourris par des algorithmes compilant les comportements, goûts, opinions et/ou décisions d'achats émanant d'avatars en action, ces métavers – car il faut imaginer l'existence de plusieurs mondes virtuels concurrents, nous apprend la journaliste Nina Xiang dans *Parallel Metaverses*, sorti en mars –, ces mondes clos donc jouiront un jour

AU JAPON, FACE À LA PANDÉMIE, 4 000 ÉLÈVES ONT FAIT LEUR RENTRÉE DES CLASSES DANS UN MÉTAVERS

« d'un niveau de compréhension cognitive jamais vu auparavant », prévient James Bridle. Ils n'ont pourtant en eux *« aucun bagage subjectif, aucune émotion »*, poursuit l'auteur. Contrairement aux apparences, ils sont non pas guidés par la course au bonheur ou les joies de la création, mais par la *« loi du profit »*. Un exemple ? Mark Zuckerberg vient d'annoncer la création d'une nouvelle fonctionnalité sur sa plateforme Horizon Worlds : les créatifs les plus doués pourront y vendre leurs *« créations virtuelles »*… moyennant la rétrocession à Meta de 47,5 % du montant de la vente !

YOUTUBE/@GAMESRADAR



Mark Zuckerberg, créateur de Facebook devenu Meta, face à son double virtuel.

Car le Meta de Zuckerberg, tout comme les métavers en construction à travers le monde, est libre d'administrer comme il l'entend son petit univers : *« Les plateformes ont acquis un pouvoir et une légitimité de facto qui leur permettent d'agir sur des territoires dont les lois sont en contradiction avec leurs règles ou à l'encontre des intentions politiques de leurs dirigeants »*, prévient le chercheur à l'Inria Stéphane Grumbach dans *L'Empire des algorithmes*, un essai paru en mai chez Armand Colin.

AU ROYAUME DU CAPITALISME DÉBRIDÉ

Des espaces virtuels privés structurés par des moteurs d'algorithmes auxquels personne n'a accès et gouvernés par les pures lois du profit : l'auteur de science-fiction William Gibson les avait déjà rêvés – ou plutôt cauchemardés, en 1984 dans son roman *Neuromancien*. Surnommé la « Matrice » (*the* « *Matrix* », en V.O.), le cyberespace dépeint dans son ouvrage menait à un capitalisme débridé gouverné par des *« mégacorporations »*. Quarante ans après, nous avons nos Gafam (Google, Apple, Facebook, Amazon et Microsoft) ! *« La question essentielle est celle de la concentration extraordinaire de pouvoir de ces grands acteurs*, écrit Grumbach. *Une concentration jamais égalée, sans contre-pouvoir, et qui est, eu égard au risque, peu présente dans le débat politique. »* À l'unisson de James Bridle, il n'y voit rien moins qu'*« un danger majeur pour nos démocraties »*.

L'anthropologue de la consommation Fanny Parise également. Participant à un ouvrage collectif, *L'Humain augmenté*, elle s'est interrogée sur les raisons qui poussent nombre d'entre nous à vouloir « exister » dans le métavers. Dans son ouvrage *Quartier rouge. Le Plaisir et la Gauche*, paru aux PUF en février dernier, le philosophe Michaël Fœssel évoquait déjà notre besoin croissant de sécurité dans un monde réel devenu incertain : *« Le monde numérique a ceci de sécurisant qu'il est prédictible »*, y écrit-il. Fanny Parise interroge le plaisir que nous éprouverions à nous métamorphoser en *« une meilleure version de nous-même »*, notre avatar étant en quelque sorte *« une figure du héros virtuel, variante de l'imaginaire de l'homme augmenté »*. Un fantasme destructeur qui conduirait *« au brouillage des frontières entre fiction et réalité »*. Quel sens, en effet, donner à une vie qui se déroulerait dans la peau d'un soi fantasmé claquemuré à la fois chez soi et dans un méta-univers que Fanny Parise compare à un *« Far West virtuel »* ? Au Japon, les individus les plus connectés ne sont-ils pas les *hikikomori*, un mot japonais qui désigne ceux qui vivent coupés du monde et des autres, sans lien social, cloîtrés dans leur chambre ? La journaliste Nina Xiang se montre rassurante : *« Le métavers reflétera probablement la nature désordonnée et chaotique de notre monde physique »*, déclarait-elle lors du lancement de l'ouvrage qui s'est tenu à l'intérieur de Decentraland, l'une des plateformes de métavers les plus populaires au monde. Autant nous préparer au pire : selon une étude de l'agence de conseil américaine Gartner, un quart des Occidentaux devrait passer une heure par jour dans le métavers dès 2026.

Jean-François Paillard

UN NOUVEL ÂGE DE TÉNÈBRES. LA TECHNOLOGIE ET LA FIN DU FUTUR (NEW DARK AGE. TECHNOLOGY AND THE END OF THE FUTURE)
JAMES BRIDLE
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR BENJAMIN SALTEL
320 P., ALLIA, 20 €

L'EMPIRE DES ALGORITHMES. UNE GÉOPOLITIQUE DU CONTRÔLE À L'ÈRE DE L'ANTHROPOCÈNE
STÉPHANE GRUMBACH
224 P., ARMAND COLIN, 22,90 €

L'HUMAIN AUGMENTÉ. CYBORGS, FICTIONS ET MÉTAVERS
COLL. (AVEC FANNY PARISE)
88 P., L'AUBE/FONDATION JEAN-JAURÈS, 7,50 €. EN LIBRAIRIES LE 17 JUIN.

FACEBOOK/META

François de Closets

« IL FAUT PENSER ET ORGANISER UNE VÉRITABLE SOCIÉTÉ DU VIEILLISSEMENT »

À 88 ans, le journaliste et essayiste aborde dans un livre événement cette *« question majeure de notre société »*: les défis imposés par l'augmentation fulgurante de notre espérance de vie. Il renvoie la génération des « baby boomers » à son incurie.

Une manifestation antipass, symptomatique de l'esprit boomer selon François de Closets.

JACOPO LANDI/HANS LUCAS VIA AFP

Comment vous est venue l'idée de *La Parenthèse boomers* ?

François de Closets. Ce livre est né d'un coup de sang après la publication, en mai 2020, dans *Le Monde,* d'une tribune de 150 signataires, de Laure Adler à Patrick Weil, tous « boomers », nés entre 1945 et 1965, qui dénonçaient le risque de *« discrimination »* à l'égard des plus âgés. Leur égoïsme m'a choqué. La crise étant à la fois sanitaire et économique, y avait-il une autre solution que de confiner pour faire face à la progression du virus, tout en remettant en marche l'appareil productif ? Au-delà, le texte appelait à une *« révolution de la longévité »* financée par la solidarité intergénérationnelle des jeunes en faveur des vieux. Quoi de plus généreux, en effet ? Sauf que ces mêmes boomers ont un lourd bilan. Ils ont fixé la retraite à 60 ans, alors que la longévité permet de travailler à un âge plus avancé, imposant cinq années de plus à la charge de leurs enfants, après avoir déjà accumulé sur leur dos une montagne de dettes ! Les seniors vivent mieux que les actifs : est-ce juste ? J'ai donc répliqué par un autre texte, titré par le quotidien : *« La génération prédatrice du "toujours plus", née autour de 1950, devrait avoir honte. »* Ensuite, je me suis penché sur les travaux des économistes, en particulier ceux de Jean-Hervé Lorenzi et de son équipe.

Que reprochez-vous fondamentalement aux boomers ?

F.D.C. Leur égoïsme et leur légèreté. Ils ont transformé les Français en clients acrimonieux d'une société d'assurance. Leur soi-disant révolution peut se résumer à ce que j'appelle *« une liberté ombilicocentrée »* du *« moi d'abord »* et à une destruction de l'autorité. Cette génération a été prise dans l'illusion du scientisme libéral. Comme si le seul objectif du progrès était d'apporter toujours plus de libertés à l'individu.

La rage des antivax pendant la crise de la Covid résume-t-elle l'esprit boomer ?

F.D.C. Oui, car le débat s'est centré sur la liberté de l'individu, reléguant au second rang l'efficacité médicale et le recul de la

maladie pour la société dans son ensemble. Or, dans tous les domaines, face aux crises à venir – climatique, financière, du vieillissement –, il faudra revenir au collectif. Notre passage de la liberté abstraite, souveraine et inaltérable, à la liberté en situation, relative et responsable, ne fait que commencer. C'est la condition pour remettre l'homme dans le système social et chercher des réponses dans l'organisation collective, couplée aux ressources technologiques.

Pour vous, le clivage majeur entre les Français est devenu générationnel, n'est-ce pas ?

F.D.C. Oui, et ils l'ignorent ! Regardez les résultats de l'élection présidentielle : en gros, les vieux ont voté Macron, les actifs Le Pen, et les jeunes, Mélenchon… lorsqu'ils se déplacent aux urnes, car ils se sont aussi abstenus massivement. Le risque serait que la France se transforme en une gérontocratie dans laquelle la volonté générale, issue du suffrage universel, donne la priorité aux revendications des personnes âgées.

« IL FAUDRA OSER FRANCHIR LA LIGNE ROUGE : RECULER L'ÂGE DE LA RETRAITE »

Que faire face au tsunami démographique : le vieillissement ?

F.D.C. On comptait 1 100 centenaires jusqu'en 1975 ; en 2070, ils seront 22 000 et les plus de 75 ans constitueront 18 % de la population. La maîtrise du grand âge n'a rien à voir avec celle des 60-75 ans. Elle ne peut se résoudre en faisant payer la génération suivante, en s'appuyant sur les bénévoles – le plus souvent des proches – et sur les structures existantes, en particulier les Ehpad, où peut sévir la maltraitance, comme l'a révélé le livre choc de Victor Castanet, *Les Fossoyeurs* (Fayard). Tout ceci n'est plus possible.

Quelle feuille de route tracez-vous ?

F.D.C. La priorité est de maintenir en bonne santé les personnes vieillissantes : ne pas les assister dans leur déclin, mais les aider à ne pas y entrer. La bonne piste est celle du « bien vieillir » par la prévention. Au-delà, il faut penser et organiser une véritable société du vieillissement, équilibrée entre le devoir de solidarité, les droits à la dignité et la stabilité financière. Je propose de mettre en place un conseil de prévision – à l'instar du conseil de révision pour le service militaire – afin que chacun prépare sa vieillesse dès la cinquantaine. Cet organisme dresserait d'abord un bilan médical, assorti de conseils pratiques sur les changements physiologiques inéluctables. Ensuite, il proposerait une « assurance dépendance » individualisée, à la manière des mutuelles. Enfin, il ébaucherait un parcours professionnel, en permettant à chacun de moduler son mode de vie pour les années à venir.

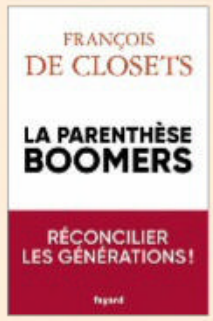
Il sera donc indispensable de travailler plus longtemps.

F.D.C. Il faudra oser franchir « la ligne rouge » : reculer l'âge de la retraite. Un senior, qui cessera son activité autour de la soixantaine sans avoir exercé de métier pénible, et qui sera en bonne santé, devra effectuer des activités d'utilité sociale, en particulier vis-à-vis des personnes plus âgées, pour toucher sa retraite pleine. Et ceci jusqu'à l'âge de 67-68 ans, où il pourra alors en être dispensé. Sauf s'il souhaite continuer. Ce service social devra être exécuté au sein d'une organisation, avec des règles précises et la possibilité d'une radiation avec une réduction de pension si la personne ne donne pas satisfaction.

Des pays sont-ils en pointe dans le domaine ?

F.D.C. Le Danemark, où les personnes âgées sont insérées dans un réseau d'aidants, professionnels et bénévoles, organisé à l'échelle municipale. Il est vrai que ces derniers attendent 67 ans pour faire valoir leur droit à une pension. En France, des villes comme Rennes et Saint-Étienne ont déjà pris des mesures en matière d'habitat et d'urbanisme, afin d'édifier la « cité multiâge » permettant à ses doyens de bénéficier encore d'un « chez soi » au sein d'unités de vie intergénérationnelle. Avant toute chose, je souhaite que ce livre soit un vigoureux stimulant intellectuel pour aborder la question majeure de notre société, celle du vieillissement.

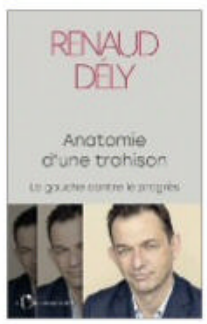
Propos recueillis par Emmanuel Hecht



LA PARENTHÈSE BOOMERS
FRANÇOIS DE CLOSETS
320 P., FAYARD, 22 €

LA GAUCHE AU POINT MORT

« La gauche française de demain, c'est donc à la fois la gauche du plaisir et du réel, c'est même la gauche du plaisir du réel, c'est-à-dire celle qui retrouve son sens, son énergie et son goût de l'action au contact de la réalité. » **Renaud Dély ne baisse pas les bras. Même après 186 pages à expliquer comment ce courant s'est consciencieusement enfoncé dans un marasme idéologique ces dernières décennies. Retraçant l'histoire des idées et des mouvements des Lumières à la IIIe République, le journaliste revient sur les errements d'une gauche bloquée, engluée dans des indignations faciles et des adorations d'icônes qui empêchent tout débat. Se perdre dans des combats identitaires, oublier son lien à la laïcité et donc à la République émancipatrice, ce réquisitoire revient sur les renoncements qui expliquent la situation actuelle. Quand le souffle est remplacé par la peur et que le passé devient l'unique boussole, il y a péril en la demeure.** **Aurélie Marcireau**



ANATOMIE D'UNE TRAHISON. LA GAUCHE CONTRE LE PROGRÈS
RENAUD DÉLY
192 P., L'OBSERVATOIRE, 18 €

EN TERMES D'ACTUALITÉ

Comment saisir l'esprit du temps présent ? Loin du cliché instantané, Yves Charles Zarka et Christian Godin ont choisi de faire travailler 75 auteurs pendant dix ans. Ils en dégagent des mutations intellectuelles profondes dans l'information, l'écologie, la santé, etc. Comme le présent est multiple, inutile d'y chercher une logique d'ensemble : chaque notule se lit comme un article de journal qui transforme notre conception de l'actualité, autorisant à passer sans transition de l'un à l'autre. Par leur clarté et leur brièveté, les réflexions sur l'« abus », la « guerre asymétrique », l'« installation » artistique ou le « Web 2.0 » nous renseignent beaucoup mieux que les événements isolés qu'on lit dans les quotidiens. L'enjeu est alors d'attirer notre attention, désormais éparpillée, sur des éléments connus ou méconnus qui méritent une synthèse. Le *Dictionnaire du temps présent* nous éclaire ainsi sur la « politique monétaire non conventionnelle », sur le *« living planet index »*, qui permet de mesurer la biodiversité, ou encore sur les questions qui touchent aux « interstices », zones de vie en société qui échappent au contrôle centralisé et à l'organisation étatique, et dont l'étude *« considère les périphéries aussi consistantes que le centre »*. Telle est la force des concepts qui, s'ils sont bien expliqués, ouvrent en peu de mots des perspectives évocatrices et stimulantes.

M.R.

DICTIONNAIRE DU TEMPS PRÉSENT
YVES CHARLES ZARKA, CHRISTIAN GODIN
648 P., CERF, 35 €

Vincent Citot

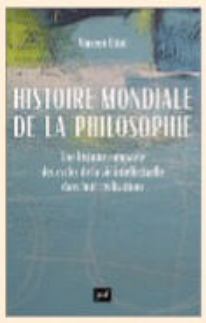
EN TOUT TEMPS, EN TOUS LIEUX

Le philosophe s'est lancé seul dans un ambitieux projet, celui d'inscrire sa discipline dans une histoire globale, s'appuyant sur la manière dont elle s'est développée dans différentes civilisations.

Cela fait longtemps qu'on le sait, la philosophie n'est pas née avec Socrate et elle ne reflète en rien le « miracle grec » auquel on croyait encore au XXe siècle. Elle existe dans toutes les cultures sous des formes diverses, dans des conditions sociopolitiques et des langues dont les possibilités l'écartèlent dans toutes les directions. *« Qu'est-ce qu'une pensée philosophique ?* demande Vincent Citot. *C'est une pensée qui cherche à se justifier par divers moyens mis en œuvre avec persévérance. »* Cette définition souple permet d'envisager une histoire civilisationnelle qui isole huit aires culturelles (la Grèce, Rome, le monde islamique, l'Europe, la Russie, l'Inde, la Chine et le Japon) étudiée en trois périodes (préclassique, classique et postclassique). Car *« il y a une histoire de la philosophie indienne s'il y a suffisamment d'Indiens qui philosophent pendant un temps suffisamment long pour qu'on puisse en tirer un récit »*.

Sur ces fondements, le magnifique projet d'une histoire intellectuelle globale et décentrée peut-il enfin se réaliser ? Le philosophe propose plutôt une promenade lettrée à travers divers horizons intellectuels, toujours avec le même cadre. Partout, il décrit la même progression ternaire de l'histoire, organisée selon une « triade » religion-philosophie-science, qui fait penser à G. F. Hegel ou à Auguste Comte. Son livre manque ainsi la diversité de l'histoire mondiale par souci d'unification – car enfin, est-il inconcevable que l'histoire de la Chine soit incommensurable à celle de la Grèce ? Et peut-on mettre sur le même plan des entités aussi différentes que l'islam et le Japon ? En ce sens, Citot a peut-être cédé aux sirènes du « grand œuvre », notamment en menant son projet en solitaire et non en collectif ; mais le produit de ses efforts constitue néanmoins un bel exemple de culture générale… à la française.

Maxime Rovère



HISTOIRE MONDIALE DE LA PHILOSOPHIE. UNE HISTOIRE COMPARÉE DES CYCLES DE LA VIE INTELLECTUELLE DANS HUIT CIVILISATIONS
VINCENT CITOT
516 P., PUF, 29 €

DR/ÉDITIONS DU CERF - DR

PASCAL ORY
de l'Académie française

« MONDIALISATION »

L'hypothèse d'une mondialisation est aujourd'hui omniprésente. Elle s'exprime au premier degré : la mondialisation de la production et des échanges est le b.a.-ba de la science économique ; mais est aussi une affaire de deuxième degré – et c'est, par exemple, la *global history* –, voire de troisième – et alors le *global warming* ramasse la mise.

Le mot est récent. Apparue fugitivement dans les États-Unis de l'entre-deux-guerres, la catégorie de la *globalization* n'est popularisée qu'à partir de 1983, dans les colonnes de l'HBR – autrement dit l'*Harvard Business Review* –, sous la plume de son éditeur, Theodore Levitt, dans l'acception strictement économique qui restera longtemps prédominante. Plus au fond encore, l'idée que la vie de nos sociétés doive être raisonnée à l'échelle de la planète (une sorte de *« think global, stupid »*) est assez répandue en Occident après la Seconde Guerre mondiale pour servir de pierre angulaire à certaines théories nouvelles, telle, à partir de 1960, celle du *global village* (village planétaire) de Marshall McLuhan, imposée en langue française sous sa version anglicisée de « village global ».

Supposer que toute cette étymologie ne soit qu'un indice d'américanisation parmi d'autres n'est cependant pas tout à fait exact puisque « mondialisation » est utilisé par des économistes français comme François Perroux dès les années 1960 et, surtout, parce que l'adjectif anglais *global,* au sens non de « sphérique » mais de « mondial » (pour lequel l'anglais dispose déjà de *worldwide*), qui remonte à 1893, se serait développé sous l'influence du français. Demeure une évidence : le concept n'a pas émergé par hasard au cœur du système capitaliste, autrement dit à la Harvard Business School. Au reste, peu importe : comme souvent le mot rend compte moins d'un objet que d'un projet.

À cet égard, la mondialisation n'est jamais que la troisième version d'un même constat. Le constat est celui d'une unité du genre humain, soit par nature soit par volonté, et il est positif. Les versions, qui se sont d'abord succédé et qui maintenant se superposent et s'interpénètrent, ont mis en avant un moteur différent, ici culturel, là économique, là encore politique. Si le libéralisme postule une mondialité, fondée sur le libre-échange des corps et des biens, les deux grandes religions monothéistes avaient, avant lui, postulé une universalité de la foi (« universel », en grec, se dit *catholicos*) ; à partir du XIXe siècle, les deux grandes religions socialistes (la réformiste et la radicale) ont, quant à elles, postulé la marche de l'humanité vers une internationalité, cette Internationale dont une vieille chanson nous disait qu'elle serait un jour *« le genre humain »*. Mais, on le voit, dans les trois cas le constat n'est jamais qu'un postulat. Et c'est là que le bât blesse.

L'année 2020 restera dans l'histoire – mondiale – pour deux événements : une pandémie et le Brexit. La première pouvait passer pour une preuve supplémentaire, après des milliers d'autres, de la mondialisation ; le Brexit, lui, nous rappela que la mondialisation, dans la mesure même où elle n'est pas seulement un phénomène mais aussi un projet, pouvait générer en retour de multiples formes de rejet.

La principale conclusion à tirer de toute cette affaire est donc dialectique : pas de projet sans rejet. Peu importe que des formes de circulation et d'interaction à l'échelle planétaire soient repérables dès les plus hautes époques, où se brassent déjà le végétal, l'animal et l'humain puisque, dans le même temps, les humains en question font preuve d'une incessante créativité en matière d'identité, assimilée à une émancipation.

Ainsi, a contrario d'une idée toute faite, le mondial est-il vieux comme le monde, et le national – pour ne citer que cette identité-là –, lui, est aussi jeune que la modernité politique. En histoire il n'y a pas de causes, seulement des effets, et l'effet ultime reste l'effet politique. Moralité : toujours plus de mondial au quotidien ne produit pas pour autant toujours plus de mondialisme en perspective.

AUDREY SOVIGNET

ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT
de l'Académie Goncourt

LA SURCHARGE

« *Le secret d'ennuyer est celui de tout dire.* » Voltaire a formulé le problème avec clarté : décrire ne revient pas à accumuler. La multiplication des détails, l'exhaustivité des précisions, l'amas des notations ne font pas un texte vivant, plutôt un bric-à-brac où l'on ne discerne rien, une décharge à ordures dont on se détourne.

Chaque époque a poussé les écrivains à cette erreur : au XVIIIe siècle, le style fleuri appelait à une profusion incolore et limpide ; au début du XIXe, le romantisme exigeait des amplifications, un lyrisme étoffé, des fioritures orientalistes ; à la fin de ce même siècle, le réalisme et le naturalisme favorisèrent les auteurs journalistes munis de leurs blocs-notes qui enregistraient scrupuleusement les faits ; enfin au XXe siècle, l'école anglo-saxonne incita les romanciers à la description fouillée, voire totale, pour défier le cinéma, parvenir au format copieux du best-seller, et justifier son prix. Je me souviens encore de l'éditeur américain qui avait acquis les droits de mon livre, *Monsieur Ibrahim et les Fleurs du Coran,* parce qu'il remportait un succès dans plusieurs nations européennes et qui, après l'avoir lu, me téléphona, catastrophé : *« 70 pages ? Impossible. Un roman fait au minimum 350 pages. Reprenez le stylo et écrivez l'histoire de Madame Ibrahim ! »*

L'INTENSITÉ RÉSULTE DE LA SÉLECTION, PAS DE L'ABONDANCE

Pour que vous sentiez cette difficulté, je vous propose un mauvais passage d'un excellent artiste. Il s'agit de Jules Barbey d'Aurevilly, créateur des géniales nouvelles *Les Diaboliques,* détenteur de talent, de vivacité, de force, mais qui, ce jour-là, n'avait sans doute plus que ses défauts à disposition.

« Son front régulier, mais bas, avait de l'audace. Sa lèvre rasée [...] *était d'une immobilité à désespérer Lavater et tous ceux qui croient que le secret de la nature d'un homme est mieux écrit dans les lignes mobiles de sa bouche que dans l'expression de ses yeux. Quand il souriait, son regard ne souriait pas, et il montrait des dents d'un émail de perles, comme ces Anglais, fils de la mer, en ont parfois pour les perdre ou les noircir, à la manière chinoise, dans les flots de leur affreux thé. Son visage était long, creusé aux joues, d'une certaine couleur olive, qui lui était naturelle, mais chaudement hâlée, par-dessus, des rayons d'un soleil qui, pour l'avoir si bien mordu, n'avait pas dû être le soleil émoussé de la vaporeuse Angleterre. »*

En quoi « bas » s'oppose-t-il à « régulier » ? Pourquoi des élucubrations générales tirées de la physiognomonie selon Johann Kaspar Lavater ? Qu'apportent ces considérations sur les Anglais, fils de la mer, ainsi que leur thé ? Elles nous déportent : on ne voit plus rien. Pourtant, il y a sous ce fatras capricieux des étincelles éclairantes qui permettraient d'apercevoir le personnage. Si on se limitait à elles, on pourrait obtenir ce portrait : *« Quand il souriait, son regard ne souriait pas, il montrait les dents. Quoique bas, son front régulier avait de l'audace. Et son long visage, creusé aux joues, dont l'olivâtre avait été chaudement hâlé, mordu par les rayons, témoignait qu'il avait reçu un autre soleil que celui, émoussé, de la vaporeuse Angleterre. »*

Mon conseil : pendant vos descriptions, abandonnez la photographie, le reportage, le cinéma, l'érudition, et pratiquez de préférence le dessin ou la sculpture. Choisissez quelques traits. Mettez en relief un élément saillant. Un détail qui ressort vaut mieux que dix qui se brouillent et s'annulent.

L'intensité résulte de la sélection, pas de l'abondance. L'expression doit frapper plutôt que lutter contre d'autres. Ainsi le premier écrivain du monde, Homère, parlant d'Ulysse, disait : *« Il avait envie de revoir son pays et la fumée qui sort du toit natal. »* Voilà comment on épingle une image qui en remplace mille.

AUDREY SOVIGNET

Non aux barrières de la langue

L'Organisation internationale de la francophonie se déploie à Québec et à Beyrouth. Louise Mushikiwabo, sa secrétaire générale, s'affranchit fièrement des frontières.

DR - PHILIPPE MATSAS/LES ESCALES

Villes francophones parmi les plus dynamiques du monde dans le secteur du livre, Québec et Beyrouth vont accueillir des représentations de l'Organisation internationale de la francophonie (OIF). Louise Mushikiwabo, la secrétaire générale de l'OIF en a fait l'annonce mi-avril lors d'une conférence à la Maison française de l'université de New York. La Rwandaise se veut porteuse d'une nouvelle vision de la francophonie qui défend *« une langue française totalement décomplexée »*.

La représentation de Québec devait être inaugurée à la mi-mai. Sa zone de couverture inclut la Louisiane et toutes les communautés francophones des États-Unis a précisé Louise Mushikiwabo, ajoutant que *« la francophonie de l'Amérique du Nord, c'est le Québec »*. Décomplexée, la francophonie se veut aussi décentralisée. Ainsi, la représentation à Québec ne sera pas uniquement dotée de compétences régionales : elle abritera également l'Observatoire de la langue française dans le monde. Auteur d'un rapport publié tous les quatre ans, l'Observatoire étudiera également la présence du français sur Internet.

La nouvelle a été bien accueillie au Québec où l'on espère que la représentation de l'OIF permettra de mieux appréhender la place de la langue de Molière au Canada, où elle est parlée par 10 millions de personnes sur une population de 38 millions d'habitants. En déclin sur l'île de Montréal, où la proportion des francophones de langue maternelle est passée de 53,4 % en 1996 à 48,2 % lors du dernier recensement, le français est en plein essor en Colombie-Britannique et en Alberta, ainsi qu'au Yukon, territoire frontalier de l'Alaska, au nord-ouest du pays, qui possède la juridiction la plus bilingue après le Québec et le Nouveau-Brunswick.

Si l'inauguration de la représentation à Beyrouth, qui aurait pu avoir lieu fin 2021, attend encore une ratification du Parlement libanais, Louise Mushikiwabo se réjouit déjà de l'agrandissement futur de la « Tour de Babel », surnom donné à l'OIF. Composée de 88 états et gouvernements, l'Organisation disposera, avec Québec et Beyrouth, de treize représentations dans le monde.

Gladys Marivat

OSVALDE LEWAT, LAURÉATE DU PRIX AHMADOU-KOUROUMA

La réalisatrice et photographe franco-camerounaise de 45 ans a remporté la prestigieuse distinction littéraire suisse le 20 mai dernier avec son premier roman *Les Aquatiques* (Les Escales).

Quand avez-vous décidé de devenir écrivaine ?

À 14 ans. Mon père m'a ri au nez, car dans ma famille personne n'écrit et on lit très peu. J'ai eu la chance que ma mère m'ait inscrite au Centre culturel français. Quand j'avais 10 ans, elle exigeait que je lui fasse des fiches sur mes lectures. La littérature a donc été très tôt une chose sacrée et inatteignable. Devenue photographe et réalisatrice, je restais habitée par un sentiment d'incomplétude. Je repoussais à l'année suivante le jour où j'allais tout arrêter pour écrire. Puis j'ai eu 39 ans, je me suis cassé la cheville et je me suis dit : *« C'est maintenant ou jamais. »*

Vous portiez *Les Aquatiques* en vous depuis longtemps ?

Dix ans. J'avais les personnages, j'écrivais des passages sur mon téléphone et des feuilles éparses. L'écriture me permet de ne pas être corsetée par la réalité, comme c'est le cas avec le documentaire, d'approcher cette vérité que je cherche.

Qui est Ahmadou Kourouma pour vous ?

Le premier auteur africain que j'ai lu en me disant : *« Je veux écrire comme ça. »* Quand je relis *Les Soleils des indépendances* ou *En attendant le vote des bêtes sauvages,* des romans extrêmement contemporains, je me dis que c'était un grand écrivain.

Propos recueillis par G.M.

Réglez vos montres !

Emmanuel Macron face à Marine Le Pen lors du débat de l'entre-deux-tours, le 20 avril, sur TF1.

S'il fallait une preuve de l'influence qu'a le dictionnaire sur nos façons de penser et d'agir, la voici.

Soit cette phrase qu'aurait pu écrire un journaliste au sortir du récent débat de second tour : *« Durant près de trois heures, le président sortant a fait montre de sa connaissance des dossiers. »* Pour le Petit Larousse, la messe semble dite et vous n'aviez plus qu'à glisser un bulletin MACRON dans l'urne. Le tour *faire montre de* y est en effet décrit comme le simple équivalent de « faire preuve de ». Rien que de positif, donc, à tirer du jugement dudit journaliste !

Chez Robert, le son de cloche est sensiblement différent. On y retrouve certes l'acception susmentionnée (« Montrer au grand jour, révéler »), illustrée par un exemple au-dessus de tout soupçon (*Faire montre de compréhension*) et un renvoi, là encore, à « faire preuve de ». Mais la chose se trouve cette fois noyée dans un tourbillon de connotations sentant autrement le soufre, et bien propres à vous faire préférer, dans l'isoloir, un bulletin LE PEN !

L'enfant chéri du regretté Alain Rey commence – sous l'enseigne du « vieilli » et du « littéraire », il est vrai – par nous rappeler que la *montre* est l'« action de mettre en vue ». Suit une trâlée de vocables présentés comme des mots de sens très proche : *démonstration, étalage, exhibition, parade*. Pour le cas où la gradation ascendante n'y suffirait pas, une phrase de Renan joue la cerise sur le gâteau : *« Il n'avait aucune affectation extérieure, ni montre d'austérité. »* Ça commence à fleurer le tartuffe, non ? D'où le premier sens proposé pour la locution *faire montre de* : « montrer avec affectation, faire parade », ainsi qu'un renvoi non moins explicite aux verbes *étaler, exhiber*. Que demande un peuple qui n'est que trop enclin à relever chez le locataire de l'Élysée, au moins autant que sa compétence, une propension à l'autosatisfaction, pour ne pas dire, *horresco referens*, à l'arrogance ?

On va faire simple : quiconque aurait interrogé son dictionnaire pour mieux interpréter le propos de notre gazetier serait sorti du Larousse convaincu que M. Macron était quelqu'un d'intelligent, du Robert qu'il lui importait surtout d'en persuader l'électeur. Loin de nous l'idée de critiquer, chacun étant ici dans son rôle. Le dictionnaire encyclopédique qu'est Larousse fait avec la place qu'il a et va à l'essentiel : le *Trésor de la langue française* ne souligne-t-il pas de son côté que « *faire montre de* tend à perdre son sens péjoratif » ? Pour Robert, dictionnaire de langue par nature soucieux de retracer l'histoire du mot, on ne peut vivre aujourd'hui qu'en se souvenant d'hier.

On aura compris que, le risque étant ici d'embrouiller en compliquant, là de schématiser en simplifiant, le mieux est encore, pour se comporter en citoyen avisé, de posséder et de consulter l'un et l'autre !

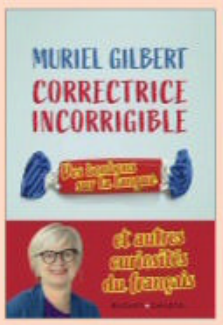
Bruno Dewaele

CAPTURE D'ÉCRAN TF1

À LIRE
ELLE VOUS A APPORTÉ DES BONBONS

Non que les fleurs carnivores du jardin maudit de la grammaire soient périssables, n'allez pas croire ça pour avoir trop écouté Brel : ce quatrième tome signé Muriel Gilbert en est de nouveau rempli à ras bord, et rien n'indique, Dieu merci, que la source qui les arrose soit près de se tarir ! Seulement, la « correctrice incorrigible » n'a pas son pareil, on le sait, pour les transformer en sucreries qui nous réconcilieraient presque avec la gourmandise : bien joli défaut, en effet, que celui qui nous permet de comprendre pourquoi les chevals sont devenus chevaux, ce qu'il y a de singulier dans ce sanglier qu'Obélix ne conjugue qu'au pluriel, ou encore d'où vient ce bidet sur lequel on a coutume de faire « à dada »… Tout cela sans rien qui pose ni qui pèse surtout : les seuls grammes que l'on risque de prendre ici ne sauraient être, qu'on se le dise, que de culture et de bonne humeur ! Dès lors, que pourrait encore demander le peuple, sinon à venir grossir les rangs de ces « amis des mots » qui n'aiment rien tant que se voir corriger d'une main de velours ?

B.D.



CORRECTRICE INCORRIGIBLE. DES BONBONS SUR LA LANGUE ET AUTRES CURIOSITÉS DU FRANÇAIS
MURIEL GILBERT
234 P., BUCHET-CHASTEL, 18,90 €

Silence, on vote ! La veille des élections, les candidats sont tenus à la réserve.

LE VOCABLE DU MOIS

Réserve

À votre serviteur presque septuagénaire, lequel aura vu élire successivement de Gaulle, Pompidou, Giscard, Mitterrand, Chirac, Sarkozy, Hollande et Macron (bref, la planche du Petit Larousse au grand complet !), il aura fallu attendre les toutes dernières semaines pour apprendre que le silence qui précède l'élection a un nom : la « réserve électorale ». Heureux de l'apprendre enfin, même si je dois peut-être à la distraction de ne pas lui avoir été présenté plus tôt ! Pour autant, et pour le cartésien que je me flatte d'être, mon enthousiasme n'a rien de délirant. L'expression pourrait tout aussi bien désigner pour chacun des candidats, et il me semble que c'est le cas quelquefois, la quantité de voix non exploitée au premier tour et qui, on l'espère du moins, se mobilisera massivement au second. Pis : la formule, qui n'est pas sans rappeler aux amateurs de western la réserve indienne, pourrait bien inspirer les mauvaises langues, promptes à invoquer l'acception « territoire réservé aux aborigènes dans des pays où ils ont été presque exterminés ». C'est qu'au train où va l'abstention, n'en sera-t-on pas bientôt réduit à regarder ceux qui persistent à se rendre aux urnes comme les représentants d'une espèce protégée, sinon en voie de disparition ?

B.D.

QU'EST-CE QU'ON DIT ?

Ressort ou ressortit ?

Il n'est évidemment pas question ici d'apprendre à distinguer entre présent et passé simple de l'indicatif ! Seulement de rappeler que notre lexique accueille deux verbes *ressortir* qui, pour s'écrire exactement de la même façon, n'ont rien à voir l'un avec l'autre. Le premier, de loin le plus utilisé, a été formé sur le verbe du troisième groupe *sortir* et se conjugue, des plus logiquement, comme lui : « Ils *ressortent* aussitôt qu'ils sont entrés », « Il *ressort* de tout ce qui précède qu'il a menti ». Le second – qui nous vient pour sa part du substantif *ressort* et signifie « être de la compétence de, relever de » – se règle sur le modèle de *finir,* verbe du deuxième groupe : « Cette affaire *ressortit* à la cour d'appel », « Ses romans *ressortissent* à la science-fiction ». À l'inverse, on se méfiera tout autant du verbe *se départir.* Quand il n'aurait pas, lui, l'excuse facile d'un faux jumeau, il n'apparaît que trop souvent, au présent, sous les formes *départis, départit* (qui... ressortissent au passé simple), *départissons, départissez* (purs barbarismes) et *départissent* (imparfait du subjonctif). Le verbe de référence étant en l'occurrence *partir,* devraient uniquement avoir cours *je me dépars, tu te dépars, il se départ, nous nous départons, vous vous départez, ils se départent*. Logique, non ?

B.D.

LE MOT PRÉFÉRÉ DE…

OLIVIA RUIZ*

« Déracinés »

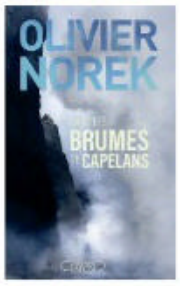
« Ce mot est au cœur de mon spectacle *Bouches cousues* et de mes deux romans. J'estime que tout être a besoin d'un ancrage, et être arraché à sa terre natale ou à son histoire est une forme de déracinement qui fait partie des grandes embûches à la construction d'une personnalité et d'une certaine sérénité. Au-delà de la propre histoire de ma famille, j'utilise l'exil espagnol comme miroir à tous les autres exils. Je m'interroge sur le silence et la transmission car ce déracinement coud des bouches. Ceux qui se construisent ainsi ne parlent pas toujours de leur histoire afin de pouvoir panser la douleur. Une forme de protection se crée, d'ailleurs mon spectacle commence par une citation de Michel Campiche qui explique que *"le silence est le dernier refuge de la liberté".* Je l'utilise pour dire aux exilés et aux migrants que je comprends leurs stigmates. Chaque jour il y a des dizaines de morts en mer, c'est une actualité qui ne cesse jamais. Alors je place l'être humain au cœur de mes projets, je parle de ses névroses et de sa résilience. J'aime chanter et écrire sur ces déracinés et ces gens cassés qui trouvent la lumière. Mes héroïnes et mes héros sont comme ça : ils vivent la tragédie mais n'y restent pas. »

Propos recueillis par Marie Jouvin

* Vient de paraître : *Écoute la pluie tomber* (JC Lattès)

DR - LAURA GILLI/JC LATTÈS

Une bonne correction



Vous avez sans doute lu, dans notre numéro d'avril, cet extrait du nouveau roman d'Olivier Norek, *Dans les brumes de Capelans*. Las ! neuf erreurs s'y sont glissées depuis lors. Les repérerez-vous toutes ?

« Ne plus être responsable de quiconque, ne plus s'inquiéter pour les autres, déjà fait, déjà subit. Alors il avait accepté et collectionné les dites ordures. Depuis six années déjà. Six années au cours desquels il avait préféré ne donner aucune nouvelle, pas vraiment sûr qu'on n'en attende, ni qu'il manque à qui que se soit.

Il avait rempli chacune de ses missions avec professionalisme et était devenu le préféré du programme pour lequel il travaillait, libéré de tout sentimentalisme, dénué d'états d'âme, ce que requerrait exactement le fichu emploi de son nouveau boulot.

Il n'avait donc pas eu la moindre empathie pour ses treize derniers clients et il n'en avait pas plus pour Isaac, le quatorzième, ce type maigrelet, perdu dans la chemise qu'on lui avait acheté et qui ouvrait de grands yeux ronds, pas vraiment certains d'avoir entendu ce qu'il avait entendu. »

Gare au soleil de juin !

Dans chacune de ces phrases, néanmoins, c'est à tort qu'un des mots porte le chapeau. Lequel ?

A. Ce psychiâtre acariâtre collectionnait les albâtres.
B. Il vivait d'aumône dans la zône, au pied d'un pylône.
C. Ses côtelettes et ses entrecôtes avaient la côte.
D. Sans relâche, la hâche accomplissait sa tâche.

Le mot mystère

Avec mes sept lettres, dont deux « chères », j'ai tout pour plaire au Scrabble ! À l'oral du bac, aussi, où l'on se bouscule pour me placer quelque part dans l'explication de texte : il faut reconnaître que j'ai une autre gueule que l'« alliance de mots rare » de jadis…

UNE CROISIÈRE SUR LA SEINE

ENTRE BONS MOTS ET VIEILLES PIERRES

Tous en Seine : tel pourrait être l'adage de la croisière qui vous fera découvrir quelques-uns des lieux incontournables entre l'Île-de-France et la Normandie, le long du célèbre fleuve. Ainsi, en association avec *Lire Magazine littéraire* et le Projet Voltaire, CroisiEurope vous propose un séjour autour de l'histoire et de la langue française, du 7 au 11 novembre prochains. De Paris (départ et arrivée) à Honfleur en passant par le château de Versailles, Poissy, Mantes-la-Jolie ou Rouen, vous pourrez visiter au fil de l'eau les monuments du patrimoine et participer à des activités culturelles (et néanmoins festives) : dictée sur le thème de Versailles, sous l'égide de notre collaborateur Bruno Dewaele, conférences, quiz, etc. Alors, n'hésitez pas à embarquer à bord du *MS Renoir* pour une expérience inédite !

Pour plus de renseignements : *www.croisieurope.com*

SOLUTIONS

Gare au soleil de juin !

A. **psychiatre** ; B. **zone** ; C. **cote** ; D. **hache.**

Le mot mystère

Il s'agissait de **l'oxymore**. Figure de style, faut-il le rappeler, qui consiste à rapprocher deux mots contradictoires pour en tirer un effet (*silence éloquent, douce violence*).

Une bonne correction

déjà **subi** (il ne s'agissait pas ici de l'adjectif synonyme de *soudain*, mais du participe passé du verbe *subir*) – **lesdites** ordures (le participe passé du verbe *dire* se joint toujours à l'article qui le précède) – au cours **desquelles** (accord avec le féminin pluriel *années*) – qu'on **en** attende (pas de négation ici) – à qui que **ce** soit (il ne s'agit pas du pronom personnel, mais du démonstratif) – **professionnalisme** (avec deux « n », au contraire de *régionalisme* ou de *nationalisme*) – **requérait** (imparfait de l'indicatif, et non conditionnel présent) – qu'on lui avait **achetée** (accord du participe avec le relatif *qu'*, qui a pour antécédent le féminin singulier *chemise*) – pas vraiment **certain** (l'adjectif doit s'accorder avec le type en question, et non avec ses yeux !).

13	S	O	U	R	I	R	A	S
12	E	A	E	■	L	U	E	E
11	T	E	M	E	■	R	L	L
10	S	L	A	L	O	M	■	A
9	I	B	S	E	N	E	S	T
8	R	A	■	■	■	F	A	N
7	E	R	A	T	O	■	R	E
6	I	O	■	U	L	R	E	M
5	N	I	N	A	S	■	N	I
4	I	L	I	■	O	I	N	T
3	P	E	P	S	■	S	O	N
2	E	M	A	R	P	■	T	E
1	P	A	L	E	T	T	E	S
	1	2	3	4	5	6	7	8

PAUL HILBERT

• Des anagrammes et des livres **par Jacques Perry-Salkow**

ANAGRAMME n. f., du grec *anagramma*, « renversement de lettres »

« Je ne sais pas pourquoi, mais chaque fois que je l'entends, je pense à ce cyclone qui s'est un jour abattu sur mon bateau, alors que je naviguais dans la mer des Antilles… »

Bianca Castafiore, le « rossignol milanais »

Ces migraines à la Scala ! On filait, bonsoir.

Hergé, *Les Sept Boules de cristal*, 1948

Une histoire de France

Un astéroïde en friche

Joffrine Donnadieu, Gallimard, 2021

« Je ne sèmerai pas mes tresses de roses fines Pour faire rougir un teint trop pâle. »

Les Défricheurs

De riches fleurs

Christina Rossetti, *Monna Innominata*, traduit par Raluca Belandry, Les Défricheurs, 2022

L'« abattoir international en folie »

Louis-Ferdinand Céline

Noir dans un ciel de fiel

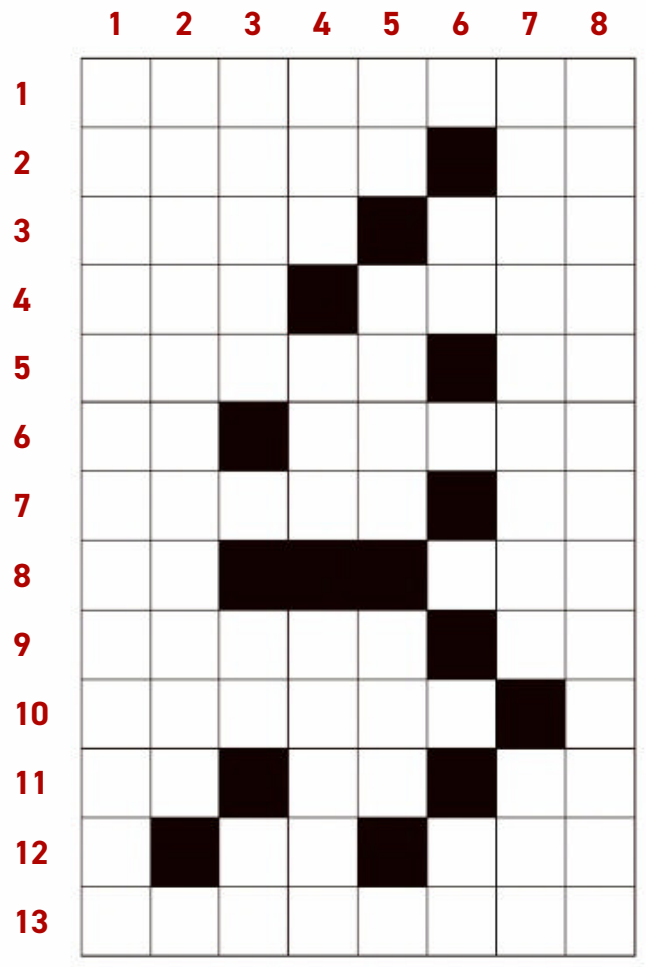
Guerre, inédit, Gallimard, 2022

On ne badine pas avec l'amour

Cela non, mais on bavarde peu !

Alfred de Musset, 1861

• Les mots croisés **par Jean-Pierre Colignon**



Horizontalement

1. Ensemble des couleurs utilisées. **2.** Même de droite à gauche, a toujours l'air barge. Exclamation du Midi. **3.** N'est pas présent chez les mous. Pas à moi. **4.** Cours supérieur d'Asie. Rendu gras. **5.** Peu apprécié par les amateurs de barreaux de chaise. Conjonction. **6.** Connut le meilleur, puis le pis. Colin, à Paris, en un certain sens. **7.** Une muse proche des tricératops. Note. **8.** Obtenu par les baguettes. Admirateur passionné. **9.** A mis en pièces des textes. Des gouttes d'asti. **10.** Célèbre pour ses portes. **11.** Règle. Personnel. Baies phonétiquement comestibles. **12.** La moitié de Caen. Parcourue. **13.** Se montreras avenante.

Verticalement

1. Des personnes de premier plant. **2.** Imparfait, alors ! **3.** Gîte au clapier. Possessif. Symbole précieux. **4.** Légumineuse. Élimina de bas en haut. Chasse Bugs Bunny depuis quatre-vingts ans. **5.** Complètent les cours théoriques. Capitale. Avec lui, ce fut : « En avant… arche ! ». **6.** Affirmation énergique. Phonétiquement appelèrent. **7.** Provoqueras une surprise. Agit en rosse. **8.** Pléonasme pour des midinettes ?

PHILIPPE DELERM

GRAZIE LEI

Vivo per lei. Je vis pour toi. La langue italienne ne se refuse pas l'emphase dans ce tube planétaire. Mais c'est dans l'intimité la plus brève, la plus discrète, qu'elle devient charnelle, cadeau furtif que l'on n'avait pas mérité, et qu'on ne saurait rendre, car on a déjà dit *grazie.* Parfois, on s'est même lancé dans un *grazie mille.* On ne connaît que quelques mots d'italien, mais on a souvent entendu ce *grazie mille,* qu'on trouvait un peu soufflé, un peu ridiculement hyperbolique. Dire merci mille fois parce qu'on vous a servi un café, c'est sans doute ridicule, mais c'est la seule arme qu'on avait pour appuyer sa satisfaction d'être là, que tout se passe bien. Et puis on se disait que les Latins aiment bien marquer les effets, que cela n'engage à rien. Mais l'écho que l'on reçoit n'est pas de même nature. On croit avoir bien entendu *grazie lei. Grazie lei :* sans doute un *grazie a lei* dont la serveuse aurait effacé le *a* en route. Pourtant sa prononciation ne paraît pas du tout précipitée, ni expéditive. *Grazie a lei,* c'est-à-dire merci à vous, enfin, merci à toi.

Lei, on sait bien que c'est *toi,* en fait, mais un *toi* tellement plus doux, tellement moins comminatoire que *toi. Lei,* une proximité presque distante et pourtant caressante, fluide et miellée. On conçoit sans effort que l'on puisse vivre *per lei,* un *pour toi* qui aurait des ailes, et des rêves d'éternité. Mais quand ce *lei* salue simplement le rite du café, il est encore meilleur. On pensait se satisfaire d'un anonymat parfait, et voilà qu'on trouve un charme inattendu, inespéré, à la faveur d'être nommé sans l'être, de se sentir encouragé à exister.

« PER LEI », UN « POUR TOI » QUI AURAIT DES AILES, ET DES RÊVES D'ÉTERNITÉ

Oui, la serveuse fait exprès de ne pas prononcer le *a.* De toute façon, on l'entendrait à peine, mais c'est beaucoup plus beau comme ça, et un tout petit peu étrange. *Grazie lei,* merci toi, merci d'être toi, le toi que je pressens, que je salue, quand déjà je m'éloigne. Une civilité courtoise en reste suspendue, sans obséquiosité, sans fla-fla, comme si les banalités les plus codifiées du quotidien pouvaient exprimer quelque chose, une infime atténuation du mal que l'on a tous à vivre. Sur l'intensité pure et dure du *ristretto* si noir, le *grazie lei* pose une fumée blonde.

J'ai écrit avec bonheur un recueil de textes courts destiné aux enfants et intitulé *C'est bien. C'est bien,* j'aime ce titre net, un peu volontariste et résolu. J'aime davantage encore l'usage qu'en ont fait les professeurs des écoles en le substantivant, en demandant à leurs élèves d'écrire des *c'est bien.* Mais quand j'ai reçu la traduction italienne de *C'est bien,* mon titre m'a moins plu. C'était un peu à cause de l'élégance de la couverture, d'un bleu profond sur cartonnage mat. Mais les deux mots, surtout : *Que bello. Que bello,* que c'est bien, que c'est beau. Le bien et le beau sont mêlés, accordés à l'instant. Et puis il y a l'accueil du *que,* il ne s'agit pas de juger, mais d'accueillir, de s'étonner, et de goûter à l'infini.

J'aime la langue d'Italie, *que bello, grazie lei.*

AUDREY SOVIGNET

MAGAZINES, JOURNAUX, CARNETS, ENVELOPPES...

LES INFORMATIONS CLÉS SUR LE PAPIER

Créé il y a plus de 2 200 ans, le support papier fait partie de notre quotidien. Pourtant il n'est pas certain qu'on le connaisse si bien. Voici 5 informations clés à savoir sur le papier.

1. ON NE DÉTRUIT PAS LES FORÊTS POUR FABRIQUER DU PAPIER

En France, on utilise majoritairement des chutes de production de scieries ou des déchets de bois issus de l'entretien des forêts dont la gestion durable préserve notamment la biodiversité.

2. LES PAPIERS SONT DE PLUS EN PLUS ÉCOLOGIQUES

Les entreprises innovent pour réduire l'impact des papiers sur l'environnement. Par exemple, en utilisant des encres et des colles qui s'éliminent facilement lors du recyclage.

3. LE PAPIER RECYCLÉ EST DE BONNE QUALITÉ

Grâce aux progrès réalisés, on peut aujourd'hui acheter des produits d'écriture à usage courant de qualité : blocs-notes, carnets, cahiers, ramettes de papier... On peut même avoir des feuilles blanches ou encore avec des textures brillantes.

4. LES MULTIPLES DÉBOUCHÉS DU PAPIER RECYCLÉ

La pâte à papier recyclée peut servir aussi dans la fabrication de produits d'hygiène (essuie-tout, papier-toilette,...), d'emballages et même de produits isolants pour les habitations.

5. TOUS LES PAPIERS SE RECYCLENT

Journaux, papiers brouillon, magazines, catalogues, cahiers à spirale, enveloppes à fenêtre, prospectus... et pour cela, Il suffit de les trier.

CITEO

©Citeo/Fabrice Cateloy

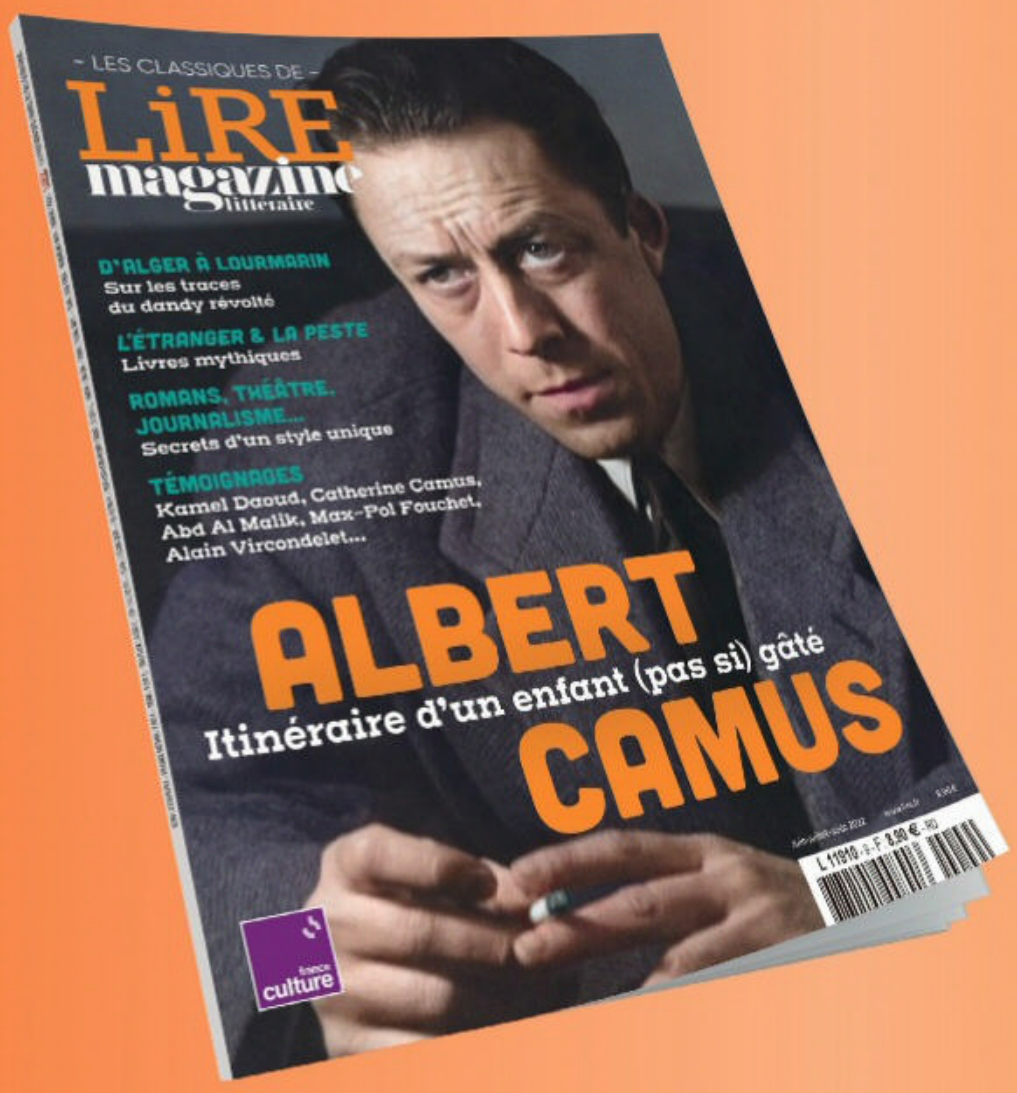
INDEX

DES PRINCIPAUX OUVRAGES CITÉS

Lire Magazine littéraire a aimé : ★ modérément ★★ un peu ★★★ beaucoup ★★★★ passionnément ★★★★★ à la folie ☆ pas du tout

Gabriela Adamsteanu	*Fontaine de Trevi*	Gallimard	80	★★☆☆☆
Tetiana Andrushchuk, Danièle Georget	*Dictionnaire amoureux de l'Ukraine*	Plon	56	★★★★☆
Appollo, Bruno	*T'zée*	Dargaud	88	★★★☆☆
Stefania Auci	*Le Triomphe des lions. La Saga des Florio*	Albin Michel	58	★★★★☆
Jean-Philippe Blondel	*Café sans filtre*	L'Iconoclaste	69	★★★☆☆
Patrick Boucheron, Mathieu Riboulet	*Nous sommes ici, nous rêvons d'ailleurs*	Verdier	90	★★★☆☆
Gilles Boyer	*La Nuit russe*	JC Lattès	65	★★★☆☆
Wibke Brueggemann	*L'Amour, c'est pour les loosers*	Gallimard jeunesse	89	★★★☆☆
Giuseppe Catozzella	*Brigantessa*	Buchet-Chastel	59	★★★★☆
Joshua Cohen	*Les Nétanyahou*	Grasset	77	★★★★☆
Annick Cojean	*Nous ne serions pas arrivées là si...*	Grasset/Le Monde	92	★★★★☆
Franck Courtès	*Les Liens sacrés du mariage*	Gallimard	68	★★★☆☆
Dominique de Saint-Pern	*Edmonde, l'envolée*	Stock	90	★★★★☆
Jacques Drillon	*Coda*	Gallimard	66	★★★★☆
Sacha Filipenko	*Un fils perdu*	Noir sur Blanc	79	★★★☆☆
Éric Fouassier	*Le Fantôme du vicaire*	Albin Michel	70	★★★☆☆
Irène Frain	*L'Allégresse de la femme solitaire*	Seuil	34	★★★☆☆
Franck & Vautrin	*Boro, Est-Ouest*	Fayard/Grasset	64	★★★☆☆
María Gainza	*La Faussaire de Buenos Aires*	Christian Bourgois	80	★★★☆☆
Régis Genté, Stéphane Siohan	*Volodymyr Zelensky. Dans la tête d'un héros*	Robert Laffont	93	★★★☆☆
Denis Granjou	*Elon Musk. Changer le monde*	City	93	★★★☆☆
Stefan Hertmans	*Sous un ciel d'airain*	Gallimard	91	★★★★☆
William Hjortsberg	*L'Ange de l'enfer*	Sonatine	83	☆☆☆☆☆
Charlie Kaufman	*Antkind*	Sous-sol	82	★★★★☆
Étienne Kern	*Les Envolés*	Gallimard	68	★★★☆☆
Rachel Khan, Xavier Gorce	*Une partie de campagne*	L'Observatoire	52	★★★☆☆
Herman Koch	*Jours de Finlande*	Belfond	80	★★★☆☆
Hervé Lacombe (dir.)	*Histoire de l'opéra français*	Fayard	94	★★★★☆
Daisy Letourneur	*On ne naît pas mec*	La Découverte	94	★★★☆☆
David Mitchell	*Utopia Avenue*	L'Olivier	6	★★★★★
Guido Morselli	*Dissipatio*	Rivages	83	★★★★★
Elena Piacentini	*Les Silences d'Ogliano*	Actes Sud	67	★★★★☆
Stine Pilgaard	*Le Pays des phrases courtes*	Le Bruit du monde	79	★★★★★
Blandine Pluchet	*Le Grand Récit des montagnes*	Flammarion	96	★★★★☆
Barlen Pyamootoo	*Monterey*	L'Olivier	67	★★★☆☆
Sébastien Raizer	*Mécanique mort*	Gallimard/Série noire	71	★★★★☆
Marilynne Robinson	*Jack*	Actes Sud	76	★★★★★
Nathalie Sauvagnac	*Et nous, au bord du monde*	Le Masque	71	★★★☆☆
Irène Solà	*Je chante et la montagne danse*	Seuil	78	★★★★☆
Manon Steffan Ros	*Le Livre bleu de Nebo*	La Partie	89	★★★☆☆
John Steinbeck	*Des souris et des hommes*	Gallimard	90	★★★★★
Peter Swanson	*Chaque serment que tu brises*	Gallmeister	71	★★★☆☆
John Tolan	*Nouvelle histoire de l'islam*	Tallandier	95	★★★★☆
Jean-Louis Tripp	*Le Petit Frère*	Casterman	88	★★★★☆
Pierre Vesperini	*Que faire du passé ?*	Fayard	96	★★★★☆
Ngugi wa Thiong'o	*Rêver en temps de guerre*	Vents d'ailleurs	78	★★★☆☆
Wu Xiaole	*Les Enfants des riches*	Rivages	81	★★★★☆
Avraham B. Yehoshua	*La Fille unique*	Grasset	79	★★★☆☆

OFFRE SPÉCIALE RÉSERVÉE À NOS LECTEURS



- LES CLASSIQUES DE -

LiRE magazine littéraire

SPÉCIAL

ALBERT CAMUS

8,90 € SEULEMENT
Frais de port offerts

SCANNEZ CE QR CODE POUR PROFITER DE CETTE OFFRE

JE COMMANDE LE NUMÉRO SPÉCIAL ALBERT CAMUS

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE - 45, avenue du Général Leclerc - 60643 Chantilly Cedex

OUI, je souhaite commander le numéro spécial Albert Camus au prix de **8,90 €** seulement.

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : |_|_|_|_|_|

Ville : .....

E-mail : .....

Ci-joint mon règlement par :

☐ Chèque à l'ordre de EMC2 ☐ Carte bancaire

N° : |_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|

Expire fin : |_|_| |_|_|

Date et signature obligatoires :

|_|_| |_|_| |_|_|

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 30/09/2022 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐ Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE, service des abonnements, 45, avenue du Général Leclerc - 60643 Chantilly Cedex.

CLCAM508

LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 325 000 € - 15 RUE DE LA FONTAINE-AU-ROI, 75011 PARIS

Simon Abkarian

Dans *Le Chemin du bonheur – d'après *Le Cinéma de Saül Birnbaum* d'Henri Roanne-Rosenblatt –, l'acteur et dramaturge d'origine arménienne joue le rôle d'un enfant caché de la Shoah devenu patron de restaurant et cinéphile acharné. Grand lecteur, amoureux des mots et des textes, il nous ouvre sa bibliothèque.**

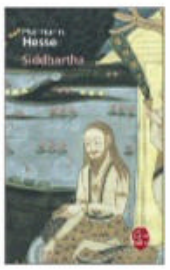
VOTRE PREMIER SOUVENIR DE LECTURE ?

« *Narcisse et Goldmund* de Hermann Hesse, que j'ai lu à 19 ans. Je venais de quitter le Liban en guerre. Ce livre m'a aidé à me reconstruire, il m'a ouvert au monde et à la lecture. Aujourd'hui, je lis surtout des essais ou des poèmes. Ou je reviens aux grandes œuvres, comme dernièrement à l'*Iliade* dans la merveilleuse traduction de Pierre Judet de La Combe. J'ai aussi beaucoup lu Lovecraft, ou des romans de gare, des polars. J'ai adoré *Razzia sur la chnouf* d'Auguste Le Breton. Et la série des San-Antonio pour l'invention des mots. »

LE LIVRE QUE VOUS OFFREZ À VOS AMIS ?

« *Critique du jugement* de Pascal Quignard. Une réflexion très intelligente sur le jugement d'autrui. Ce livre me fait du bien ; il m'éduque, me réconforte et me donne de l'espoir. La sensation que procurent les mots me sidère toujours. C'est magique. Ils sont posés sur une page, les uns après les autres puis tout à coup… Et Quignard connaît si bien les mots ! »

LE CLASSIQUE QUE VOUS RELISEZ ?



« *Siddhartha* de Hermann Hesse, on y revient. Un chef-d'œuvre. Après l'avoir lu, je suis allé en Inde. Je me suis ouvert aux voyages et aux autres. La littérature apprend l'altérité. Le temps de lecture est un autre temps. Les auteurs ont cette faculté de suspendre le temps. Je lis seul. Et souvent à voix haute. Mais je lis partout. Lire n'est pas un acte anodin : je ne bouquine pas, je lis. Je ne sais d'ailleurs pas bouquiner. »

VOTRE LIVRE DE CHEVET ?

« *Le Livre du dedans* de Rûmî, un poète soufi du XIIIe. Et *Le Rire de la méduse* d'Hélène Cixous, la bible du féminisme contemporain. En ce moment, si je prends le livre de chevet au pied de la lettre, il y a *Homère, Iliade*, d'Alessandro Baricco, et Shakespeare. C'est un écrivain qui me donne des forces. J'aime particulièrement *Le Roi Lear*, qui fait partie des pièces que j'aimerais jouer ou monter. »

ET LE DERNIER QUE VOUS AVEZ ACHETÉ ?

« *La Nuit recomposée* de Jocelyn Lagarrigue. L'histoire d'un acteur qui voyage entre la vie et la mort. C'est une langue magnifique. Et puis cette fois, je lis pour le plaisir car aujourd'hui c'est surtout en raison de mon travail que j'ouvre un livre. Jocelyn est un ami ; il faut savoir lire amoureusement** !»

Propos recueillis par Éric Libiot

* *Le Chemin du bonheur*, de Nicolas Steil, avec Simon Abkarian, Pascale Arbillot, Django Schrevens… En salles le 22 juin.

** Simon Abkarian sera présent au festival littéraire Étonnants Voyageurs, qui se déroulera à Saint-Malo du 4 au 6 juin.

LUDOVIC MARIN/AFP

LA COLLECTION CINEMA MASTER CLASS DES MAITRES

DE LA CHINE À L'INDE, REVIVEZ LES CLASSIQUES DU CINÉMA D'AVENTURE

EN VERSION RESTAURÉE HAUTE-DÉFINITION !

L'inspiration majeure
de Steven Spielberg et George
Lucas pour Indiana Jones

James Stewart
magnifique dans
ce film d'aventure
palpitant signé
Anthony Mann

EN SUPPLÉMENTS :

DOCUMENTAIRES - LES FILMS
PAR DES SPÉCIALISTES
(LAURENT AKNIN, EDDY MOINE),
LIVRET COLLECTOR 24 PAGES
PAR DENIS ROSSANO,
BANDES-ANNONCES D'ÉPOQUE,
JAQUETTES RÉVERSIBLES...

Alan Ladd
dans un film noir à la
beauté saisissante

NOUVEAUX MASTERS INÉDITS - RESTAURÉS EN HAUTE-DÉFINITION

En COMBO (Blu Ray + DVD) & DVD LE 14 JUIN 2022

INFORMATIONS & COMMANDES au 01 55 17 16 16 - elephant1@wanadoo.fr

DANS LA MÊME COLLECTION

UNIVERSAL

ELEPHANT Classics FILMS

MARTIN FOURCADE
CHAMPION DU MONDE &
CHAMPION OLYMPIQUE
DE BIATHLON

MGEN, Mutuelle Générale de l'Éducation Nationale, immatriculée sous le numéro SIREN 775 685 399, MGEN Vie, immatriculée sous le numéro SIREN 441 922 002, MGEN Filia, immatriculée sous le numéro SIREN 440 363 588, mutuelles soumises aux dispositions du livre II du Code de la mutualité. MGEN Action sanitaire et sociale, immatriculée sous le numéro SIREN 441 921 913, MGEN Centres de santé, immatriculée sous le numéro SIREN 477 901 714, mutuelles soumises aux dispositions du livre III du Code de la mutualité. Siège social : 3 square Max-Hymans - 75748 Paris CEDEX 15.